P. o. germ.
1540
9 (5,1

o. germ. 15407
5, 1
Vulpius

<36619808700012

<36619808700012

Bayer. Staatsbibliothek

Neue Szenen in Paris und Versailles.

Fresca piaga ſaldar, quand' altri aprilla,
Vidi e vidi piegar tenera verga;
Ch'al fin, ſe l'una invecchia, e l'altra indura,
Vana la forza è poi, vana la cura.

MARINO.

Erſter Theil.

Mit Muſik und einem Kupfer.

Leipzig,
in der Gräffſchen Buchhandlung,
1792.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Vorrede.

Der Verfasser der Szenen in Paris, während und nach der Eroberung der Bastille, hat mit der fünften Sammlung sein Werk geschlossen, und der Verfasser der Neuen Szenen in Paris und Versailles beginnt mit diesem ersten Theil ein neues Werk.

Es gab der wichtigen Ereignisse in der französischen Welt nach dem Jahre 1789 noch so viele, daß ich mich des Einfalls unmöglich erwehren konnte, dieselben zur Unterhaltung für die Lesewelt zu benutzen. Zwar ist seit dieser Zeit keine zweite Bastille zerstört worden, aber die Franzosen haben deswegen nicht aufgehört, die Hauptstadt ihres Reichs zu dem Schauplatz vieler interessanten Begebenheiten zu machen; und ich wünsche, die Ehre zu haben, die Leser vor diese Bühne zu

führen, wo die Wahl der Schauspiele unmöglich — selbst der Unterhaltung wegen, — sich nicht immer gleich seyn kann.

Das Ganze dieses Werks wird meinen Plan detailliren; wo nicht, so will ich dieses Geschäft auch selbst herzlich gern übernehmen.

Da ich ohne Noth nicht gern lange Vorreden schreibe, so sey es für diesmal genug, und ich will wünschen, daß ich nie in die Verlegenheit kommen muß, eine Vorrede zur Hälfte meines Buches zu machen. — Geschrieben am 16. November 1791.

Ver-

Verzeichniß
französischer Piecen,
welche bei
diesem Werke benutzt worden sind.

Ich weiche im Ort der Angabe der Titel der von mir benutzten französischen Schriften von der Methode des Verfassers der ältern Szenen ab, und theile dieselben nicht zu Ende, sondern zu Anfang des Werkes mit; theils, weil es mir jetzt doch schicklicher scheint, die Quellen sogleich zu zeigen, aus denen geschöpft wurde; theils, weil es mir bei Angabe der Titel von Schriften, die ich in Anmerkungen zu den Szenen anführen werde, um Kürze zu thun ist. Das Ausführliche derselben bleibt also diesem Verzeichnisse überlassen, wo es zu fordern, zu erwarten und zu finden ist.

Lettre à M. la Luzerne, Ministre de la Marine. Par Godefroy Bouvier, deputé à l'Assemblée nationale. Paris, ce 7. Juillet 1790. 1 Bogen.

Les Democrates et les Aristocrates. Ou les curieux du Champ de Mars. Comedie en un acte, en prose et vaudeville. Paris, 1790. 4 Bogen.

L'Heureuse Révolution, Ode par M. L....., Paris, 1790. 1 Bogen.

On nous mène donc la Faction Orleano-Angloise. 1 Bogen.

On nous mène donc la cabale Orléano-Angloise? Nr. 2. Ou les projets des méchans devoilés. Lettre du 5. Aout 1790. ½ Bogen.

— — — Nr. 3. Reponse et du 7. Aout, 1790. ½ Bogen.

Examen de Conscience, pour la quinzaine de pâques, à l'usage de quelques Députés. 2 Bogen.

Adieu les Riches, le Commerce, l'Argent et la Constitution. 1 Bogen.

Aux François, par un Citoyen. Paris, 1790, 2 Bogen.

Précis de gémissemens des Sang-mêlés dans les Colonies-Françoises. Par J. M. C. Américain, Sang mêlé. Paris, 1789.

Banque nationale. 1½ Bogen.

Qu'est-ce que le Papier-Monnoie? Lettre d'un Anglois à un François. 1790. 1¼ Bogen.

Lettre de Charles Lameth à son Correspondant de Versailles, M. Godad. Paris, ce 3. Juillet 1790. ½ Bogen.

Lettre de M. Duport à M. Charles Lameth. Paris, ce 6. Juillet, 1790. 1 Bogen.

Lettre de M. de la Croix à son ami, Charles de Lameth. Paris, ce 24. Juin. 1790. ½ Bogen.

Reponse de Charles Lameth à M. de la Croix. Paris, ce 27. Juin. 1790. 1 Bogen.

Dialogue entre deux brigands. (Diese sind Hastings und Calonne.) Paris, 1790. 5½ Bogen.

Jam satis! 2 Bogen.

Lettre

Lettre de M. de Calonne à l'Assemblée nationale. Londres, le 16. Juillet, 1789. $\frac{1}{4}$ Bogen.

Reponse d'un ami de la verité à M. de Calonne. $\frac{1}{4}$ Bogen.

Discours de M. Necker, premier Ministre des Finances, à l'Assemblée nationale, prononcé le 7. Août, 1789.

Le Four d'or. Trouvé dans les décombres de la Bastille. 1 Bogen.

Lettre d'un Grand-Vicaire à un Eveque, sur les curés de campagne. Paris, 1790. 2 Bogen.

Arrêté des Deputés réunis des faux-bourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine, du 5. Juillet, 1790 à l'occasion du retour de M. le Duc d'Orleans. $\frac{1}{2}$ Bogen.

Reponse du Fauxbourg Saint-Antoine. $\frac{1}{2}$ Bogen.

Ho! j'y voyons trop clair, pour être votre dupe, Monf. le Duc. Dialogue entre Marguot, Marchande à la Halle et Jacques Marêcher. $\frac{3}{4}$ Bogen.

Encore un coup de Patte. 1$\frac{1}{2}$ Bogen.

Le Droit de faire la paix et la guerre appartient incontestablement à la Nation. 1790. 1 Bogen.

Adresse à MM. les Deputés des Gardes Nationales de l'empire François. Par M. V. St. M. 1 Bogen.

Lettre impartiale de M. Suleau à M. Necker. 1 Bogen.

Au peuple de Paris. Par un membre de l'Assemblée nationale. 2 Bogen.

La Flutte et le Tambour, ou le bon tems revenu. Dédié à la Fédération générale du 14. Juillet, 179 . Mit einem Kupfer. 1 Bogen.

Le Serment de la Confédération du 14. Juillet, 1790. Ou l'Hommage à la Liberté Françaiſe. ¼ Bogen.

A qui ſera pendu le premier par notre jury. Proverbe patriotico-tragico-riſible, en un acte, trouvé ſur la terraſſe des Feuillans, dans le portefeuille du Compere Mathieu. 1791. 1¼ Bogen. (Die Akteurs in dieſer Piece ſind: MM. Cazales, Barnave, Maury, Duport, d'Orleans, Charles Lameth.)

Le Serment civique des Demoiſelles Fonctionnaires Publiques du Palais-Royal; avec la liſte de celles qui ont refuſé de le prêter. 1791. 1 Bogen.

Séance du Club des Jacobins, du 18. Mars, 1791. ¼ Bogen.

— — du 3. Avril. 1791. ¼ Bogen.

Derniere Conjuration de St. Prieſt, la Luzerne, la Tour du-Pin, Montmorin, et départ précipité de Necker, la nuit derniere. Paris, 1790. ½ Bogen.

Supplement demonſtratif à mon (die Schrift iſt unterzeichnet *J. B. Poupart*, ci-devant *de Beaubourg*, citoyen paſſif.) Appel à l'Aſſemblée nationale, d'un décret ſurpris au pouvoir législatif; pour ſervir de *Replique* à la *Proclamation* prétendue juſtificative que M. M. de *Montmorency* et de *Beauharnois* ont fait inſerer dans differents journaux. Paris, Juillet, 1790. 2 Bogen.

Instruction pressante sur la Constitution civile du Clergé. 2 Bogen.

Grande dénonciation au Club des Jacobins, contre un grand projet de Contre-revolution. ¼ Bogen.

Grand requisitoire de M. le Procureur-Général de la Lanterne, contre le Journaliste *Marat* et la Fille *Colombe*, Criminels de lèse-nation. ½ Bogen.

Grand Châtiment des Conspirateurs, et nouvel hommage à M. Charles *Lameth*, sur les soixante mille livres qu'il vient de verser dans la caisse nationale. ½ Bogen.

Grand trait de prudence de M. *Hyon*, ex-pâtissier, et maintenant Lieutenant des Grenadiers soldés de l'Oratoire, place qu'il doit aux bontés de M. de la Fayette. ½ Bogen.

Un Aristocrate n'a pas le temps de jouer. ½ Bogen.

Adresse de la Société des amis de la Constitution de Paris, à toutes les municipalités des departemens, et aux quarante-huit sections. ½ Bogen.

Bijoux Aristocratiques. 1791. 1. Bogen.

La Sainte Colère d'un Patriote, ou le Masque arraché. 1 Bogen.

Renaud de S. Jean-d'Angély, à ses camerades de la Garde nationale. ½ Bogen.

Pot-Pourri patrioque, par M. G*** Volontaire du bataillon des Capucins-du-Marais. ½ Bogen. (Sechs Liederchen.)

La Mort du Tonneau-Vicomte de Mirabeau. ½ Bogen.

Motion d'un bon Patriote. ½ Bogen.

Le Triomphe des Pariſiens. ½ Bogen.

Meſſe du 14. Juillet 1790 célébrée par l'Abbé *Maury*, de fameuſe Mémoire. ½ Bogen.

Paix, Paix. Fauſſe alarme ſur la démarche faite par le Châtelet auprès de l'Aſſemblée nationale le 7. Aout, 1790. 1 Bogen.

Lettre à M. Martineau, Député de la ville de Paris, ſur le rapport qu'il a fait à l'Aſſemblée Nationale, au nom du Comité Eccléſiaſtique, au ſujet de la Conſtitution du Clergé. 1 Bogen.

Decret propoſé à l'Aſſemblée nationale, par M. de Mirabeau l'ainé, dans la Séance de ce matin 28. Juillet, concernant le ci-devant Prince de Condé. 2 Seiten.

La Générale, ou le Tocſin Pariſien. Avis aux 83 Départemens. 1 Bogen.

L'Abbé *Maury* aux Enfers. ½ Bogen.

Réponſe d'un Soldat Patriote à un Ariſtocrate, Dédiée à la Nation confédérée le 14. Juillet, 1790. ½ Bogen.

La Guinguette patriotique. 1790. 1½ Bogen.

Avis au Lecteur, en attendant le Livre. 1½ Bogen.

Reclamation des Courtiſanes Pariſiennes, adreſſée à l'Aſſemblée nationale, concernant l'abolition des Titres deshonorans, tels que Garces, Putains, Toupies, Maquerelles, &c. 1790. ½ Bogen.

Hymne pour la Fête de la Federation le 14. Juillet, 1790. par Marie-Joſeph *Chenier*, Auteur de la Tragedie de Charles IX. ½ Bogen.

Le Pere Duchêsne. ½ Bogen.

La joyeuſe Semaine. Paris, 1790. 2 Bogen.

Catechisme du Citoyen, ſelon les Principes de la nouvelle Conſtitution, par M. *Terraſon.* 2 Bogen.

Les égaremens du premier Miniſtre des Finances envers la Nation, le Roi et la Loi, dévoilés par l'Avocat du Peuple. 1790. ½ Bogen.

Confeſſion Générale de très-haut et très-puiſſant Seigneur, Meſſire Sylvain Bailly, Roi de Paris, et de ſes Complices. 1 Bogen.

Correſpondance abrégée entre Madame *** et M. *Cerutti*, ſur la Nobleſſe, ſur le Decret de l'Aſſemblée nationale, et ſur les Obſervations de M. Necker, concernant les titres, les noms et les armoires. Paris, 1790. 4 Bogen.

Pompe-Funebre d'Honoré-Gabriel Riquetti de Mirabeau. ½ Bogen.

Tâchons d'avoir une bonne marine. ½ Bogen.

Oh! elle eſt bien nommée ſection du Theatre François, car elle nous donne la Comédie. ½ Bogen.

Denonciation d'un Club de Conſpirateurs, ½ Bogen.

Les ennemis de M. Charles Lameth confondus. ½ Bogen.

Encore une fois, rendez-nous nos dix-huit Francs, et allez vous en. ½ Bogen.

La

La France et le Roi ſauvés. ½ Bogen.

Nouvelle boutique de Patriotisme. ½ Bogen.

Lettre à l'auteur des Conſiderations ſur les droits particuliers et le veritable intérêt de la province d'Alſace, dans la préſente ſituation politique de la France. Strasbourg, 1789. 1 Bogen und 4 Seiten.

Lettre d'un Medecin d'Alſace à M. Guillotin, Député à l'Aſſemblée nationale, 1789. ½ Bogen.

Discours qui a éte prononcé au mois de Novembre 1789 en l'Egliſe de l'abbaye de Saint-Germain-des Prés, pour la Benediction des quatre Flammes de la Milice nationale de ce diſtrict, par M Gregoire. ½ Bogen.

Le dernier cri du Monſtre, Corte Indien. 1789. 1 Bogen.

Le Bénitier du 14. Juillet, 1790. Piece burlesque. ½ Bogen.

Couplets à M. de la *Fayette*, le jour de la Fédération, le 14. Juillet, 1790. 4 Seiten.

Le Moyen de faire ouvrir les yeux. Aux Anglois. ½ Bogen.

Tableau d'une Conſtitution incorruptible. ½ Bogen.

L'union de la Patrie ou le fléau des Ariſtocrates. 4 Seiten. (zwei Lieder.)

Meſſieurs les Tolérans, ayez donc de la Tolérance. ½ Bogen.

Lettre

Lettre d'un Grenadier ſoldé de la Garde Pariſienne, à ſon frere, Caporal au regiment d'Angoumois. ½ Bogen.

A moi, Philippe, un mot. 1 Bogen.

Voilà une Reſtitution qui vient bien tard. ½ Bogen.

Quelques Idées de Conſtitution. 2½ Bogen.

J. Laporte, Agent de Change à Bourdeaux, à la Féderation Générale du 14. Juillet, 1790. 1½ Bogen.

Obſervations néceſſaires ſur une declaration d'une partie de l'Aſſemblée Nationale, au ſujet du decret rendu le 13. Avril, 1790. par M. de *Jeſſé.* 1 Bogen.

Le Serment des Français; Ode à la Patrie et à la Liberté. Par M. Charlemagne. Paris, 1790. 1 Bogen.

Encore du bruit, mais ce ne ſera rien. 4 Seiten.

Repas dans tous les diſtricts de Paris, par la Garde nationale Pariſienne. 1790. ½ Bogen.

Tables pour l'intelligence de la nouvelle Carte de France, diviſée en departemens et en diſtricts. 1790. 3 Bogen.

L'obſervatoire, ou l'ombre de Henri III. 2 Bogen.

Reclamation préſentée a l'Aſſemblée nationale par *J. H. Moreton*, contre ſa deſtitution arbitraire de la Charge de Colonel du Régiment d'infanterie de la Fère. Paris, 1790. 6 Bogen.

Grand

Grand plan pour préparer les émeutes. ½ Bogen.

Lettre d'un Député de l'Assemblée nationale à un de ses Correspondans dans son Departement. ½ Bogen.

Point de Club, c'est le cri general. ½ Bogen.

Le patriotisme bien vu. ½ Bogen.

Puisque nous pouvons plus causer avec lui, causons un peu de lui. ½ Bogen.

Ce peuple nous mène à la guerre civile, en croyant l'eviter. ½ Bogen.

Pour la troisieme fois, rendez-nous nos dix-huit francs, et foutez nous le camp. ½ Bogen.

Reflexions sur les reflexions de M. le Vacher du Souzel, concernant les Emigrans. ½ Bogen.

Magistrats, faites votre devoir et pas autre chose. ½ Bogen.

Quand perdrons-nous cette mauvaise habitude de ne voir par-tout qu'un Seul homme? ½ Bogen.

Que font ces Clubs? ½ Bogen.

Sachez donc sur quel pied danser. ½ Bogen.

On ne le croira pas. ½ Bogen.

Petit catechisme patriotique, à l'usage des pauvres d'esprit. 1 Bogen.

Fête aerostatique. ½ Bogen.

Enterrement du Despotisme, ou funerales des Aristocrates. 1790. ½ Bogen.

Ca ira. 4 Seiten.

In-

Instructions patriotiques au Dauphin. ½ Bogen.

Louis Philippe d'Orleans, père de la patrie. ½ Bogen.

Plus vîte que ça. ½ Bogen.

Cabale des Ministres pour opérer une contre-revolution et pour allumer la guerre civile dans toute l'étendue du royaume. ½ Bogen.

Messe au Saint-Esprit à l'occasion du pacte féderatif, célébrée par l'Archeveque d'Aix, et chantée par l'Abbé Maury, Grand-Chantre du parti aristocratique. 1790. 2 Bogen.

La Lanterne des François. Nr. I. ½ Bogen.

Ce n'est pas le Pérou que les Jacobins. ½ Bogen.

Cinquieme Conversation entre M. Richard et M. Courtois. ½ Bogen.

Grand discours prononcé aux Jacobins, par M. Fabre d'Eglantine. ½ Bogen.

Grand arrêté de la chambre-basse de Jacobins, passé à la chambre-haute. ½ Bogen.

L'état de l'actif et du passif de tous les Journalistes dans le sens de la Revolution. Nr. I. ½ Bogen.

Entretien d'un Anglois avec un citoyen de Paris sur le départ du Roi pour Saint-Cloud. ½ Bogen.

Sixieme Entretien entre Jean Bart et le Père Duchêsne. ½ Bogen. Mit einem Holzschnitt.

Jean-

Jeannot et Diogene à Paris. Troiſieme Dialogue. $\frac{1}{2}$ Bogen.

Suite de queſtions à reſoudre. Propoſée aux bons Citoyens. $\frac{1}{2}$ Bogen.

I.

P a r i s.

Am 17. Junius 1790.

Ein Weinhaus.

Ein Traiteur. Nun hört aber einmal! — Wir sitzen da bei einem Glase Wein, — der Wein schließt die Herzen auf, — wir sind gute Freunde, Vettern und Gevattern, — laßt uns einmal ganz aufrichtig mit einander sprechen. Wie befinden wir uns nun im Jahr der politischen Wiedergeburt?

Ein Schneider. Ich denke, wir befinden uns wohl.

Ein Schreiber. So denke ich auch. — Wir stehen auf dem Sprunge, ganz freie Leute zu werden, wir sind im Begriff, Menschen zu werden, die nicht von den Skorpionen des Despotismus todt gegeißelt zu werden befürchten müssen.

Ein Grenadier. Wir formiren eine militairische Demokratie; das seht ihr doch wohl ein?

Traiteur. Sind wir aber wirklich frei?

Ein Schuster. Warum nicht?

Traiteur. Hängen wir von keinem Menschen ab?

Schuster. Ei! ich dachte gar! — Wir dependiren alle nur von uns selbst.

Schneider. Richtig! eben so, — im Gleichniß zu reden, — wie ein großes Kunstwerk, das seinen Meister nicht mehr braucht, wenn es einmal seine Existenz erhalten hat.

Traiteur. Nun fragt sich's aber: wird das Kunstwerk auch niemals stocken? wird nie etwas daran zu Grunde gehen?

Schneider. Kleine Fehler sind auf der Stelle mit wenig Mühe zu verbessern, und Hauptunrichtigkeiten werden nicht, dürfen nicht vorfallen.

Traiteur. Gesetzt nun aber, Neid, Muthwille, Argwohn, und dergleichen, schlagen etwas an unserm Kunstwerke entzwei? wollen es wohl gar ruiniren?

Grenadier. So ist unser Meister la Fayette da, das Werk wieder in Ordnung zu bringen, und dem Ruin vorzubeugen.

Schreiber. Ein braver Mann!

Grenadier. Er soll leben!

Alle.

Alle. Es lebe die Nation und der Marquis de la Fayette! (stoßen an und trinken.)

Traiteur. (singt)

Vive, vive Louis,
Vive la Fayette,
Vivent nos bons amis!

Alle. (singend.) Vivent nos bons amis!

Grenadier. Es giebt aber Hunde, die dem Marquis spinnefeind sind.

Schreiber. Die sollen sterben!

Alle. Sterben sollen sie!

Grenadier. Man stellt ihm nach. Wißt ihr noch, wie er bei der Musterung sagte? „Kameraden! — sagte er; — sollte man mich ermorden, so steckt mein blutiges Hemd auf eine Stange, laßt es euere Fahne seyn, und schreit durch alle Straßen: Fayette ist tod, und fordert Rache!" — Und das sollte gewiß geschehen. Unter uns gesagt, er könnte ein zweiter Kromwell seyn, aber er will nicht. Seht! so brav denkt er. Er liebt sein Vaterland, er liebt die Freiheit, und wir lieben ihn, die Freiheit und das Vaterland.

Ein Tanzmeister. Wir sind Patrioten. — Wir Tanzmeister haben es bewiesen. Haben wir nicht am Neuen Jahr unsere Degen zum patrio-

tischen Geschenk dargebracht, und der Nationalversammlung übergeben?

Grenadier. Daran habt ihr wohlgethan. (singt)

C'est bien,
Fort bien:
Vivent nos bons amis!

Traiteur. Ich muß es euch nur gestehen; ich habe, was unsere Freiheit betrift, noch mancherlei Skrupel. Sollte es keine Menschen geben, die jetzt über die Gesetze seufzen müssen? — Und die Commité —

Tanzmeister. Ja, was diese betrift, so muß ich mit Monsieur Seze *) sagen, sie ist wie eine wahre Inquisition unter uns aufgewachsen. Glaubt mir, Freunde! der unglückliche Favras ist unschuldig gestorben, ist gehenkt worden, weil — man nun eben eine Exekution sehen wollte.

Traiteur. Ganz gewiß! — Seine letzten Worte, die er zu seinem Beichtvater sagte **), werden mir unvergeßlich bleiben.

Schrei

*) Der Advokat des Opfers der schiefen Politik, Favras, in seinem Memoire für die Mitbeklagten, der sehr lebhaft über dieses Tribunal spricht.

**) Er sagte: „Ich sterbe, weil das Volk eine Hinrichtung haben muß.“ Einer seiner Richter sagte: „Ihr Leben

Schreiber. Aber das Ganze! das Ganze, lieben Freunde! fordert auch zuweilen Irregularitäten, und welche Revolution hat ohne solche Beispiele existirt?

Traiteur. Es mögen deren nur nicht mehrere vorfallen.

Schuster. Was schadet das unserer Freiheit?

Traiteur. Viel! viel! — Was einem einzelnen Theile eines Ganzen schadet, schadet auch dem Ganzen, Herr Gevatter. Solche Auftritte müssen schlechterdings unterbleiben. Wenn die Nationalversammlung ja etwas thun will, so mag sie den Aufwand ihrer Diäten und Ausgaben, und die Unkosten für jedes Dekret, das in Kraft und Ansehen gesetzt werden soll, einschränken *), und vor allen Dingen sollte sie auf eine Manier denken, Geld zu schaffen und der Flucht der Reichen aus dem Lande vorzubeugen. Das ruinirt uns. Laßt sie schmäußen und traktiren, wie sie wollen, uns kann das nichts schaden, je mehr sie Feten geben,

Leben ist ein Opfer, welches sie der öffentlichen Ruhe bringen müssen." Die Geschichte seiner Hinrichtung am 19. Februar 1790 und die Ursachen derselben sind übrigens allzubekannt, um sie hier zu wiederholen.

*) Die Diäten und Ausgaben betrugen damals täglich 50,000 Livres, und 120,000 Livres Unkosten machte jede Vollstreckung eines Dekrets.

ben, je mehr kömmt Geld in den Umlauf. Ihre Verschwendung ist die nährende Amme der Armen *). Nun verzehren sie ihr Geld in Deutschland, Italien und England. Ist das Schaden, oder Nutzen für uns? — Und ist es den Leuten zu verdenken, wenn sie gehen? Wir Franzosen sind wegen unsers guten Herzens, wegen unserer feinen Empfindung berühmt, wir Pariser thun es darin denen aus der Provinz zuvor; aber kommt einmal als Fremde hieher, ob ihr uns noch an diesen guten Eigenschaften erkennen werdet, wenn ihr die blutigen Schauspiele beständig vor Augen haben müßt **).

Schreiber. Nicht ganz übel, aber dennoch nur gegen Freunde als pardonnabel gesagt.

Traiteur. Nun! ich denke doch, wir wollen uns nicht über Meinungen die Hälse brechen.

Tanz:

*) „Sous une bonne constitution, les fêtes et les plaisirs du riche sont la nourriture du pauvre," sagt der Verfasser der Piece: *Adieu les Riches* etc. S. 1.

**) Ebendas. S. 2. heißt es: „C'est à Paris qu'ils avoient puisé cette douceur de caractère; car, si le François est connu chez tous les peuples par la sensibilité, par la bonté de son coeur, le Parisien est admiré dans toute la France pour ces deux qualités. Comment se peut-il faire que Paris nous donne continuellement de sanglantes tragédies?"

Tanzmeister. Nein! nein! — Da wären wir Thoren.

Traiteur. Um ein Gleichniß zu sagen. Da steht ein Baum. Man glaubt, der Baum steht zu sehr im Schatten seiner Nachbarn, er kann nicht gedeihen, man haut sie um, und das ist gut. Nun aber heißt es wieder, die vielen Aeste schaden dem Baume, und deswegen macht man ihn kahl. Ist das recht?

Schneider. Nein!

Traiteur. Heißt das klug gehandelt?

Tanzmeister. Nichts weniger!

Traiteur. So geht's uns. — Wenn ich die Gicht im Kopf, in Händen und Füßen habe, kann ich dann wohl sagen: mein Körper befindet sich wohl *)?

Schneider. Das wär eine artige Behauptung!

Traiteur. Und also! — Eine Revolution war heilsam, war unvermeidlich —

Schreiber. Allerdings! — Gewünscht, begehrt, gehofft wurde sie.

*) „Si ma tête, mes bras et mes jambes sont paralysés, puis-je dire que mon corps se porte bien?" *Examen de Conscience* etc. p. 30.

Traiteur. Aber eine andere Wendung mußte sie schlechterdings nehmen *).

Schuster. Laßt's gut seyn! — Die Wendung, die sie genommen hat, ist nun einmal da, was hilft also das Reden? Wir sind freie Menschen, und damit Basta! — (sieht nach der Uhr.) Element! über dem Diskurs hätte ich gar die Parade versäumen können, und das wär die erste Sottise gewesen, die mir als Kapitain entwischt wär. — Neulich aber begegnete mir doch ein dummer Streich. — Steht da so ein Pürschgen im Gliede, und zieht immer das eine Bein an sich, wie ein Kranich. „Kamerad! rufe ich ihm zu, wie stehst Du? Du stehst krumm und lahm.“ — Was denkt Ihr wohl, was mir der Pursch antwortete?

Tanzmeister. Etwa: steht erst selbst gerade?

Schuster. Bewahre Gott! — „Daß ich krumm und lahm da stehe, antwortete er, das ist Eure Schuld, Herr Kapitain, Ihr habt mir die Schuhe zu enge gemacht.“ — — Nun stellt Euch nur vor!

Alle.

*) Ebendas. p 31. „La revolution étoit néceſſaire; elle étoit immanquable; tous les honnêtes gens la deſiroient; tous les philoſophes l'avoient prévue; mais ne pouvoit-elle pas prendre une tournure plus heureuſe?“

Alle. (lachen.)

Tanzmeister. Ein verfluchter Kerl!

Schuster. So wahr ich lebe! ich ärgerte mich ganz entsetzlich. —

Schreiber. Wer ein Amt hat, hat auch Aerger. 's ist in der Welt nicht anders.

Schuster. Beinahe eben das, sagte unser Fayette, als ich ihm den Vorfall rapportirte. Und er setzte noch hinzu: „es geht mir auch nicht besser, und ich mache doch keine Schuhe."

Tanzmeister. Gut gesagt!

Traiteur. Der Marquis hat Witz.

Schreiber. Und Herz und Kopf. Das ist noch besser!

Schuster. Nun! ehe ich gehe, noch eins auf's Wohlseyn unsers Chefs.

Alle. (stoßen an und trinken.) Er soll leben! (singen.)

Notre brave Général
Par-tout se fait chérir.
Si jamais un Rival
Vient pour nous le ravir,
De bonne union
Suivant la Loi,
Ma foi, nous le pendrons.

II.

Pont Neuf *).

Erster Bürger. Seht doch den Offizier dort!

Zweiter Bürger. Ich kenne diese Uniform noch von dem verdammten Roßbach her. Er ist in preußischen Diensten.

Dritter Bürger. Aber er trägt keine Nationalkokarde.

Erster Bürger. Daran thut er nicht wohl!

Dritter Bürger. Er muß eine tragen! — Wartet, das will ich ihm gleich ganz artig zu verstehen geben. — Mein Herr! auf ein Wort.

Offizier. Was beliebt?

Dritter Bürger. Sie sind in Diensten des Königs von Preußen?

Offizier. So ist es.

Dritter Bürger. Aber jetzt sind Sie in Paris.

Offi-

*) Diese Szene gründet sich nach dem Bericht der Zeitungen und Journale auf ein Faktum, bei welchem ich nur in der Chronologie vorgerückt bin.

Offizier. Richtig! — Wozu diese Bemerkung?

Dritter Bürger. Sehen Sie hier die Statue unsers großen Königs, Heinrich IV. Sehen Sie nicht, was er trägt? was sein Pferd trägt *)? und was wir alle an den Hüten tragen?

Offizier. Das sind französische Nationalkokarden.

Dritter Bürger. Nun gut! — Und Sie tragen keine?

Offizier. Ich bin kein Franzos.

Dritter Bürger. Das ist keine giltige Entschuldigung. In Paris müssen Sie, so wie in ganz Frankreich, die Nationalkokarde tragen.

Offizier. Ich muß! — Nimmermehr! — Ich trage keine andere Kokarde, als die meines Herrn.

Zweiter Bürger. Das wär!

Dritter Bürger. Sie müssen die Nationalkokarde anstecken, das sagen wir Ihnen im Guten.

Offizier. Das werde ich nicht thun. Wer will mich dazu zwingen?

Zwei-

*) Auch dem Pferde an der Statue Ludwigs XV. war diese Ehre wiederfahren.

Zweiter Bürger. Wir!

Offizier. Noch einmal, ich trage die Kokarde meines Königs, und keine andere. (reißt Weste und Hemd auf.) Hier sehen Sie meine Brust, sie ist mit Narben bedeckt, und ich fürchte keine neuen. Wer dem Tode so oft, wie ich, muthig entgegen gieng, der fürchtet keine Drohungen. Gegen Gewalt (zieht den Degen) werde ich mit diesem Degen mich zu vertheidigen wissen. Ich bin ein Deütscher, ich bin in Diensten eines Königs, wo man keine Furcht kennt. Sie lieben die Freiheit, lassen Sie mir die, die Kokarde zu tragen, die ich tragen will. Mein Leben kann es kosten, aber nicht meinen freien Willen. Mein Blut kann fließen, aber das Ihrige fließt mit ihm.

Dritter Bürger. Er hat Kourage!

Erster Bürger. Laßt ihn gehen, er ist ein Preuße, und er spricht so vernünftig von der Freiheit. Unser Blut könnte ihn mehr interessiren, als unsere Konstitution, und dabei käm nichts heraus.

Zweiter Bürger. Wohl wahr! — Laßt ihn gehen.

Offizier. Was haben Sie beschlossen?

Zweiter Bürger. Tragen Sie, welche Kokarde Sie wollen. Gehen Sie unangefochten nach Hause.

Offi-

Offizier. (steckt den Degen ein.) Ich empfehle mich, meine Herren.

Zweiter Bürger. Gleichfalls! — (singt)

Le peuple François
A la fin respire,
Ah ça ira, ça ira, ça ira!

III.

In der Vorstadt St. Antoine.

(Vor einem Hause sitzt ein Ex-Kapuziner *) P. Alois, der sich öffentlich seinen Bart abnehmen läßt. Um ihn herum steht ein dichter Kreis von Handwerkern, Weibern, Tagelöhnern und Packknechten. Neben dem P. Alois steht Christoph, ein junger Bürger, lehnt sich auf seine Flinte, und kann den Anfang des verabredeten Examens kaum erwarten.)

Alois. Nun ist der Bart herab! Es lebe die Nation und die Freiheit! — In den Fesseln eines harten Gelübdes habe ich lange geschmachtet, unter dem Joche der Ordensobliegenheiten habe ich dem Tage meiner Erlösung entgegen geseufzet. Er ist erschienen. Wohl mir! — Nun zeichnet mich nichts mehr aus, und diese Kokarde sagt euch, ich bin ein freier Mann.

Ein Bürger. Wir sind alle frei!

Alois.

*) Im Februar dekretirte die National-Versammlung, daß alle Orden und Klostergelübde aufgehoben seyn sollten. Die Mönche und Nonnen, die nicht in die Welt zurückkehren wollten, wurden in angewiesenen Häusern beisammen gelassen. Andere bedienten sich der gegebenen Freiheit, und giengen in die Welt zurück, wo sie sich auch wohl befanden.

Alois. Das seyd ihr. — Dieser junge Mann, der mir zur Seite steht, ein Mann, dem bei dem Worte Freiheit das Herz schneller schlägt, euer freier Bruder, ist von meinen Grundsätzen genau unterrichtet. Laßt mich ihn examiniren, und seine Antworten werden euch gewiß befriedigen.

Bürger. Das wollen wir hören.

Alois. Nun, so merkt wohl auf.

Christoph. Ich antworte in euer aller Namen.

Bürger. Ja, ja! nur zu!

Alois. Liebes Kind, was bist du *)?

Christoph. Ein Mensch.

Alois. Was heißt das, ein Mensch seyn?

Christoph. Das heißt, ein verständiges, freies Wesen seyn, das erschaffen ist, um in Gesellschaft anderer Menschen zu leben.

Alois. Was ist eine Gesellschaft dieser Art?

Christoph. Eine Verbindung mehrerer Menschen zu Einem und Ebendenselbem Endzweck.

Alois.

*) Man glaube nicht, daß diese Katechismus-Methode von mir im Spas erfunden sey. Ich habe das ganze Examen zu mehrerer Karakteristik der Franzosen, die nun in den Szenen handeln werden, dem Catechisme du Citoyen etc. abgekürzt nachgebildet.

Alois. Welches ist der Endzweck der Franzosen bei dieser Verbindung?

Christoph. Dieser ist: mit ungetheilter, mit vereinigter Macht die unverjährten Rechte der Menschheit, Freiheit, Eigenthum, Sicherheit gegen alle Widersacher zu vertheidigen, und muthig sich allen Unterdrückungen entgegen zu setzen.

Alois. Und wie nennt man diese Vereinigung?

Christoph. Eine politische Verbindung.

Alois. Was ist zu thun, um dieser politischen Verbindung Harmonie und feste Dauer zu geben?

Christoph. Sie braucht eine Konstitution.

Alois. Seht, so ist das Ding! — Jedes Mitglied dieser Verbindung hat nun Pflichten gegen das Ganze, und welche sind die?

Christoph. Zum allgemeinen Besten muß jeder aus allen Kräften das Seinige beitragen, ohne Privatnutzen oder sonst etwas zu beabsichtigen.

Alois. Und dieses allgemeine Beste ist?

Christoph. Sicherheit, Eigenthum und Konstitution.

Alois. Und wer kann einer Nation eine Konstitution geben?

Christoph. Die Nation sich selbst.

Alois. Warum kann sich die Nation nur selbst eine Konstitution geben?

Christoph. Weil kein Mensch Macht und Fug hat, einem freien Wesen Gesetze zu geben, wenn er nicht von ihm selbst diesen Auftrag erhält.

Bürger. Gut geantwortet!

Alois. Kann die Nation durch einige Mitglieder, die dazu von ihr bevollmächtigt sind, sich repräsentiren lassen?

Christoph. Allerdings.

Alois. Kann ein Mitglied der Nation alle Stimmen haben?

Christoph. Nein, weil die Mehrheit der Stimmen entscheiden muß.

Alois. Wie wird nun die Versammlung genannt, welche die Nation repräsentirt?

Christoph. Ein Korps der gesetzgebenden Gewalt. *)

Alois. Kann dieses Korps sich selbst von Befolgung der gegebenen Gesetze dispensiren?

Christoph. Nein, das würde gegen das beabsichtigte allgemeine Beste seyn.

*) Le corps ou pouvoir legislatif.

Alois. Steht die exekutive Gewalt der Gesetze der Nation zu?

Christoph. Dazu ist die Regierung verbunden, und die, die sie führen.

Alois. Welche Art von Regierung hat die Nation angenommen?

Christoph. Die monarchische.

Alois. Warum diese?

Christoph. Weil es die einfachste ist, weil es die ist, die sich am besten zu dem Karakter, für die Sitten, für das Reich der Franzosen schickt.

Alois. Diese exekutive Gewalt hat die Nation also einem Mitgliede ihrer Gesellschaft aufgetragen; und dieses nennt man?

Christoph. König, Monarch, Kaiser oder Chef der obersten, ausübenden Gewalt.

Alois. Diese Benennung giebt ihm?

Christoph. Die ganze Nation, oder ihre Repräsentanten.

Alois. Warum diese?

Christoph. Weil bei ihr allein alle Machtvollkommenheit gesucht und nicht von ihr getrennt werden darf.

Alois. Steht dieser Chef unter der gesetzgebenden Gewalt?

Christoph. Nein; die Person des Monarchen ist unverletzlich und heilig.

Alois. Worin besteht seine Gewalt?

Christoph. Die Stärke und Macht des Staates, so wie seine Revenüen zu administriren; Ambassadeure an Verbündete und fremde Mächte zu senden, und anzunehmen; der Nation vorzuschlagen, Traktaten einzugehen, Krieg und Frieden zu beschließen und ihn zu sanktioniren; *) die Gesetze zu exekutiren, und Strafen auf die Nichtbefolgung derselben zu setzen, auch Dekrete der Repräsentanten der Nation zu suspendiren.

Alois. Nun laßt mich fragen: welches sind die Obliegenheiten eines Bürgers gegen seine Mitbürger?

Christoph. Wechselseitig müssen sie ihr Eigenthum und ihre Honneur respektiren.

Alois. Was ist Eigenthum der Bürger?

*) Daß in der Folge daran vieles verändert worden ist, und welche Figur der König jetzt spielt, ist bekannt. Es wird auch davon in den Szenen gesprochen werden.

Christoph. Was jeder Bürger besitzt, ohne daß dieser Besitz gegen die Erlaubniß der Gesetze streitet.

Alois. Was ist Honneur des Bürgers?

Christoph. Von seinen Mitbrüdern geschätzt zu werden.

Alois. Was thut der, der dies nicht thut?

Christoph. Er stöhrt die Harmonie des Ganzen, der Gesellschaft, und handelt gegen die Gesetze.

Ein Packknecht. (kömmt gelaufen.) Heda! ein neues Beispiel der Volksjustiz! Ein Prokurator soll an die Laterne.

Alle. Das müssen wir sehen!

Alois. Hört doch! —

Alle. Ein andermal! — Es lebe die Nation und es lebe die Freiheit. (laufen davon.)

Alois. Ich muß doch auch nur mit gehen. (geht.)

Christoph. Verflucht! und ich bin noch nicht völlig examinirt. (läuft den andern nach.)

IV.

Wohnung der Gräfin Br.

Zimmer.

Gräfin. (hat einen Brief gelesen.) Mein Neveu, der Marquis, spricht sehr vortheilhaft für Sie, hat Sie mir so angelegentlich empfohlen, daß ich nicht weniger thun kann, als Ihnen während Ihres Aufenthaltes in Paris die größte Sorgfalt für Sie und Ihre Situation zu versprechen. — Ich bitte Sie, Ihr Logis nirgends als in meiner Wohnung zu nehmen. — Der Marquis schreibt mir übrigens, Sie würden mich in Betreff Ihrer Geschichte zu Ihrer Vertrauten machen.

Franz. Wenn Sie erlauben —

Gräfin. Besorgen Sie nicht, daß ich Ihr Vertrauen je mißbrauchen werde.

Franz. Ihre Herablassung, Ihre Güte sind mir Bürgen. — Mein Vater, einer der angesehensten Prokuratoren in Rouen, starb, als ich zwölf Jahr alt war, und hinterlies mir kaum so viel, meine Studien vollenden zu können. Auf der Universität lernte ich den Vikomte St. P. kennen, ich gewann seine Zuneigung, und er bot mir, bis zu einer für mich glücklichern Epoche,

einen Aufenthalt bei sich auf den Gütern seines Vaters an. Man nahm mich wohl auf. Der Vikomte gieng kurz darauf mit unserm Gesandten nach Spanien. Sein Vater beredete mich, noch einige Zeit bei ihm zu bleiben, und schrieb meinetwegen an den Minister, der ihm Hofnung gab, mich zu placiren. Wir lebten ein glückliches Landleben, und ich war so unglücklich, ein Herz für mich zu interessiren, dessen Gefühle nicht die meinigen waren. Mein Wohlthäter hatte sich bei ansehnlichen Jahren mit einem jungen, raschen Fräulein verheurathet, die, reicher an Ahnen als an Gelde, zu dieser Parthie gleichsam genöthigt worden war. Diese Dame schenkte mir ihre Freundschaft, ihre Liebe, und ich — konnte sie nicht wieder lieben, denn mein Herz schlug für ihre Stieftochter, die Schwester des Vikomte. — Amalie war siebenzehn Jahr alt, als sie aus einem Kloster, wo sie erzogen worden war, zu uns kam. Unschuld und Tugend, Grazie und Sanftmuth waren ihre Begleiterinnen. O! wer konnte sie sehen, und nichts empfinden? — Mein Herz flog ihr mit meinen Blicken entgegen. Sie bemerkte meine Leidenschaft. Ich war ihr nicht gleichgültig. Wir schlossen uns mit jedem Tage näher an einander an, lebten im Vollgenuß des paradisischen Landlebens, konnten uns nicht mehr von einander trennen, konnten nicht mehr ohne einander leben,

und ein wechselseitiges Geständniß versicherte uns ein Glück, das unsere heißesten Wünsche ersehnten. Wir schwuren uns ewige Treue, freuten uns einer glücklichen Vereinigung, und ach! — erlebten sie nie. — O Madame —

Gräfin. (seufzend.) Ich fühle alles was Sie sagen wollen.

Franz. Das Andenken an jene süßen, feierlichen, mir ewig heiligen Stunden wird für mich beständig mit tiefem Schmerz wuchern.

Gräfin. Ich leide mit Ihnen! — Fahren Sie fort, lassen Sie Ihre Freundin alles wissen.

Franz. Amaliens Mutter glaubte, von mir nicht verstanden zu werden; dies zwang sie zu Schritten, die so wenig zweideutig waren, als ihr Betragen mir immer gewesen war. Je mehr Achtung ich ihr entgegensetzte, je mehr stimmte sie sich herab, und einst gieng sie so weit, mich zu einem Schritte beinahe zwingen zu wollen, den ich nicht mit ihr thun konnte. Sie war beleidigt, und die Glut ihrer Liebe gieng in ein Rachefeuer über, das mir den Untergang drohte. Sie wußte sich zu verstellen, nnd so gelang es ihr, mich sorglos zu machen, da ich glaubte, sie verlasse sich ganz auf meine Diskretion. Amaliens Augen war nichts entgangen, und ich entdeckte ihr den

 gan-

ganzen Vorgang. Indessen war die beleidigte Dame nach mancherlei Vermuthungen auf den wahren Grund meines Betragens gekommen, sie entdeckte mein Verständniß mit Amalien, ihre Wuth stieg, und so beschloß sie, uns beide unglücklich zu machen. — Sie gieng nach Paris, Amalie mußte ihr folgen. —. Kurz darauf gab mir ein uns getreuer Diener des Hauses Nachricht, Amalie befinde sich in der schrecklichsten Verlegenheit. Ich eilte nach Paris. Kaum war es möglich eine Zusammenkunft mit Amalien zu bewerkstelligen. Wir hatten mancherlei Hindernisse zu bekämpfen, aber die Liebe räumte sie muthig aus dem Wege. — Ich sprach Amalien, ach! und erfuhr von ihr, daß man sie zu einer Verbindung mit dem Sohne des Ministers zu zwingen drohe, der mir seine Protection versprochen hatte. Es war kein anderes Mittel übrig, Amalien zu retten, als die Flucht. Sie wurde beschlossen, alles wurde verabredet. Wir wollten nach England gehen, und dort die Freistatt unserer Liebe suchen, aber unser Vorhaben wurde entdeckt.

Gräfin. Mein Gott!

Franz. Ich wurde des Nachts aufgehoben und in die Bastille gebracht.

Gräfin. Schrecklich!

Franz. Stellen Sie sich meinen Zustand vor! — Mich zu trennen von Amalien, hies schon mein Todesurtheil aussprechen, aber mich allen Ausbrüchen der Verzweiflung in einem schrecklichen Kerker aussetzen, hies mich unter tausendfachen Martern zum Tode führen. Was hatte ich verbrochen? Ich liebte ein Mädchen, das mich liebte, und deswegen schmachtete ich im Kerker. Meine Leiden vermehrten sich mit jedem Tage, und die Verzweiflung hatte sich meiner im höchsten Grade bemächtigt, als der für Frankreich so wohlthätige Tag anbrach, als das Triumphgeschrei der Freiheit in den düstern Mauern ertönte, und die Bastille übergieng. *) — Man riß mich aus meinem Kerker. Ihr Neveu, der Marquis, war so grosmüthig, sich meiner anzunehmen. Auf seinem Guthe erholte ich mich wieder, kam ich wieder zu mir, und meine Thränen flossen um Amalien. Der Marquis gab sich Mühe, ihre Situation zu erfahren, und es gelang ihm, Nachricht von ihr einzuziehen. Standhaft hatte sie sich geweigert, dem Sohne des Ministers ihre Hand zu geben, und nun büßte sie ihre Hartnäckigkeit in einem Kloster. Wie diese Nachricht auf mich wirkte, läßt sich denken. — Endlich brach die Sonne der Hoffnung durch die Nacht

*) S. Aechte und deutliche Beschreibung der Bastille, mit Kupfern. 2te Auflage. Leipzig 1790.

meiner Leiden. Die Klostergelübde wurden aufgehoben, Amalie wurde frei, aber sie verschwand, und niemand wußte, wohin. — Man will sie in Paris gesehen haben; die Liebe läßt mich hoffen, ihren Aufenthalt zu entdecken, und wenn sie hier ist, wenn sie noch lebt, so finde ich sie gewiß.

Gräfin. Ich werde alles beitragen, was in meinen Kräften steht, Sie der Erfüllung Ihres Wunsches theilhaftig zu machen.

Franz. O gnädige Frau! wie kann ich —

Gräfin. Still! — Ich versichere Sie nochmals meiner Freundschaft, und die Beweise hoffe ich Ihnen nicht lange schuldig bleiben zu dürfen. Jetzt lassen Sie uns überlegen, wie wir bei unserm Vorhaben zu Werke gehen wollen.

V.

Am 18. Julius.

Ein Zimmer bei den Jakobinern. *)

Gr. Mb. Aber, meine Herren, ich bitte Sie angelegentlich und feierlich, machen Sie Ihre Sachen so natürlich, wie möglich.

Lth. Und vergessen Sie ja den Karakter Ihrer Rollen nicht —

Kzl. Und bleiben Sie sich selbst und Ihrem dermaligen Kostum getreu.

Dz. Ohne Sorge, meine Herren!

Ml. Wir müßten keine Schauspieler seyn. Bedenken Sie doch nur, daß wir zu Imposturen privilegirt sind, daß wir über die Vortreflichkeit der Verstellung beklatscht, und für unsere Mühe belohnt werden.

Gr. Mb. Wahrlich! es wird ein anziehend rührendes Schauspiel **) werden.

Ml. Warum nicht? so gut, als ein Schauspiel mit Leben und Wandel der schlauen Herodias.

Dz.

*) In Bezug auf die VIII. Szene zu lesen.

**) Der französische Ausdruck ist noch weit nachdrücklicher und karakteristischer; es heißt in dieser vielsagenden Sprache: „un spectacle attendrissant."

Dz. Daß sich nur die Statisten zeitig genug einstellen, denn ohne Proben kann die Ambassade unmöglich ungezwungen herauskommen.

Kzl. Das versteht sich! — Proben müssen sie sich gefallen lassen, sie werden ja bezahlt. *)

B. v. Cl. Wenn sie nur gut angezogen sind —

Ml. Sorgen Sie nicht. Die Trachten werden aus unserer Theater-Garderobbe gewählt.

B. v. Cl. Das Wort will ich schon führen.

Gr. Mb. Nur recht nachdrücklich!

B. v. Cl. So pathetisch, als wenn Sie selbst sprächen. Ich kann meine Rede, wie das Vaterunser.

Lth. Also, die Deputation wird bestehen —

Gr.

*) Es muß aber dennoch mit der Bezahlung dieser Herren nicht ganz gewissenhaft zugegangen seyn, denn kurz nach Aufführung dieser Komödie kam ein Unbekannter zu einem Deputirten der National-Versammlung, und verlangte 12 Livres. „Wofür?“ war die Frage. „Für meine Rolle, war die Antwort, denn ich habe bei der großen Weltambassade, die B. v. Cl. in die National-Versammlung führte, den Türken vorgestellt; und man sagt mir, Sie würden mich bezahlen“ — „Ach! antwortete der Deputirte; ein Türke gehört vor die Pforte,“ und warf ihn zur Thür hinaus. — Bei dem allen ein gewagter Spaß!

Gr. Mb. Aus Engländern, Holländern, Polaken, Brabantern, Lüttichern, Schweizern, Amerikanern, Genfern —

B. v. Cl. Das ist noch nicht wunderbar genug, *) sondern sie wird auch bestehen aus Preußen; — der Preuße ist meine Rolle —

Ml. Sie sind ein Preuße?

B. v. Cl. Ich habe Preußen in meinem Leben nicht gesehen, aber ich bin doch aus Neufchatel gebürtig.

Ml. Aha!

Gr. Mb. Gleichviel! — Ferner werden erscheinen Sizilianer, Russen, Schweden, Deutsche, —

Lbl. Auch Deutsche?

Gr. Mb. Allerdings! die müssen bei allen Vorgängen seyn. — Ferner Italiener, Spanier, Indianer, Türken, Asiaten, Araber, und Chaldäer.

Kzl. Auch Chaldäer? — Aber ich bitte! Chaldäa —

Gr. Mb. Hat nichts zu sagen! Wer bekümmert sich bei einem solchen Spaße um die Geschichte und Geographie?

Ml. Das ist wahr!

B. v.

*) „Cela n'est pas si étonnant," ist der französische Ausdruck.

B. v. Cl. Und ich werde in meinen Paragraphen *) beweisen, daß mein Chaldäer auf der Königlichen Bibliothek bekannt sey.

Dz. Scharmant!

B. v. Cl. Ich lasse die Liste und eine Schilderung aller Personen drucken **) und ausgeben zu jedermanns Nachricht.

Dz. Eh bien!

B. v. Cl. Und wir nennen uns: Ambassadeure des menschlichen Geschlechts.

Ml. Eine brillante Benennung!

Nlls. Nun gehen Sie, meine Herren, und überlegen und probiren Sie alles recht wohl. Bei dem —— werden Sie Ihre Mitbrüder finden.

B. v. Cl. 'A revoir, Messieurs.

(gehen ab.)

Gr. Mb. Und also, morgen, nach dieser Ambassade —?

Nlls. Es ist alles eingeleitet. Der Adel hat seinen letzten Tag erlebt.

Gr. Mb. Gott sey gedankt!

VI.

*) So betittelte er mehrentheils seine Vorschläge und Angaben in öffentlichen Pariser Blättern.

**) Das ist wirklich geschehen. Die Liste hat gedruckt in Paris zirkulirt. Schade, daß wir keine haben bekommen können, sie den Lesern mitzutheilen. Sie muß sehr amüsant gewesen seyn.

VI.

Zimmer in der Wohnung der Gräfin Br. *)

Adelaide. Aber gehen Sie ja vorsichtig zu Werke, liebe Kousine.

Gräfin. Das versteht sich!

Adelaide. Denn wenn Ihr Plan scheitern sollte —

Gräfin. Das wär fatal!

Adelaide. Und Sie würden so ridikül, daß Ihnen nichts übrig blieb, als —

Gräfin. Rache!

Adelaide. Und dann sollte mich der arme Mensch **) doch dauern. — Ist Ihre Liebe heftig?

Gräfin. Wahrhaftig! ich glaube, ich habe selbst meinen verstorbenen Gemal als Braut nicht mit so viel Attachement geliebt.

Adelaide. Und der Marquis?

Gräfin. Ach! der wird sich zu trösten wissen.

Adel.

*) S. die IV. Szene.

**) Die Leser werden es wohl selbst errathen, daß die Rede von Franzen ist, dessen Situation aus der IV. Szene bekannt ist.

Adelaide. Er erhält also einen förmlichen Abschied?

Gräfin. Natürlich! — Wie könnte ich sonst unbefangen zu Werke gehen? — Ich hoffe, Dankbarkeit soll den lieben Jungen an mich so fest fesseln, daß er zuletzt diese Fesseln gern mit andern vertauscht.

Adelaide. Aber die Heftigkeit seiner Leidenschaft für seine geliebte Amalie?

Gräfin. Wenn er sie nur nicht findet! — Er ist hier ohne Ressourcen. Mein Schuldner wird und muß er werden; je stärker, je besser, und dann — sein gutes Herz —

Adelaide. Das ist wahr, die guten Herzen geben uns leichter gewonnenes Spiel, als die schlimmen.

Gräfin. Er kennt die Welt noch wenig.

Adelaide. Auch das ist gut!

Gräfin. Ach! es ist alles gut!

Adelaide. Desto besser! — Sieht man Sie diesen Abend bei der Baronin?

Gräfin. Schwerlich! ich habe interessantere Unterhaltung im Hauße.

Adel.

Adelaide. Sie werden ganz gewiß noch zur Schwärmerin werden.

Gräfin. Ach! wozu läßt man sich nicht gern machen, wenn die Liebe die Verwandlung übernimmt?

Adelaide. Ja, das ist wahrhaftig wahr!

VII.

Am 19. Junius.

Palais = Royal.

Marquis V. Wie ich sage!

Chevalier R. Also plantirt?

Marquis. Plantirt! völlig plantirt.

Chevalier. Verflucht!

Marquis. Und ich denke, die liebe Gräfin *) wird es bereuen. Der Monsieur ist ein empfindsamer Narr, und sucht seine Geliebte, die aus einem aufgehobenen Nonnenorden gegangen, und sich, Gott weiß wohin, in Paris verkrochen hat.

Chevalier. Wenn wir ihr auf die Spur kommen könnten! —

Marquis. Das ist auch mein Gedanke.

Chevalier. So wär die Gräfin angeführt.

Marquis. Ei freilich! — An der Fortdauer der Verbindung mit der Gräfin ist mir eben so gar viel nicht gelegen, wenn sie nur nicht so reich und so freigebig wär.

Chevalier. Das ist's eben!

Mar-

*) Es ist von der Gräfin Br. und von Franzen die Rede.

Marquis. Und meine Finanzen sind eben jetzt in den kläglichsten Umständen.

Chevalier. Nur ruhig! — Finden wir die Schöne ohne Schleier, so muß die Gräfin sich wieder anders besinnen, oder ich will nicht ehrlich seyn. — Ah! sieh unsere theure Rose.

Marquis. Ja wohl theuer. Zumal jetzt für mich.

Chevalier. Meine Schöne, Ihr Sklav!

Marquis Rede Sie nicht an. Ich habe keinen Sou bei mir.

Mlle Rosa.*) (sieht zum Fenster heraus.) Ihre Sklavin, meine Herrn.

Marquis. O! so wollt' ich! —

Chevalier. Sey doch ruhig! ich habe ja Geld.

Marquis. Nun! wenn's das ist —!

*) Diese Demoiselle und ihre Freundin Alexandrine genauer kennen zu lernen, wird es in der Folge (S. Szene XXVI.) Gelegenheit geben. Es sind Damen des Palais-Royal, von denen die Piece: Le serment civique des Demoiselles fonctionaires publiques du Palais-Royal etc. handelt, welche wir jetzt, und mehr noch in der Folge benutzen; denn diese Damen spielen so gut Revolutionsrollen, wie die Schönen aus der Halle.

Chevalier. Nachtigall! sing dein Lied.

Mlle Rosa. Speisen die Herren bei mir?

Chevalier. Wenn die Tafel nicht schon besetzt ist —

Mlle Rosa. Nein. — Alexandrinchen speist doch aber mit uns?

Marquis. Das versteht sich!

Mlle Rosa. Nicht wahr? — Nun, wenn's gefällig ist, so spazieren Sie herauf.

Chevalier. Komm nur! ich schwöre Dir's zu, die Gräfin soll alles noch bezahlen.

(Sie gehen in das Haus.)

Mlle Rosa. (singt.)

Au public, dès l'enfançe
L'Amour, ce dieu charmant,
Consacre dans la France,
Tous nos petits talens.

VIII.

Abend.

In dem Saal der National-Versammlung.

Präsident. Meine Herrn! eine Gesellschaft, die Deputirten des ganzen Weltkreises *), wie sie sich ansagen lassen, welche nicht allein aus Engländern, Holländern, Polaken, Brabantern, Lüttichern, Schweizern, Amerikanern, Genfern, sondern auch aus Preußen, Sizilianern, Russen, Schweden **), Deutschen, Italienern, Spaniern, Indianern, Türken, Asiaten, Arabern und Chaldäern besteht, wünscht vorgelassen zu werden. — Was sagen Sie dazu?

Das Volk (auf den Galerien schreit.) Lassen Sie sie kommen. Erlauben Sie ihnen den Eintritt.

Gr. Mb. (zu seinem Nachbar.) Lachen Sie ja nicht!

Lth. Wenn der Redner nur nicht stecken bleibt.

*) „Députés de l'Univers entier," heißt es im Französischen.

**) Schade, daß Dänen, Grönländer und Lappländer fehlen!

Das Volk. Wir wollen sie sehen! — Messieurs! lassen Sie die Deputirten des ganzen Weltkreises eintreten.

Die Deputirten. (sprechen unter einander, und stimmen.)

Nils. Ein wahrer Spas!

Gr. Mb. So interessant, wie eine Fastnachts-Prozession.

Lth. Dem Sprecher fehlen die Schellen.

Gr. Mb. (lächelnd) Die hat der Präsident, — und er wird sie gleich gebrauchen.

Das Volk. Nun? was wird's?

Präsident. (hat die Stimmen untersucht.) Die Deputation wird angenommen.

Das Volk. (applaudirt.) Scharmant!

Präsident. Man sage den Deputirten des ganzen Weltkreises, daß wir sie erwarten.

Das Volk. (applaudirt immer stärker.) Es lebe die National-Versammlung!

Präsident. (steht auf und bedankt sich mit einem stummen Kompliment bei dem Volke.)

Die Deputirten. (folgen seinem Beispiel.)

Nils. Ein wahrer Spas!

Lth.

Lth. Da kommen sie.

Das Volk (applaudirt.)

Gr. Mb. Eine allerliebste Ambassade!

Nlls Lachen Sie um Gottes willen nicht.

Gr. Mb. Sorgen Sie nicht.

(Die Deputirten des ganzen Weltkreises treten unter Anführung des B. v. Cl. ein.)

Das Volk. (applaudirt dreimal sehr stark.)

B. v. Cl. (macht gegen die Deputirten und Galerien ein stummes Kompliment. Sein Gefolge folgt seinem Beispiel.)

Das Volk. (applaudirt.)

Nlls. Sehen Sie nur, wie trotzig der Araber aussieht.

Gr. Mb. Das macht, er spielt gewöhnlich Tirannen im Schauspiel.

Lth. Wie artig der Italiener auftritt!

Nlls. Er ist Opertänzer. Seine Frau wird seine Ambassade nicht unbenutzt lassen.

Lth. Schade, daß Sie hier sitzen müssen!

Nlls. Ja wohl!

Gr. Mb. Ei! was fehlt denn dem Indianer?

Lth. Er giebt sich ein wahres kannibalisches Ansehen.

Nlls. Er thut wohl daran; und übrigens ist er auch ein verdorbener Fleischer aus Plymouth.

Lbl. Ich halte es mit dem Deutschen.

Gr. Mb. Wenn die seine Brüder gewesen wären, die bei Roßbach stunden, so wären seine Landsleute nicht davon gelaufen. Er war sonst Zuckerbecker in Marseille. Wenn er sprechen sollte, sein Deutsch würde keine deutsche Seele verstehen. Er kann ein einziges deutsches Wort aussprechen, und das ist: Hunger; die Idee, die damit verknüpft ist, fühlt er beständig sehr lebhaft.

Nlls. Der Preuße spricht. —

Lth. Schlechter, als die Kanonen seiner Nation.

Nlls. Und dennoch hat er ganz gewiß geladen.

Lth. Wenigstens Wein und Zuckerbrod.

Lbl. O! so wird seine Rede honigsüße seyn.

B. v. Cl. (pathetisch.) „Meine Herrn! Die Posaune, welche zur Auferstehung eines großen Volks bläßt" — *)

Gr. Mb. Ein brillanter Eingang!

*) „La trompette, qui ſonne la reſurrection d'un grand peuple."

B. v. Cl. „— ist erschollen in alle vier Enden der Welt; ja! bis dahin haben sie getönt, die frohen Lieder eines Chors von 25 Millionen Menschen, und haben erweckt die Völker, die gefesselt liegen in den Ketten der Sklaverei, umgeben mit schrecklicher Kerkernacht des Despotismus. Sie haben diese helltönenden Chöre, diese scharfklingende Posaune gehört, sage ich.“ —

Gr. Mb. Das ist gut!

Lth. Ja wohl!

B. v. Cl. „Und auch wir haben sie gehört.“

Nlls. Das ist das Beste bei der Sache!

B. v. Cl. „Erwachet, ihr Schläfer! tönten Gesang und Posaune; und wir erwachten.“

Lbl. Das war etwas werth!

B. v. Cl. „Wir erwachten, sage ich, und sogleich wurde ein großer Gedanke Meister unserer Seelen.“

Nlls. Natürlich!

Lth. Ich spreche, sie haben nur geträumt und nicht geschlafen.

Lbl. Sehr probabel!

Gr. Mb. O nein! sie mögen doch wohl geschlafen haben, denn sie scheinen noch ganz schlaftrunken zu seyn.

Lbl. Wenn das nicht eine Wirkung des Weines ist.

B. v. Cl. „Da sprachen wir bei uns selbst: siehe! vergebens kam er nicht in unsere Seelen, dieser große Gedanke, und — wir segneten ihn. — Glückliche Nation, über welche der Genius der Freiheit den goldenen Zauberstab schwingt, über welche das Glück ausschüttet das weite, wohlgefüllte Füllhorn des Segens!"

Das Volk. (applaudirt.)

Gr. Mb. Bravo!

B. v. Cl. „Die Töne des Freiheitsgesanges der Franzosen entzückten unsere Ohren, und in der größten Exstase ruften wir aus: O glückliches Volk!"

Das Volk. (applaudirt.)

Einige Zuschauer. (zischen.)

Gr. Mb. O weh!

Das Volk. Ruhe! Er spricht wahr.

Einige Deputirte. (applaudiren.)

Das Volk. (applaudirt.)

B. v. Cl. „O dreimal glückliches Volk! o Land der Freiheit!"

Gr. Mb. Eine herzbrechende Klausel!

Das

Das Volk (applaudirt.)

B. v. Cl. „So sprachen wir, und zogen hieher, zu sehen das glückliche Volk.“

Das Volk. (applaudirt.) Willkommen! willkommen!

B. v. Cl. „Zu hören die Jubeltöne an dem Feste der Freiheit.“

Das Volk. (applaudirt)

B. v. Cl. „Nun sind wir hier, nun stehen wir vor dieser ehrwürdigen Versammlung“ —

Der Präsident. (nickt mit dem Kopfe.)

B. v. Cl. — „und bitten, uns zu erlauben, auf den 14. Julius an dem Feste der Konföderation — entzückte Zuschauer abgeben zu dürfen.“

Das Volk. (applaudirt.)

Präsident. Gewährt! — Ihre Aufmerksamkeit entzückt uns, wir bitten den Himmel, daß er Ihre Nationen und Länder eben so segnen möge, wie er uns gesegnet hat, da er uns die Himmelstochter Freiheit zur Schutzgöttin gab; und wenn Sie in Ihr Vaterland *) zurück gehen, so erzählen Sie dort, mit welchem unermüdenden Eifer Sie uns an der Wiedergeburt des Staates haben arbeiten

sehen;

*) Da brauchten die meisten nicht weit zu gehen.

sehen; Euern Fürsten aber sagt, nur durch Tugenden könnt ihr glücklich und sicher seyn, wie Ludwig XVI. sie besitzt.

Das Volk. (applaudirt.)

B. v. Cl. Wir sind um Worte des Danks verlegen, aber unsre Herzen schlagen Ihnen feurig zu.

Das Volk. (applaudirt.)

(Die Deputirten des ganzen Weltkreises treten ab)

Gr. Mb. Nun war der Spas vorbei!

Lth. Aber der Ernst geht an.

Nlls. Mir ist dennoch sonderbar zu Muthe. Treten Sie einstweilen auf und sprechen Sie, was Sie wollen, zur Vorbereitung.

Gr. Mb. Das kann ich wohl thun. (steht auf und besteigt den Rednerstuhl.)

Das Volk. Still! still! der edle Gr. Mb. besteigt die Tribune. Er hat gewiß etwas Wichtiges zu sagen. Still! still!

Gr. Mb. „Meine Herren! Freie Franzosen! Freunde! — Ihr werdet fühlen, welch einen Triumph Euch die Freiheit jetzo bereitet hat, ihr werdet empfinden, welch' eine vortrefliche Szene diese war, als Abgeordnete so vieler Nationen —

Lth.

Lth. (zu seinem Nachbar.) Euch eine Chaldäer-Komödie gaben!

Gr. Mb. — hier vor diesen Schranken stunden und um das baten, um was sie baten. Fühlt Euch, freie Franzosen, erhoben auf die Stufe der Bewunderung von ganz Europa, Asia, Afrika und Amerika!

Lth. (vor sich.) Schade, daß der fünfte Welttheil noch keinen Namen hat!

Lbl. Es geht ihm, wie dem Kindlein unserer Konstitution.

Gr. Mb. Bewundert, beneidet erhebt Ihr Euer Haupt über alle Nationen der Erde, und Eure Kinder segnen dankbar ihre Väter, die edlen Freiheitserringer." (geht wieder an seinen Platz und setzt sich.)

Das Volk. (applaudirt)

Nlls. Wenig genug!

Gr. Mb. Es wurde mir zum Ekel, mehr über eine Farçe zu sagen, die gewiß morgen schon in den öffentlichen Blättern ausgezischt wird. — Wir wollen die Zeit jetzt nützlicher anwenden.

Nlls. Wahrlich! ein entscheidender Zeitpunkt.

Lth. Wobei der Redner mehr zu wagen hat, als B. v. Cl. als Sprecher des neusten und seltsam-

sten

sten Corps diplomatique des Weltrunds und des ganzen menschlichen Geschlechts.

Lbl. Von so vielerlei Zungen.

Nlls. Von welchen keine einzige gehörig spre- chen kann.

Lth. Um nicht eins über das andere zu verges- sen! — Wissen Sie, daß es schon Protestationen gegen die Komödie gegeben hat?

Nlls. So? — das erste Wort, das ich davon höre.

Lth. Als der Zug bei der Wohnung des —schen Gesandten vorbeigieng, sagte der Thürsteher eben so dreist als naiv: „Ich protestire für meine Nation.“

Nlls. Das hat er gut gemacht! —

Lbl. Nun, meine Herren! wie ist's?

Gr. Mb. Treten Sie auf, lieber Lth. Was hilft das Zaudern? Hurtig! einen frischen Schnitt durch das Geschwür, ehe es unter sich eitert.

Lth. Nun, so sey's denn! (steht auf und betritt die Tribune.)

Gr. Mb. Attention, Messieurs!

Lth. „Freiheit ist ohne Widerspruch das vorzüglichste Element, in welchem jede Kreatur zu leben

leben wünscht, der der Himmel Denkungskraft und Vernunft gab *).

Das Volk. (applaudirt.) Gut gesagt!

Lth. Dieses ist das Ziel, nach welchem wir alle streben, und welches wir erreicht haben.

Das Volk. (applaudirt.) Ja! wir haben es erreicht!

Lth. Frankreich ist das Vaterland der Freiheit! die Franzosen sind frei! so hallt es durch die ganze Welt. Sollen nun jetzt noch, da alle Nationen fröhliche Herolde unserer Entfesselung werden, da alles unter uns, um und neben uns von dem heiligen Worte Freiheit! Freiheit! ertönt, sollen jetzt noch die Denkmale des Despotismus, welche der Sklavensinn errichtete, unsere Augen beleidigen? unser Gefühl empören? Sollen wir noch jetzt, da aus allen Provinzen Frankreichs unsere Brüder herbeiströmen, um das Band der Brudervereinigung fester zu knüpfen, unsern Bund zu einem Familienbund zu erheben; sollen wir da noch die Augen der edlen Bürger von Franche-Comté kränken, wenn wir sie auf dem Platze des Victoires das Monument erblicken lassen, das ein kriechender Favorit einem stolzen Despoten setzte, zu welchem jede

Pro-

*) „La liberté sans doute est la premier élément de la Creature à qui l'Etre suprème donna la faculté de penser etc."

Provinz eine Sklavenfigur liefern mußte, um zu Ludwigs XIV. Füßen im Staube gefesselt zu liegen?

Das Volk. Nein! nein! nimmermehr!

Gr. Mb. Bravo!

Das Volk. Reißt die Statue nieder!

Lth. Das Kunstwerk laßt uns nicht beschädigen, laßt uns in demselben den Künstler ehren, dessen Kunst sich nur verirrte, weil sie sich verirren mußte.

Das Volk. Da hat er Recht!

Lth. Aber das laßt uns herabreißen, was ein Werk des Despotismus ist.

Das Volk. (applaudirt) Herab damit!

Lth. Stehen bleiben mag die Statue, aber die gefesselten Sklaven zu ihren Füßen laßt uns hinwegthun, oder laßt uns auf der Stelle, wo die Figur eines Despoten steht, dem Könige eine Statue errichten, der die Freiheit liebt, wie wir.

Das Volk. (applaudirt.)

M. Vdl. *) (steht auf.) Nichts! nur Hofschranzen errichten Königen bei ihren Lebzeiten Statuen. (setzt sich.)

Gr.

*) Deputirter von Castelnaudary. Im Almanach des Deputés etc. heißt es S. 55 von ihm und seinen Kollegen: „Tous ces Messieurs sont à l'Assemblée ce que sont des Zéros à une somme quelconque. Ils font nombre." Es scheint aber doch nicht so.

Gr. Mb. Bravo! gut gesagt!

Das Volk. (applaudirt.)

Lth. Dies ist meine Meinung, und ihr beschließt.“ (verläßt die Tribune und setzt sich auf seinen Platz.)

Das Volk. Alles ist beschlossen! wie der brave Lth gesagt hat.

Gr. Mb. Freund! Sie haben Ihre Sache gut gemacht.

Lbl. Unvergleichlich!

Lth. Sehr verbunden!

Gr. Mb. Das gieng!

Lbl. Es soll noch mehr gehen; nur Gedult!

(Gespräch und Geräusch durch einander in dem Saal und auf den Galerien.)

Nlls. Es wirkt!

Lth. Die Dosis war stark.

Lbl. Sie soll noch stärker werden.

(das Geräusch wird immer stärker.)

Grdn. Im Namen der Provinz Franche-Comte', deren Deputirter ich zu seyn die Ehre habe, danke ich Ihnen mit Thränen und Rührung für das Andenken an meine Landsleute.

(Es wird im Saal und auf den Galerien applaudirt.)

Gr. Mb. Der gute Narr weint wirklich!

Lth. Daran thut er wohl.

(Der Lärm nimmt von allen Seiten zu.)

Gr. Mb. Jetzt an das Werk.

Lth. Alls. St! st!

Lbl. (tritt auf.) Meine Herren!

Das Volk. Still! still!

Lbl. Sie wollen die Denkmale des Despotismus und des Stolzes vernichten, dies gelte nicht blos leblosen Statuen, vernichten sie die Titel der Düks, der Grafen, der Marquis und Baronen!"

Das Volk. (applaudirt.) Bravo!

Einige Deputirte. Was sagt er?

M. de la S. (springt auf.) Haben Sie überlegt, was Sie gesagt haben?

Gr. H. Sind Sie toll?

M. de la F. Ich will —

K. Lmth. (springt auf und läßt ihn nicht zum Worte kommen.) Ich unterstütze beide Motionen.

Einige Deputirte. Wir alle!

Andere Deputirte. Wir nicht!

K. Lmth. Wir sind freie Menschen, unsere Augen sollen nicht länger auf jedem Schritte von Monumenten der Sklaverei beleidigt werden.

Das

Das Volk. (applaudirt.)

M. de la S. Das sey! aber eine billige, gerechte Auszeichnung erlaubt auch die Freiheit und kränkt weder sie noch ihre Rechte, noch die Theilhaber derselben.

K. Lmth. Sey es nicht nur erlaubt, sey es sogar nöthig, daß unter freien Bürgern eine Auszeichnung statt finde, so bestehe sie wenigstens nicht in leeren Titeln, sondern in Thaten; diese gewähren dem Vollbringer Ruhm, versprechen seinen Brüdern Glück.

(Es wird oben und unten stark applaudirt.)

K. Lmth. Ist ein Titel nicht kurze Geschichte einer nützlichen That, so ist er ein Freipaß, ein unnützer Bürger des Staats seyn zu dürfen, dessen Existenz blos seinen Werth von einem Band oder Stern erhält. — Meine Stimme ist also, vernichtet die bisherigen Unterscheidungs-Titel.“

Einige Deputirte. Vernichtet sie!

Das Volk. (applaudirt.) Ja, ja! vernichtet sie!

M. de la F. (tritt auf.) „Diese Motion ist eine so nothwendige Folge der dekretirten Konstitution, daß man, wenn man konsequent seyn will, sie ohne Schwierigkeit annehmen muß. Ich wenigstens trete ihr von Herzen bei.“

Das Volk. (applaudirt.)

M. de la S. Es ist unbillig! es geht nicht an!

Nils. (tritt auf.) Ich sage, es ist billig, es geht an. Ich selbst, ein Edelmann von so altem Adel, als einer hier in dieser Versammlung, sage das.

M. de la S. Da sagt der Herr viel!

Nils. Mehr, als Sie. Ich sage es, der ich der erste war, der die Aufhebung des Feudalsystems vorschlug.

M. de la S. Dabei konnten Sie nichts verlieren, wenigstens keinen Fuß breit Eigenthum.

Nils. Titel und ererbter Adel sind unnütz. In England nennt man die Herrn Fox und Pitt weder Marquis noch Grafen.

M. de la S. Sie vergessen oder wissen nicht, daß diese Herrn nur die jüngern Söhne ihrer Familien sind, und daß ihre ältern Brüder Pairs sind. In keinem Lande, als eben in England, hat der hohe Adel so viele Auszeichnungen und Vorzüge.

Nils. Tugend allein giebt wahren Adel.

M. de la S. Fühlen sie das?

Nils. Und wir sind freie Franzosen.

M. de

M. de la S. Sie haben keine Begriffe von Freiheit.

Nlls. Lesen Sie den Rousseau.

M. de la S. So müssen wir alle gleich unwissend seyn, wenn Sie dieses Mannes Träume realisiren wollen. Dann lassen Sie uns alle Wissenschaften und Künste eben so aufheben, wie Sie den Adel aufgehoben wissen wollen.

Nlls. Es lebe Rousseau!

Das Volk. Er lebe!

M. de la S. Lassen Sie uns Ruhm und Adel vertilgen, vererbt von Vorfahren auf uns, lassen Sie uns Rousseau vergöttern, seine Büste mit Blumen bekränzt im Triumph umhertragen; man wird sich es nach 100 Jahren zum Ruhme rechnen, von Rousseau abzustammen, und er wird der neue Ahnherr eines neuen Adels seyn.

Nlls. Unnöthige Sorge! — Dekretiren Sie, meine Herrn.

Mrs. Wenigstens können Sie jetzt kein gültiges Dekret geben, da die National-Versammlung selbst das Gesetz gemacht hat, daß in den Abendsitzungen keine Konstitutions-Artikel gemacht werden sollen.

Nlls. Ausnahmen werden in nützlichen Fällen statuirt. Lassen Sie uns so frühzeitig, wie möglich, auch noch vor Schlafengehen etwas Gutes thun. — Dekretiren Sie!

Abbe' M. Frankreich soll und wird eine Monarchie bleiben, und also wird der Adel unentbehrlich seyn, wie schon Montesquieu bewiesen hat.

Nlls. Montesquieu kann uns keine Gesetze geben.

Mrci. Ich sage, dekretiren Sie. Wessen Haus kann sich mit dem Alter des meinigen vergleichen? — Das allgemeine Beste ist das bessere Beste.

Das Volk. (applaudirt.)

Nlls. Dekretiren Sie!

Einige Deputirte. Wir protestiren.

Gr. Mb. Das Dekret! das Dekret!

M. de la S. Es kann uns nicht präjudiciren.

Nlls. Das Dekret!

Bve. (tritt auf.) „Wir dekretiren hiermit: (list.) „Der erbliche Adel ist auf immer abge„schaft, folglich sollen die Titel: Prinz, Dük, „Graf, Marquis, Vikomte, Baron, Chevalier, „Messire, Ecuyer, Noble u. a. von Niemand „mehr, wer er auch sey, angenommen, noch

„ir-

„irgend Jemandem gegeben werden. Jedermann „kann nur den Namen seiner Familie führen. „Niemand in Frankreich soll mehr Livreen tragen „und geben, noch Wappen führen. Doch sind „die Fremden davon ausgenommen, die Wappen „und Livreen in Frankreich behalten können. Der „Titel Monseigneur soll keinem Menschen mehr „gegeben werden; eben so wenig die Titel, Ho„heit, Durchlaucht, Altesse, Exzellenz, Gran„deur; eben so wenig Name und Titel eines „Abbe'." *)

*) Um der Folge willen will ich hier nur noch bemerken, daß bei manchen Deputirten die Entschliessung zu früh oder wenigstens zu rasch gekommen war, und daß einige ihr vorlautes Betragen gar sehr bereuten. Sie wünschten den Schritt gar zu gern wieder zurück thun zu können, den sie zu rasch vorwärts gethan hatten; aber umsonst! — Was auch die Triebfeder ihrer erstern Stimme gewesen war, so blieb es dennoch dabei und niemand nahm Notiz davon, da der Wurf geschehen war. Besserer Rath kömmt über Nacht, sah man selbst an dem Herrn K. Linth, der die Motion so kräftig unterstützte, denn er trug den folgenden Tag in der National-Versammlung darauf an, daß man dieses Dekret widerrufen möchte. Aber eben die Roialisten, sogenannten Aristokraten, widersetzten sich. — Hr. Fayette ging selbst zum Könige und bat ihn, die Gründe, welche er gegen dieses Dekret hätte, der National-Versammlung vorzulegen, sie würde dieselben gewiß

Gr. Mb. Viktoria! Ich heisse künftig Honore' Rqt. — Uebrigens meine Herren, speisen wir diesen Abend zusammen?

Lth. Versteht sich!

IX.

gewiß gültig finden. Der König antwortete ganz kalt: „ich werde darauf antworten.“ Und diese Antwort war, daß er am 28. Junius der National-Versammlung seine Sanktion des Dekrets überreichen lies, und das that er: purement et simplement, wie er seit dem 5. Oktober 1789 alles sanktionirte. Necker war sehr dagegen, aber die Minister von altem Adel behaupteten die Sanktionirung. Necker gab heraus: Opinion de Mr. Necker, relativement au Decret de l'Assemblée Nationale, concernant les Titres, les Noms et les Armoires; darüber wurde er in den demokratischen Blättern heftig angegriffen. — Ich, der Verfasser dieser Szenen, kann, ohne die größte Verwirrung befürchten zu müssen, meinen Personen schlechterdings ihre Titel nicht nehmen lassen; welches jedoch dem Dekret der Nationalversammlung nicht zum Präjudiz gereichen kann. Wenn ich also die Titel, Graf, Marquis rc. gebrauche, so wird jedermann ersucht, zu glauben, ich hätte geschrieben: gewesener Graf, gewesener Marquis u. s. w. und somit ist die Sache abgethan. Uebrigens, ohne mich eben mit Prophezeihungen abzugeben, so will ich dennoch wohl ersehen, daß es in Frankreich wieder Düks, Grafen, Marquis und Wappen geben wird, ich müßte denn sehr bald sterben.

IX.

Im Hotel der Duchesse de Gr.

(Versammelte Gesellschaft und Spiel.)

Marquise S. (stürzt athemlos herein.) Wissen Sie auch — (sinkt ohnmächtig auf ein Sofa.)

Abbe'. (springt auf.) Mein Gott! was ist das?

Baronin. Helfen Sie! retten Sie! — Sie ist ohnmächtig! —

(Die Gesellschaft kömmt in Aufruhr. Die Spieltische werden verlassen. Ein Kreis schließt sich um die Marquise, die man wieder zu sich zu bringen sucht.)

Duchesse. Welch eine sonderbare Szene! —

Baronin. Sie erholt sich wieder!

Abbe'. — — Ja, ja! — Sie schlägt die Augen auf.

Marquise. Bin ich — noch in Paris?

Abbe'. In Paris, bei Ihren Freunden.

Marquise. Noch in Paris? — Großer Gott! warum bin ich nicht gestorben!

Baronin. Gestorben? mein Gott! warum denn gestorben?

Duchesse. Was ist Ihnen denn begegnet?

Marquise. Was mir begegnet ist? — das, was uns allen begegnet ist.

Chevalier. Sie ist ausser sich!

Marquise. Das bin ich! und ihr werdet es alle seyn, wenn ihr hören werdet — Allmächtiger Gott! —

Chevalier. Was ist vorgefallen?

Baronin. Die Neugier bringt mich um, wenn Sie nicht reden.

Marquise. Ach! kaum vermag ich es zu sagen! — O! es ist schrecklich! es ist entsetzlich! — es ist unerhört!

Abbe'. Was denn?

Marquise. Wir sind — wir waren — Ach! wir sind nicht mehr, was wir waren.

Chevalier. (zu der Duchesse; halb laut.) Ma foi! ihr Verstand hat eine inevitable Erschütterung erlitten.

Marquise. Fast glaube ich es selbst! — aber ich zweifle nicht, daß dem ihrigen gleiches Schicksal droht, wenn Sie hören werden — o! nehmen Sie Ihre ganze Standhaftigkeit zusammen, und vernehmen Sie — ach! es ist grausam. — — Die National-Versammlung hat so eben dekretirt, daß — o! es ist abscheulich! —

Cheval.

Chevalier. Was hat sie dekretirt?

Marquise. Eine Sottise — dergleichen es keine mehr in der Welt giebt.

Baronin. Mein Gott! ich zittre am ganzen Leibe.

Marquise. Sie hat Rang, Stand, Titel, Wappen und Adel aufgehoben, — vernichtet auf ewig. (weint bitterlich.)

Baronin. Vernichtet?

Duchesse. Wie?

Chevalier. Den Adel aufgehoben?

Marquise. Auf immer!

Baronin. O Gott! meine Nerven! (sinkt in die Arme des Chevalier.)

Chevalier. O! ich bin des Todes mit Ihnen!

Duchesse. (wirft sich auf ein Sofa.) Das ist — abscheulich!

Marquise. Unter den Hottentotten kann es nicht so schrecklich hergehen, wie bei uns. Tartarn und Irokesen haben bessere Einsichten. — Ach! mein Titel — mein Adel! — ach! mein köstliches, altes, uraltes Familien-Wappen! — meine Ahnen! —

Baronin. Das ist mein Tod!

Chevalier. Ich bin untröstlich!

Marquise. Mein Sohn soll die Ehre seiner Familie rächen. Er soll den Präsidenten der National-Versammlung herausfordern, er soll ihn — erschießen, oder er soll mich nicht mehr Mutter nennen.

Duchesse. (springt auf.) Der König darf das Dekret nicht sanktioniren.

Abbe'. Ach! der König sanktionirt alles.

Duchesse. Er soll nicht! — oder ich — ach Gott! was ist zu thun?

Abbe'. Betrachten Sie den Umstand als ein nothwendiges Uebel, und ertragen Sie es mit Geduld.

Baronin. So kann nur ein Mensch reden, der nichts zu verlieren hat.

Marquise. Ach! er verliert auch seinen Titel.

Abbe'. Da haben wir's! —

Baronin. Sagen Sie mir aber nur, ob die National-Versammlung noch bei Sinnen ist, oder nicht?

Marquise. Ich glaub's kaum!

Abbe'. (singt.) Positus est in ruinam multorum in Israel.

Mar-

Marquise. Und Sie können noch singen?

Abbe'. Aber was habe ich gesungen?

Marquise. War's eine Sottise für die weisen Herren Gesetzgeber?

Abbe'. Allerdings!

Marquise. Die Sottise sey so gros sie wolle, an die, welche die Herren selbst begangen haben, reicht sie wahrlich nicht, und keine in der Welt übertrift diese. Ein wahrer Satan hat das infernalische Dekret auf die Bahn gebracht! — der verdammte Jakobiner-Klub! der unverschämte Gr. Mb.!

Abbe'. Circuit quaerens quem devoret.

Marquise. Und alles geht dem Intrikenmacher so ungestraft hin!

Abbe'. Beatus vir, cui non imputabit Dominus peccatum.

Baronin. Ach! es ist weder Konsideration noch Gottesfurcht mehr in der Welt. Die leidige Philosophie! o! sie führt ungläubige Herzen in die Tempel der Christen. *)

Duchesse.

*) „N'avez-vous point porté dans le temple du Dieu des Chretiens un coeur disposé à l'incredulité?" fragt der Verfasser des Examen de Conscience &c. S. 5. einen Deputirten der National-Versammlung.

Duchesse. Wenn der König sanktionirt — so verlasse ich Frankreich auf ewig.

Marquise. Ich mit Ihnen. Meinen Adel lasse ich mir schlechterdings nicht nehmen. Es giebt Länder genug, wo er respektirt werden wird.

Baronin. Das sind lauter Früchte der Rousseauischen Hirngespinnste.

Chevalier. O! sie sind bitter.

Marquise. Es soll dagegen geschrieben werden; die Herrn Gesetzgeber sollen ridikül gemacht werden!

Abbe'. Domine, labia mea aperies.

Chevalier. Kabale und Geld haben alles effektuirt. Mit kühner Stirn wollte ich einen gewissen Jemand fragen: Hat die Stimme Ihres Gewissens wohl die Oberhand über Ihren Hang zum Eigennutz? Haben Sie Ihre Schuldigkeit immer gethan, blos um das Vergnügen zu haben, ein rechtschaffener Mann zu seyn, oder handelten sie blos aus Liebe für das Geld? *) — Und er würde, er müßte erröthen.

Marquise.

*) „La voix de la conscience a-t-elle toujours prévalu dans votre ame sur la voix de l'intérêt? Et avez-vous fait votre devoir pour le seul plaisir d'être honnête homme et jamais par amour pour l'argent?" — Ebendas. S. 13.

Marquise. Wenn ich mir den Umfang dieses Dekrets, die Folgen und alles das recht lebhaft vorstelle, so weiß ich gar nicht ob ich ein Weib zu bleiben, oder mich in eine Alekto umgeschaffen zu sehen wünschen soll. —— Meine Bedienten haben ihre Livreen abgelegt, meine Wappen muß ich von meinen Wagen wegstreichen lassen, mein Rang, mein voriger Name, alles, alles ist verloren!

Duchesse. Ihre Botschaft wirft mich einen Monat auf das Krankenlager.

X.

Am 20. Junius.

Im Palais-Roial.

1.

B. Sie scherzen!

A. Ich sage Ihnen, es war eine bloße Posse.

B. 's ist doch sonderbar!

A. Ich kenne den Türken, den Spanier und den Amerikaner. Ich lasse es der National-Versammlung unter das Gesicht drucken, daß die Ambassade eine verabredete Komödie war. Sie soll mich widerlegen, wenn sie kann.

B. Das geht weit!

A. Wer weiß, was noch geschieht.

2.

Ein Kerl. (angezogen, wie ein Prokurator mit einem Stabe, zieht umher und schreit.) Wohl aufgeschaut und angehört, meine lieben Herren und zärtlichen Damen. Es sind den Händen der Herren, welche der Geistlichkeit so mancherlei genommen haben, einige Raritäten entgangen, welche

welche nun im Hotel de Bouillon öffentlich versteigert und an die Meistbietenden überlassen werden sollen *). Als da sind:

1) Die Ohren des Esels Bileams; gut konditionirt und wohl zu gebrauchen **).

2) Ein Stück von dem Busen der keuschen Susanna; wird auch Liebhaber finden.

3) Die Geisel St. Pauls, des Eremiten; kann noch immer mit Nutzen gebraucht werden.

4) Der Becher, aus welchem einst Sokrates Schierling trinken mußte ***).

5) Eine

*) Mit Auswahl nach der Piece: Bijoux Aristocratiques. Hier ist blos in der Zeitrechnung vorgerückt worden.

**) Im Original steht noch dabei: „Le recteur de l'Université de Paris pourrait en orner son bonnet." — Von all denen in der Piece angegebenen Raritäten haben wir nur einige ausgehoben, die nicht ganz grob waren, und dennoch von der Gattung der Satire in derselben einen Begriff geben konnten. Die Nachsätze, oft sehr beleidigend, sind ganz weggefallen. Ein großer Theil des Spaßes würde in Deutschland das Pikante verlieren, welches in Frankreich dennoch goutirt werden kann. Das liegt in der Sache selbst.

***) Der Nachsatz dieses Artikels im Original ist: „Le Prince de Vaudemont destinait son usage pour l'Assemblée nationale." — Die Leser fühlen selbst, was darin liegt.

5) Eine Schnur Perlen von dem Halsbande der weiland ägyptischen hochseligen Königin Kleopatra. Etwas schadhaft.

6) Ein ganz neues, wunderbares und seltenes Kunstwerk; id est: Ein neuer Ballon, gefüllt mit Impertinenz der Hofschranzen, mit winzig kleinem Esprit der Akademisten, mit weisen Spekulationen der Nationalversammlung, mit Klugheit der Comité des Recherches, mit Einsicht der Distrikte, mit Religion und Enthaltsamkeit der Geistlichkeit, und mit der Tugend unserer Hofdamen. Man behauptet, es sey Wind. Eine schöne Akquisition.

7) Ein Manuscript, betitelt: Der neue Thurmbau zu Babel, oder: die Sprachverwirrung; zugeeignet der Nationalversammlung *). Ist artig zu lesen.

8) Eins dergleichen: Die Furien in der Seele eines Prinzen; ein heroisches Ballet. War zur Aufführung bestimmt **).

9) Ei-

*) „C'était la confusion des idées qu'il fallait dire. En effet ces Messieurs semblent ne s'accorder que sur deux points, l'abus de l'autorité et l'intérêt;" steht noch im Original dabei.

**) „Il faudrait pour que le ballet ait la touche de la force et de la vérité que les trois furies fussent animées par trois femmes illustres de ma connaissance;" ist die Originalanmerkung.

9) Einige Kleinigkeiten und vielerlei Geräthe. Werden nicht einzeln verkauft.

3.

D. Wohin so eilig?

E. In die Druckerei.

D. Mit einem Manuskript?

E. Getroffen! — Ich will der Nationalversammlung zeigen, was sie gemacht hat, und was ihr Dekret von Aufhebung des Adels effektuiren wird.

D. Die Schrift wird genug Leser finden.

E. Das hoff' ich! — Leben Sie wohl.

4.

Ein junger Mann. (gut gekleidet, setzt sich vor eine Boutike und spricht den Vorübergehenden freundlich zu.) Meine Herren und Damen! wollen Sie mein Glaubensbekenntniß hören? (Es versammeln sich viele Menschen und treten ihm näher. Er fährt mit gefälligem Tone fort.) Ich glaube*), daß Licht und Erleuch-

*) Dieses Credo enthält einige Sätze aus den Piecen: — Point de Club etc. — Grand plan pour préparer les Emuets — und Petit Catechisme patriotique etc. —

leuchtung allein kömmt aus dem Klub der Jakobiner; wer das nicht mit mir glaubt, der ist ein Ketzer; wer nicht beugt seine Kniee vor den Herren aus dem Klub der Jakobiner, der werde vertilgt aus der Zahl der Lebendigen.

Ein Plaisant. Gut gesagt, mon cher!

Ein Engländer. Der Spas ist allerliebst! — Lassen Sie uns Ihr Glaubensbekenntniß weiter hören.

Der junge Mann. Ich glaube, daß alle Gewalt kömmt, nicht vom Gesetz, sondern von den Jakobinern, und ich glaube auch, daß sie allein Gewissen und Vernunft, Einsicht und Macht der Nationalversammlung dirigiren, denn bei ihnen ist Ehre, Kraft, Macht und Wahrheit, bei ihnen ist Republikanismus, ist Despotismus und Anarchie *).

Engländer. Ei! ei!

Der junge Mann. Ich glaube ferner, daß die sehr respektablen Jakobiner Leute in ihrem Solde haben, die —

Ein Kerl**). (in einem Mantel gehüllt, drängt sich näher zu dem Redner, schlägt den Mantel auf und zeigt ihm ein gespanntes Pistol.) Meinen Sie?

Der

*) Diesen Widerspruch mag der Verfasser des petit Catechisme (s. S. 3) selbst verantworten.

**) „On entend par Motionaires de la Terrasse de Feuillans et du Palais-Royal, certains individus

Der junge Mann. (springt erschrocken auf.) Ich glaube gar nichts! (macht sich davon.)

Engländer. Aha! — Es lebe die Freiheit!

(Man zerstreut sich und spricht über den Vorfall.)

Ein Mensch. (in bürgerlicher Tracht, lacht laut auf.) Wissen Sie schon, Messieurs, daß Diogenes mit seiner Laterne nach Paris gekommen ist *)? Ein drollichter Mann! man sagt, er sey ein Philosoph, aber seinen Mantel hat er doch geflickt.

(er singt.)

dus payés à 40 Sols par jour par le directoire des Jacobins, pour vanter leurs prouesses dans tous les grouppes et endormir les niais qui les écoutent;" sagt eine Note der Piece: *Ce n'est pas le pérou que les Jacobins*, die hier zur Erläuterung des obigen Helden und seines Beginnens nicht am unrechten Orte stehen wird.

*) Anspielung auf eine Piece: *Jeannot et Diogène à Paris*, die stückweise herauskam, und in deren 3ten Stück das Liedchen steht, welches hier, so gut es gehen wollte, vertirt ist. Der Verfasser läßt den Mr. Jeannot ein Mitglied des Jakobiner-Klubs seyn, der um die Aufnahme des Diogenes bittet. In dem Liedchen beschreibt er ihn, und Diogenes wird sogleich rezipirt, wie man leicht denken kann. Bei der Laternenprobe war mehr zu profitiren, als man glaubte, aber eben so viel zu wagen. Doch — er hat ja sein Licht bei den Jakobinern ausgelöscht; — vermuthlich, um nichts sehen zu müssen. So ist oft ein Kompliment selbst eine Sottise.

Es ist Monsieur Diogenes
Ein Bürger aus Athen,
Er wandert durch die halbe Welt,
Um auch Paris zu sehn.

In einem Zwillichkleide prangt,
Mit einem Bart von Flachs,
Der Philosoph gar wunderschön,
So rein, wie weißes Wachs.

Und die Laterne trägt er schier
Bei Nacht und auch bei Tag,
Sucht Menschen auf und findet sie,
Wenn er sie finden mag.

Jetzt ist das Ziel der Wanderschaft
Dem Philosophen nah,
Sein Lichtchen lösch't' er eilig aus,
Als er die Jakobiner sah.

Engländer. Lieber Freund! laß dich nicht verstimmen. Geh in dein Haus, singe zwischen vier Wänden, und hier laß nichts von dir hören, als: es lebe die Freiheit!

XI.

Am 21. Junius.

Vor der Kirche St. Lorenz.

(Die Prozession des heil. Sakraments beginnt bei einem starken Zulaufe von Menschen.)

Der Pfarrer. (mit dem heil. Sakrament, kömmt eben aus der Kirche.)

Ein Mädchen. (weiß gekleidet, mit Blumen geschmückt; zu vier andern Mädchen, die eben so wie sie gekleidet sind.) Seht! da kömmt er schon. Folgt mir nun nach.

Ein Mann. Mühmchen, mach deine Sache gut.

Das Mädchen. Unbesorgt! — Ich kann meine Rede aufs Und.

Der Mann. Das ist scharmant, und wird uns viel Freude machen.

(Die Mädchen nähern sich dem Pfarrer.)

Das Mädchen. (indem sie sich, wie ihre Begleiterinnen, verneigt.) Haltet Eure Schritte zurück, und vergönnt mir einen Augenblick Gehör.

Pfarrer. Rede, meine Tochter!

Die Zuschauer. Still! still! daß wir hören, was die Demoiselle zu sagen hat.

Das Mädchen. Wir sind frei! alles athmet Freiheit in diesem weiten Reiche. Wir tragen das Zeichen der Freiheit an unserer Brust, wo ein Herz für das Vaterland klopft. Ueberall prangt dieses köstliche Merkmal der Freiheit, und überall erblicken es die Augen der Franzosen mit Wohlgefallen. Wir bitten im Namen der Freiheit, der freien Franzosen, (indem sie ihm eine Nationalkokarde überreicht.) schmückt mit diesem Freiheitszeichen das Heiligste, was Eure Hände tragen können, und was sie jetzt tragen.

Pfarrer. Amen!

Die Zuschauer. (fallen nieder.) Es lebe die Nation! es lebe die Freiheit!

Pfarrer. (befestigt die Nationalkokarde an die Monstranz.) Hier prangt es, das köstliche Zeichen der Freiheit, schön und herrlich. Wohl uns, daß es so ist *)!

Die

*) Diese Begebenheit hat sich wirklich ereignet. — Man that auch nachher den Vorschlag, alle Wetterhähne und Fahnen von Thürmen und Gebäuden zu nehmen, und dafür Freiheitshüte mit der Nationalkokarde aufzustecken; ich weiß aber nicht, ob dieser Vorschlag realisirt worden ist. Wenigstens wär nichts dabei

Die Zuschauer. Bravo! — Es lebe die Freiheit!

Pfarrer. Wir danken euch, liebe Mädchen, für diese herrliche Idee.

Das Mädchen. O! die Freiheit begeistert zu allem, was groß und schön ist.

Der Mann. Gut gesagt, Mühmchen!

Das Mädchen. Und das stund nicht in meiner Rede.

Der Mann. Desto besser!

Einer von den Zuschauern. (vor sich.) Kinder! — Hasenfüße*)! — Von einem Extrem zum andern! — Wo will das noch hinaus?

(Die Mädchen schließen sich an den Zug an, der weiter geht.)

dabei verloren, und einige Hände mehr wären in Bewegung gesetzt worden.

*) „Le peuple est comme les enfans quinteux, rempli des caprices et tres-exigeant. — C'est un assemblage de fous.“ — Im Grunde machte so etwas den guten Leuten Spas, und was opfert man nicht oft einem solchen auf?

XII.

Am 24. Junius.

In der Wohnung der Gräfin Br*).

I.

Gräfin. Ich beklage Sie und Ihr Mißgeschick, ich wünschte recht viel zu Ihrer Zufriedenheit beitragen zu können —

Franz. Jeder Tag giebt mir neue Beweise Ihrer Güte. — Ich weiß nicht, wie ich das vergelten soll — Ihre Großmuth macht mich verlegen —

Gräfin. Nichts davon! — Stünd' es in meinen Kräften, Sie ganz glücklich zu machen — bei Gott! beneidenswerth müßten Sie seyn.

Franz. Was ich fühle — was ich empfinde! — O Madame! (küßt ihr die Hand und drückt sie an sein Herz.) Hier schlägt mein Dank!

Gräfin. Ach! — dieses Herz —

Franz. Es ist die Quelle meines Unglücks!

Gräfin. So kann es auch die Quelle Ihres Glücks werden.

Franz. Amalie ist für mich verloren! Das sagt mir dieses Unglückweissagende Herz.

Grä-

*) S. die IV. und VI. Szene.

Gräfin. Beruhigen Sie sich, wenn Ihnen etwas an meiner Ruhe gelegen ist.

Franz. Wie? — Sie wollten —

Gräfin. Sie wollen also nicht mit zur Marquise fahren?

Franz. Lassen Sie mich mit meinem Kummer allein. Ich will die Gesellschaften der Fröhlichen nicht durch meine Traurigkeit stören. Fahren Sie ohne mich zur Marquise, und seyn Sie recht vergnügt.

Gräfin. Das kann ich nicht, so lange ich Sie traurig weiß. — Sie wissen nicht —! Leben Sie wohl!

(Franz führt sie an den Wagen, und geht auf sein Zimmer.)

2.

Franzens Zimmer.

Franz. (küßt Amaliens Portrait) So soll ich dich denn nie wieder, nie anders als in deinem Bilde sehen? — O! das ist traurig! — und dennoch heiligt die Rückerinnerung alle die Augenblicke, die ich mit deinem Bilde um ihren schnellen Flug beneide. (wirft sich nachdenkend auf einen Stuhl.) Aber — das Betragen der Gräfin — ihre Güte, ihre

ihre Theilnahme? — Sie zitterte — Thränen glänzten in ihren Augen — ihr Herz schlug sichtbar —

(Es wird geklopft)

Franz. Herein!

Die Kammerjungfer der Gräfin. (tritt herein.) Ein Unbekannter hat dieses Päkchen an Sie bei mir abgegeben. Er eilte schnell davon, und sagte nicht, woher es kömmt.

Franz. (sieht es an) Es ist meine Adresse.

Kammerjungfer. Ja, es ist an Sie.

(geht fort.)

Franz. (erbricht es.) Ein Brief! (list.)

„Mein Herr!

„Sie sind ohne Geld, dessen Sie jetzt bedürfen, „dies hat ein Freund von Ihnen erfahren, und „bittet Sie, beikommende 100 Luisd'or von ihm „anzunehmen.“

Mir? 100 Luisd'or? von einem Freunde? — Habe ich hier Freunde? — Sollte der Marquis, der Neveu der Gräfin — ? — Ich kenne seine Großmuth! — Aber, wenn er hier wär, sollte er mich nicht aufgesucht haben? — Das ist nicht wahrscheinlich! das Geld kann nicht von dem Marquis

quis seyn. — — Sollte wohl? — Wie? wenn die Gräfin —? Ha! — das wär — !

(klingelt.)

Die Kammerjungfer. (kömmt)

Franz. Mademoiselle! Sie verzeihen —

Kammerjungfer. Befehlen Sie etwas?

Franz. (nimmt sie bei der Hand.) Aufrichtig, liebes Mädchen! — Sehen Sie, 100 Luisd'or liegen bei diesem Briefe. — Dies gab Ihnen kein Unbekannter.

Kammerjungfer. Wahrhaftig! ein Unbekannter.

Franz. Täuschen Sie mich nicht! — Dieses Geld kömmt — von — o! Sie wissen es!

Kammerjungfer. Ich weiß von nichts.

Franz. Wirklich nicht?

Kammerjungfer. Gewiß nicht!

Franz. Das Päktchen gab Ihnen — läugnen Sie es nicht! lassen Sie mich meine Wohlthäterin errathen.

Kammerjungfer. Wohlthäterin? — und die wär?

Franz. Die ist —! — — Nein! es ist gut! Ich glaube es Ihnen, daß Sie alles das von einem Unbekannten erhielten.

Kam-

Kammerjungfer. Sie glauben es nicht!

Franz. Gewiß! — ich glaube es recht sehr gern.

Kammerjungfer. Dieser Ton sagt mir, daß Sie es nicht glauben. Aber Sie müssen es glauben, denn ich darf — ich kann, wollte ich sagen, — Ihnen keine andere Auskunft geben.

(verläßt das Zimmer.)

Franz. Es ist gewiß! das Geld ist von der Gräfin. — Und ich Einfältiger konnte mich so blos geben! — Franz! Franz! geh mit mehr Bedacht zu Werke. — — — Das Geld kömmt mir gelegen; — aber um welchen Preis darf ich es behalten? — Ach! Amalie! wenn auch du gleichen Versuchungen ausgestellt seyn solltest — o! unterliege nicht der harten Probe getreuer Liebe.

XIII.

Versailles *).

Am 26. Junius.

Bei der Duchesse de la Tr.

Zimmer.

Duchesse. Aber ich begreife nicht, wie das alles so schnell kommen konnte.

Vikomte. Und doch, Madame! — Das alles lag schon in der Deklaration von den Rechten der Menschen und Bürger. Auf diesen Grund stützte sich die Aufhebung des Adels. Die Abolition der Feudalrechte hatte sein Ansehen ohnehin erschüttert, und der völlige Sturz war unvermeidlich. Deswegen dürfen Sie aber nicht glauben, Sie und Ihre Familie hätten das Ansehen verloren, welches derselben seit undenklichen Zeiten gehörte; dieses kann kein Dekret in der Welt von ihr nehmen. Was thut der Titel zur Sache? der stempelt kein Verdienst, aber dieses schaft den Titel dem, der ihn verdient hat. — Bedenken Sie, alle Ehrenstellen, alle

An-

*) Die Grundideen zu diesem Gespräch liegen in der Schrift: Correspondance abrégée entre Mad. *** et M. Cerutti etc. und die frappantesten Stellen derselben sind hier beibehalten worden, ohne daß man sich aber sklavisch an die Worte gebunden hat.

Anwartschaften auf reichliche Versorgungen waren eine königliche Lotterie, zu welcher nur der Adel Loose hatte. Jetzt ist das eine National-Lotterie, und Talente und Tugenden sind der Einsatz, für welchen ein jeder Bürger des Staates mitspielen kann. Ererbte Namen und Titel geben keinen Vorzug mehr. Und wenn Sie das eigentlich recht überlegen, so werden Sie darin nichts Ungereimtes finden.

Duchesse. Wahrhaftig nicht!

Vikomte. Jeder hat gleiche Karten, jeder hat gleiche Hoffnung; und das ist sogar, glaube ich, billig. Warum soll eben ein Name, warum der Zufall der Geburt dem Mann von Verdienst hinderlich seyn, anständig belohnt zu werden? — Es kömmt dabei wahrhaftig so gut eine ungerechte Liebhaberei heraus, wie bei den Münzsammlern, die eine antike Münze einer modernen vorziehen, wenn auch jene noch so unscheinbar und verrostet ist. Und wie viel beruht dabei auf dem Glauben! — Sie wissen, ich bin sehr gegen alle Monopole, und was war bisher der Adel anders? Er regierte auf unserm Staatstheater, (er tyrannisirte sogar mitunter,) er spielte ausschließlich die ersten Rollen, und alle andere Menschen, wenn sie auch noch so viel Kopf hatten, waren blos dazu da, um durch klägliche Nebenrollen seine

Haupt-

Hauptrollen hervorspringender zu machen, mehr zu erheben, und dabei immer im zweiten Lichte kaum bemerkbar zu erscheinen.

Duchesse. Das ist nicht zu läugnen!

Vikomte. Das Dekret hat blos der Gerechtigkeit auf die Beine geholfen, und den Triumph der Philosophie erhöht.

Duchesse. Sie wissen aber doch, daß selbst Necker —

Vikomte. Für den Adel geschrieben hat; richtig! und aus welchem Bewegungsgrunde glauben Sie wohl, daß er das that? — Aus keinem andern, als weil er bei dem Anblick der vielen Opfer das allgemeine Beste auf einige Augenblicke aus den Augen verlor, und von seiner Theilnahme an diesem Zufall sich hinreissen lies. Seine Grosmuth kam in das Spiel, und er gab es natürlich nicht verloren.

Duchesse. Das ist möglich! — Eigentlich aber glaube ich doch, man hat uns zu viel gethan.

Vikomte. Sie verzeihen! das glaube ich nicht. — Sie werden sich erinnern, oft in adelichen Zirkeln, selbst von sonst gar nicht stolzen Edelleuten die Redensart gehört zu haben: „wie kann man sich simpeln Bürgern gleich stellen! das

heißt, sich herabwürdigen." —— Glauben Sie nicht, daß eine solche Ungerechtigkeit Sensation macht? — Der Adel gab nur zwei Stände zu, den Stand der Halbgötter, (das war sein eigener,) und diesem gab er Ansehen, Macht, Reichthum und Würdigkeit, — und den Stand der Halbthiere, für welchen er Arbeit, Hunger und Verachtung bestimmte. Das Diktionnaire du Monde hatte für den erstern Stand die insolenten Benennungen: Homme de qualité, Homme de condition, Gentilhomme; *) und für den letztern Stand nur die üblen Beinamen: Homme roturier, Homme vilain, Homme de néant. — Wie konnte die Philosophie zugeben, daß dieses auf immer so bleiben sollte?

Duchesse. Nun gut! Lassen Sie uns mit Wegräumnng all dieser Ungerechtigkeiten zufrieden seyn, lassen Sie uns allen Distinktionen dieser Art willig entsagen, lassen Sie uns das ganze Wappensystem als Spielerei betrachten, es sey einerlei, ob wir Kreutze, Löwen oder Katzen in unsern Siegeln führen; aber die berühmten Namen unserer Familien — warum sollen wir auch diese aufgeben?

Vikomte.

*) Ich glaube hier die französischen Wörter beibehalten zu müssen, da wir in Deutschland wenigstens keine gleichlautenden dafür kennen mögen.

Vikomte. Lassen Sie uns bedenken, daß viele Familiennamen auffallende Ueberbleibsel der Knechtschaft gegen Mitbrüder, so wie mehrere Taufnamen Ueberbleibsel des dummen Mönchswesens sind.

Duchesse. Freilich — in dieser Rücksicht! — Es ist doch aber gewiß, wenn wir auf den Ursprung des Adels sehen, daß uns der Vorzug immer gerecht zu seyn scheinen muß, den derselbe vor dem Bürger behauptet.

Vikomte. Wir wollen auf den Ursprung des Adels zurükgehen. Anfangs bezeichnet blos diesen Ursprung die Benennung freier Bürger, (liber, ingenuus). Alle Spartaner (die Heloten blos ausgenommen,) waren Edle; jeder unabhängige Athenienser war ein Edler; jeder Römer, der ein öffentliches Amt versah, der viele Klienten hatte ꝛc. war ein Edler; jeder Krieger der Deutschen, der reisige Knechte bezahlen und anführen konnte, war ein Edler; jeder Gallier, jeder Franke, der von öffentlichen Auflagen und Abgaben frei war, der nicht Ackerbau oder ein Handwerk trieb, war ein Edler. Sein Gott und sein Schwerd, das waren die zwei Erwerber seines Adelstandes, den ihm weder Gesetz, König, Volk, noch Kopf, noch Tugenden gaben. Er verachtete jede Untergebenheit als eine Knechtschaft, jedes Geschäft hielt er für unadelich. Nach und

nach drängte er sich dem Throne näher, wurde dadurch ein Werkzeug des Despotismus, suchte sich zu bereichern, und machte den Monarchen ärmer; er profitirte von seinem Ansehen, von seiner Gewalt und von seinen Gütern, er beraubte ihn seiner Domainen und wurde selbst ein Theil des Königs unter der Benennung: Baron, Graf, Vikomte, Marquis. — Frei, unabhängig lies sich der Edle nennen, und in der Feudalsprache hies das: Souverain. Die Narrheit der Kreuzzüge und die der Ritterschaft schaften eine neue Branche. Das leichtgläubige Volk staunte die wunderbaren Abentheuer der irrenden Ritter verwunderungsvoll an, eben so, wie es die Mirakel der thaumaturgischen Mönche anstaunte. Jetzt mengte sich das Romanenhafte ins Spiel, das Wunderbare vermischte sich mit dem Thatenvollen, und der Edle, der bisher in der Feudal-Sprache Souverain hies, wurde nun Held in der Rittersprache genannt. Die Schlösser wurden mit Schildzeichen, (aus denen die Wappen entstanden sind) mit den Tropheen der Besitzer geziert, und das alles bekam einen so lieblichen Anblick, daß sich jedermann Ritter zu seyn wünschte. — — Daß der Adel hierauf käuflich wurde —

Duchesse. Ja, das war fatal!

Vikomte.

Vikomte. Daß er sich dem Throne unentbehrlich machte —

Duchesse. Das war nicht dumm!

Vikomte. Das war eigennützig, aber nicht gut für den Bürgerstand, dessen Rechte der Adel, besonders in Deutschland, oft nachdrücklich gegen Fürsten-Eingriffe zu vertheidigen wußte. Jetzt wurde er aber selbst Unterdrücker, übte Ungerechtigkeiten aus, geschützt vom Feudalrecht; — dies wurde aufgehoben, der Adel auch — die Menschheit erholt sich wieder und schöpft nach Jahrhunderten wieder freie Luft.

Duchesse. Aber es fragt sich denn doch noch, hat die National-Versammlung, als ein gesetzgebendes Korps, das Recht, den Adel aufzuheben? und kann der Adel durch ein solches Gesetz verloren werden?

Vikomte. Hier müssen wir natürlich distinguiren. — Der Adel, der in schimärischen Titeln und lächerlichen Wappen besteht, kann allerdings durch ein Gesetz aufgehoben werden. — Der Adel aber, der auf den Thaten in den Geschichtbüchern berühmter Namen beruht, den kann keine Macht auf Erden vernichten. Ein berühmter Name kann weder vom Gesetz, noch vom Despotismus verlöscht werden. Darüber, worüber alle Nationen urtheilen können, kann weder König noch Gesetz befehlen.

Duchesse. Gestehen Sie aber nur, daß bei dem allen dieses Dekret Verwirrung genug anrichten wird. —

Vikomte. Das gebe ich zu.

Duchesse. Gesetzt, ein Deutscher von Adel z. B. hat eine Dame aus einer berühmten französischen Familie vor der Revolution geheurathet, er hat Kinder mit seiner Gemahlin gezeugt, diese sind erwachsen, sie wollen Stiftsherren werden, sie sollen ihre Ahnen beweisen; — womit? bei uns ist alles vernichtet, wir haben keinen Adel mehr.

Vikomte. Wir haben unsere Ahnen blos nach dem Vater gezählt, der Deutsche aber zählt nach Vater und Mutter; da nun bei uns eine Kaufmannstochter Duchesse werden kann, bei den Deutschen aber als Mesalliance dies einen Riß in den Stammbaum macht, so konnte der neue Stiftsherr so gut vor als nach Aufhebung des Adels mit seiner Ahnen-Probe in Verlegenheit kommen. Und um eines Einzelnen willen darf kein Ganzes leiden.

Duchesse. Und Sie glauben nicht, daß in Frankreich der Adel respiriren wird?

Vikomte. Es ist nicht unmöglich!

Duchesse. Es ist, glaube ich sogar, wahrscheinlich. Ich bin fest überzeugt, daß diese Wolke vorübergehen wird, *) so wie schon mehrere Wolken vorübergezogen sind, die uns fürchterlich drohten. — Ein Wagen! — Mein Bruder wird von Paris zurückkommen, und uns neue Nachrichten mitbringen.

*) Hieher gehört die Anekdote: Ein Edelmann lies nach Abschaffung der Wappen in Paris an dessen Stelle an seinen Wagen eine Wolke malen mit der Unterschrift: Sie wird vorübergehen. Während der Besitzer dieses Wagens in der Oper war, lies die Polizei von einem Maler die Unterschrift wegstreichen, und die Ueberschrift hinsetzen: Sie ist vorübergegangen.

XIV.

Paris.

Am 28. Junius.

Auf dem Marsfelde. *)

Marquise de la Branche du Blason. O! ich bin ausser mir! — Ich glaube, ich würde des Todes auf der Stelle seyn, wenn ich mich nicht mit der seligen Hofnung einer Contre-Revolution trösten, und meinen matten Geist durch diese Beruhigung wieder ins Leben zurük rufen könnte.

Chevalier du Rocher. Darüber läßt sich nicht viel sagen!

Marquise. Dahin sind alle Vorzüge der Geburt; alle Unterscheidungszeichen des Adels von dem Bürger sind vernichtet; aufgehoben sind die Titel, durchstrichen die altadelichen Genealogien, und dekolorirt alle Familien-Wappen.

Chevalier. (nimmt eine Prise.) Was soll man dazu sagen?

Marquise.

*) Die Haupt-Traits dieser Szene sind jenen in einer kleinen Piece: Les Democrates et les Aristocrates &c. nachgebildet, aber es versteht sich, mit Rücksicht auf unser Publikum. — Man lese übrigens diese Szene als ein Seitenstück zu der vorigen.

Marquise. Die uralten Familien-Namen sind vertilgt, und neue treten an ihre Stelle. — Wie — Chevalier, ich bitte Sie um des Himmels willen! — wie glauben Sie wohl, daß man mich jetzt nennt? — Statt Marquise de la Branche du Blason, heisse ich jetzt Madame Cornu. *) — So habe ich meinen vorigen illüstern Namen und mit ihm die Rechte verloren, die das graue Alterthum mir und meiner Familie verlieh.

Chevalier. Ueber das graue Alterthum läßt sich nicht viel sagen.

Marquise. Nicht viel sagen? warum nicht? — Ich weiß genug darüber zu sagen, so viel, daß Sie erstaunen würden, wenn ich davon sprechen wollte.

Chevalier. Dennoch läßt sich auch darüber nicht viel sagen.

*) Die Anspielung liegt hier in einer Derivation des Menestrier, Baron, und anderer französischen Heraldiker, welche das Wort Blason (Wappenkunst, Heroldskunst ꝛc.) von dem deutschen Worte Blasen hergeleitet haben; (obgleich wir Deutschen selbst, und vielleicht richtiger, es von dem Worte Blässe, (d. i. Marke, Zeichen, ꝛc.) deriviren) Das Wort: blasen nun, (und Blason,) erzeugte natürlich die Anspielung auf Cornu, weil bei französischen Turnieren das Signal mit Hörnern gegeben wurde, welche die Franzosen immer geliebt und geführt haben.

Marquise. Aber — glauben Sie, daß ich meinen alten Vorrechten entsage? — Nein! — Ich protestire gegen das Dekret; ich protestire dagegen! Was sagen Sie dazu?

Chevalier. Dazu läßt sich nicht viel sagen.

Marquise. Ich werde wissen, die von meinen Ahnherren auf mich geerbten Rechte zu vertheidigen und meinen angebornen Rang zu behaupten. — Was sagen Sie zu meinen Entschließungen?

Chevalier. Es läßt sich dazu nicht viel sagen.

Marquise. Die Ahnherren meines Stammes —

Chevalier. Sind todt. Lassen Sie die Todten ruhen. Die Ahnherren sind stumm, sie sagen kein Wort. Sie, die Sie sich immer nach Ihren illüstren Vorfahren gerichtet haben, folgen Sie jetzt ihrem Beispiel, und sagen Sie nichts dazu, denn eigentlich, wenn Sie es recht überlegen, so — läßt sich auch dazu nicht viel sagen.

Marquise. Ich schweigen? Ich zu dem Affront schweigen, den man dem Adel anthut? — Da wär ich nicht werth, die Erzeugte eines Edelmannes zu seyn.

Chevalier. Sogar auch dazu läßt sich nicht viel sagen.

Marquise. Ich wär nicht werth, eine Zunge zu haben. Aber werth wär ich, die Stimme auf ewig zu verlieren.

Chevalier. Dann würden Sie gar eine Schwester der schönen Nymphe Echo seyn, und dazu lies sich nicht viel sagen.

Marquise. Die Noblesse wird aus ihrer Lethargie erwachen. Ich selbst werde das ganze Königreich durchreisen und die Menschen auf die Unterdrückungen der Demokraten aufmerksam machen.

Chevalier. Ich würde deswegen keinen Fuß aus Paris setzen. Man kömmt nicht immer gut an, es giebt jetzt enorme Prinzipia von Recht, und dagegen läßt sich nicht viel sagen.

Marquise. Der Triumph des Pöbels soll nicht lange dauern. Nur Gedult! Zeit und Umstände werden viel ändern, und diese Freude des Volks muß in den Brunnen fallen, oder — ich stürze mich selbst ins Wasser.

Chevalier. Was läßt sich dazu sagen? Daß Sie handeln würden —

Marquise. Wie ein Weib, in deren Adern das altadeliche Blut ihrer illüstren Vorfahren rollt, — wie ein Weib, würdig des Adels, den man ihr mit Gewalt zu entreissen sucht.

Chevalier.

Chevalier. Dazu kann ich gar nichts sagen, als daß Sie nicht denken, wie ich, und daß ich nicht denke, wie Sie.

Marquise. Das merk' ich! — Sie sind ein Demokrat.

Chevalier. Lieber ein Demokrat, als ein Demokrit.

Marquise. Also wirklich ein Demokrat?

Chevalier. Dazu läßt sich nicht viel sagen. Ich bin ein Demokrat, und bin auch ein Aristokrat, wie Sie befehlen.

Marquise. Sie sind ein Narr!

Chevalier. Das sagt eine Dame, und dazu läßt sich nicht viel sagen.

Marquise. Ihre Gleichgültigkeit ist insupportabel!

Chevalier. Aber ich nicht selbst, wie Sie wissen.

Marquise. Sie beschimpfen Ihre Vorfahren unter der Erde.

Chevalier. Wir leben auf der Erde.

Marquise. Sie sind Ihres Standes, Ihres Ranges unwürdig.

Chevalier. Dazu läßt sich nicht viel sagen.

Marquise.

Marquise. Sie werden künftig nicht mehr Chevalier, sondern Monsieur schlechtweg, wie Ihr Bedienter, genannt werden; und dabei können Sie ruhig seyn?

Chevalier. Muß ich denn nicht? — Es läßt sich dazu nicht viel sagen.

Marquise. Und Sie sehen den erschrecklichen Verlust gar nicht?

Chevalier. Was verlier' ich denn an einem Titel?

Marquise. Mit demselben verlieren Sie Ihre Vorrechte.

Chevalier. Aber, sagen Sie mir nur! was helfen mir denn Vorrechte in einem Verhältniß, in welchem Geld alle diese Vorrechte zu Nachrechten macht? Dazu läßt sich gewiß nicht viel sagen.

Marquise. Hat man Ihnen nicht die Hälfte Ihrer Pension genommen?

Chevalier. Das ist das Schlimmste? — Aber, ich bitte Sie! was läßt sich dazu sagen?

Marquise. Daß Ihr Stand Ihnen ein gegründetes Recht gab, diesen Sold der Ehre vom Staate zu fordern, den man Ihnen jetzt versagt.

Chevalier. Aufrichtig gesprochen, so kann ich gar nichts von dem Staate verlangen, denn ich habe demselben mit nichts gedient.

Marquise. Aber Ihre Vorfahren.

Chevalier. Und diese wurden auch dafür belohnt. Dazu läßt sich nicht viel sagen. — Ich bin froh, daß ich noch die Hälfte der Pension bekomme, und bin mit allem zufrieden, wie es kömmt.

Marquise. Diese exekrable Revolution —!

Chevalier. Benimmt mir die Freiheit nicht ganz, mit mir selbst zufrieden nach Palais-Roial zu spazieren, und mein Röschen zu küssen, wenn kein anderer bei ihr ist. Das Zuckerbrod hat einerlei Geschmack vor und nach der Revolution, und Röschen ist nur um ein Jahr älter geworden, also wüßte ich nicht, woran mir's fehlte, worüber ich mich beklagen sollte.

Marquise. Ihre Mutter kann bei Ihrer Geburt unmöglich einen Kavalier umarmt haben.

Chevalier. Ueber diesen Punkt haben wir beide keine Gewißheit, und es läßt sich darüber nicht viel sagen.

Marquise. Sie sind werth — sich zu enkanailliren!

Chevalier. Darüber läßt sich vor der Hand gar nichts sagen.

Marquise. Ihr Geschmack ist miserabel!

Chevalier. Ueber den Geschmack läßt sich nicht streiten. Jeder geht seinem Vergnügen nach, und sucht es, wo er es finden kann, meine liebe Madame Cornu, weiland Marquise de la Branche du Blason. Darüber läßt sich nicht viel sagen. — Sie lieben Wappen und Dokumente, ich liebe schöne Gesichter; Sie lieben Ihre Vorfahren, ich liebe meine Zeitgenossinnen; Sie ärgern sich über Ihren verlornen Adel, und ich bin froh, daß ich denselben los bin, weil die Mädchen im Palais-Roial jetzt beinahe alle Demokratinnen sind, und einen Aristokraten nicht halb so feurig küssen, als einen Demokraten. Doch dazu läßt sich nicht viel sagen.

Marquise. Sie werden mein Haus meiden, Herr Chevalier.

Chevalier. Dagegen kann ich nichts sagen.

Marquise. Ihre unadeliche Denkungsart benimmt Ihnen alle Gemeinschaft mit einer Dame von Stande.

Chevalier. Auch dazu läßt sich nichts sagen.

Marquise.

Marquise. Gehen Sie! gehen Sie! Ihre Gesellschaft kann mir nicht mehr angenehm seyn, da ich Ihre Prinzipia kenne. Sie sind ein Mensch, für den nie Adel in der Welt war.

Chevalier. Dazu sage ich gar nichts!

XV.

Am 30. Junius.

Champs Elisées.

Therese, (am Arme ihrer Freundin Sophie.) Ach! — sieh, er kömmt!

Sophie. Fasse dich!

Karl. (mit einem Kompliment.) Tausendfachen Dank, daß Sie meine Bitte haben statt finden lassen.

Sophie. Sie suchten die Zusammenkunft mit meiner Freundin in einem Hause zu vermeiden, welches sonst beinahe der beständige Ort Ihres Aufenthaltes war, und bestimmten diesen Platz zu einer, wie Sie schrieben, wichtigen Zusammenkunft.

Therese. Was hast du mir zu sagen, Karl?

Sophie. Kaum von dem Krankenlager aufgestanden, — Sie werden fühlen, wer es war, der sie darauf stürzte! — gab meine Freundin dennoch Ihrem Wunsche nach und kam, noch matt und schwach, wie Sie sehen, hieher.

Karl. Die Verhältnisse, in denen wir gestanden haben —

Therese. (mit zitternder Stimme.) Und nicht mehr stehen?

Bayerische Staatsbibliothek München

Karl. Und nicht mehr stehen können —

Therese. (sucht sich zu fassen.) Warum, Karl? warum?

Karl. So etwas hängt nur von unserm Gefühl, von Zufällen ab.

Therese. Gab ich dir Anlaß zu dieser Gleichgültigkeit?

Karl. Ich würde ungerecht handeln, wenn ich Sie in einer Sache beschuldigen wollte, in welcher Sie keine Beschuldigung verdienen.

Therese. Du sprichst mich selbst frei; gut! — Was haben Sie mir zu sagen?

Karl. Hier sind Ihre Briefe, Ihr Portrait und Ihr Ring zurück. —

Sophie. (nimmt es ihm ab.)

Karl. Lassen Sie mich um die nämliche Gefälligkeit von Ihrer Seite bitten.

Therese (verbirgt ihr Gesicht ins Schnupftuch, und legt den Kopf auf Sophiens Achsel.) Sie sollen alles wieder haben. Ach! geben Sie mir nur Eins zurück, und es mag alles gut seyn.

Karl. Was hab' ich noch von Ihnen?

Therese. Meinen ganzen Reichthum, mein Alles — mein Herz! — Ach Gott! der Mann

hat

hat mich um meinen größten Schatz betrogen; giebt Kleinigkeiten mir zurück, und betrügt mich um ein größeres Kapital, das so schlecht auf Zinsen lag.

Sophie. Sie haben die Ruhe des unglücklichen Mädchens auf immer geraubt. Sie glaubte Ihren Betheurungen, Ihren Schwüren, und der Preis ihrer Leichtgläubigkeit war ihr Herz. Sie hat gute Parthieen verworfen, hat versprechenden Aussichten entsagt, hat sich darüber beinahe von allem Nothdürftigen entblößt, und ihr Lohn ist — Ihre Untreue. In Mangel und Noth stürzen Sie das Mädchen, das Sie so unaussprechlich liebt, Sie geben sie der Verzweiflung preis, und kennen den Werth der Thränen nicht, die jetzo über Sie und Ihr Betragen fließen. Gehen Sie — triumphiren Sie, daß Ihre Verstellungskunst von so großer Wirkung war, ein Mädchen unglücklich zu machen, das Sie so innig liebt. Fühlen Sie nicht, was das sagen will?

Karl. Therese! ich wünsche, Sie glücklich zu sehen, aber durch mich kann es nicht seyn. Ich kann mir nicht erklären, was mein Herz von dem Ihrigen reißen konnte, mit welchem es so fest verknüpft war, aber es ist so, und in meiner Gewalt steht es nicht, dies zu ändern. Ich fühle den

Werth des Opfers, das Sie mir bringen, und kann nichts, als Sie beklagen. — Leben Sie wohl!

Therese. (wendet sich rasch herum.) Karl! — nur noch die einzige Frage: Hat ein anderes, glücklicheres Mädchen, als ich, dein Herz mir geraubt?

Karl. Ich liebe — ja! und werde wieder geliebt.

Therese. Nun! — so sey glücklich!

Karl. Ach! Amalie! — welch ein Opfer bring' ich Dir! — — Sophie! geben Sie Theresen — (drückt ihr eine Goldbörse in die Hand.) Leben Sie wohl!

Sophie. (wirft ihm die Börse nach.) Damit bezahlt man nicht gestohlne Ruhe und Seligkeit. Nehmen Sie Ihr elendes Geld zurück!

Therese. Er geht! — Ach Gott! (sinkt ohnmächtig zu Boden.)

Sophie. Um Gottes willen! — ach! sie stirbt.

Karl. (sieht sich um und bleibt betroffen stehen.) Therese!

Sophie. Unglückliches Mädchen!

Karl. (kömmt zurück.) Therese!

Sophie. Sehen Sie! — Glückliche Liebe bedarf keiner solchen Szene!

(Ein Wagen kömmt gefahren. Es wird von innen dem Kutscher: Halt! zugeschrieen.)

Gräfin Br. (aus dem Wagen.) Was giebt es hier?

Karl. Erbarmen Sie sich einer Unglücklichen, der ich nicht helfen, die ich nicht retten kann, die ich Ihrer Großmuth überlassen muß.

Franz (springt aus dem Wagen.) Was fehlt ihr?

Karl. Ohnmächtig liegt sie da — und ich muß sie verlassen!

Sophie. Sie kömmt wieder zu sich!

Karl. Gott sey Dank!

Gräfin. Bringen Sie das liebe Mädchen zu mir in den Wagen. Wir sind gleich bei meiner Wohnung —

Karl. Der Himmel wird es Ihnen vergelten!

Franz. Kommen Sie, Mademoiselle!

Therese. Karl!

Karl. Leb wohl, Therese, und verfluch mich nicht. — Ach! Amalie! für dich! für dich!

(eilt fort.)

Franz. (sieht ihm nach.) Amalie? Der Besitz deiner Amalie kann dich nicht so glücklich machen,

als mich das Unglück macht, eine Amalie verloren zu haben.

Sophie. Mein Herr! — die Großmuth dieser Dame —

Franz. Kommen Sie! —

(Therese wird von Sophie und Franz nach dem Wagen geführt, in welchen sie sich alle setzen.)

Ein Kerl. (kömmt näher.) Der Wagen rollt fort — (hebt die Börse auf) und das Geld ist mein. (thut den Hut ab.) Ich bedanke mich! (geht fort.) So muß es auch heutiges Tages zugehen, wenn man zu etwas kommen soll, denn auf andere Manier ist blutwenig zu erwerben. — Wohin nun? — Hm! wo anders hin, als zu einem Juden? — Ein gutes Kleid, ein Degen, Geld in der Tasche — und den soll der Teufel holen, der nicht glaubt, ich sey ein Ex-Marquis. Element! was will ich jetzt über das Dekret losziehen, das den Adel aufgehoben hat! —

XVI.

Palais-Royal.

Ein Schreiber. Wir sind frei!

Ein Bürger. Das ist nichts neues!

Schreiber. Freuet euch, ihr braven Pariser! ihr habt die Freiheit euch errungen *); die Freiheit, welche der Himmel euern Vorfahren, den glücklichen Franken, schenkte. Sucht diesen ehrlichen Leuten in allem gleich zu werden, ihr edlen Franzosen! und so laßt denn wachsen euern Bart, gleich euern Vorfahren —

Eine Frau. Dem Monsieur fehlt's im Kopfe.

Ein Mädchen. Er hat gar keinen Kopf!

Schreiber. Laßt wachsen euer Haupthaar, wie es ihm beliebt, gleich euern Vorfahren, die weder Kamm noch Scheere kannten. Und somit, lebt wohl! ihr Herren Bader und Barbiere —

Die Frau. Da muß ich meinen Mann rufen! der Kerl muß was abkriegen.

(läuft fort.)

*) Nach der Piece: Le Triomphe des Parisiens, mit einer heilsamen Abkürzung.

Schreiber. Lebt wohl, ihr Herrn Friseurs!

Das Mädchen. Er ist rasend!

Schreiber. Tragt Mützen, ihr braven Franzosen, und gebt den Hutmachern den Laufpaß.

Bürger. Halt' Er das Maul!

Schreiber. Ihr Schönen, bindet eure schönen Haare oben auf dem Wirbel zusammen, werft eure Koeffüren weg, und gebt den Modehändlerinnen und Putzmacherinnen den Abschied.

Eine Galanteriehändlerin. (aus ihrer Boutike) Wenn Er nicht schweigt, so kratz' ich ihm die Augen aus! Er Aufwiegler!

Schreiber. Ich wünsche wohl zu ruhen, ihr Gaze- und Linonfabriken, und alle ihr Manufakturen von Drap und Soie. Lebt wohl! alle ihr Menschen, die ihr euch davon nährtet. Verabschiedet sey der geldfressende Luxus, den wir jetzt nicht so gut, wie das Geld, brauchen können; und somit, lebt wohl! ihr Uhrmacher, ihr Federhändler, ihr Kürschner, ihr Maler, ihr Bildhauer, ihr Kupferstecher, ihr Ebenisten, ihr Galanteriehändler, und — macht, was ihr wollt. Wir kehren in die alten Zeiten zurück, und damals konnte man euch alle entbehren. — — Die Gleichheit des goldenen Weltalters ist zurückgekehrt. Bürger! ihr geht mit dem Pair, mit dem Prinz, wie mit Eures

Gleichen

Gleichen, um; Düks und Edelleute gehen in gleichem Range mit euch; was wollt ihr mehr haben? — — Lebt einfach und achtet das Geld nicht, so werdet ihr glücklich seyn!

Galanteriehändlerin. Da sieht man's, daß der Monsieur keine richtigen Begriffe hat. Ohne Geld ist's heutiges Tages schlechterdings unmöglich, glücklich zu seyn.

Schreiber. Glaubt mir, Ihr könnt es dahin bringen, daß die simpeln Zeiten der Schäferwelt wiederkehren, die wir ohnehin nur noch aus Idyllen kennen. Der Ruin der Kaufleute, der Hungertod der Künstler sind glückliche Ereignisse für uns und unsere Freiheit. Formirt eine formidable Miliz gegen die Feinde, eßt Kräuter, und nähert euch der Simplizität der Vorwelt.

Bürger. Ich glaube gar, der Herr satirisirt!

Schreiber. Bewahre der Himmel! das ist alles meines Herzens Meinung.

Bürger. Die behalte Er für sich, und bändige er seine Zunge, denn wir verstehen keinen Spaß.

Schreiber. Es lebe die Freiheit!

XVII.

In der Wohnung der Gräfin Br.

Gräfin. Nur ruhig, liebes Mädchen! — Bekümmern Sie sich um nichts. Sie sind bei mir. Denken Sie, Sie wären bei Ihrer nächsten Verwandtin. Sie sollen meine Freundin, meine Schwester seyn.

Therese. Womit verdien' ich diese Großmuth?

Gräfin. Ihr Unglück, Ihre Situation legt mir Pflichten gegen Sie auf, die ich treulich erfüllen werde.

Therese. Sie retten mich vom unvermeidlichen Verderben. — Heilig werden sie mir seyn, die Pflichten des Dankes, die ich Ihnen, ach! so gern, so willig entrichten werde.

Gräfin. Eine theilnehmende Freundin, eine Vertraute habe ich bisher immer vermißt, nun ist sie gefunden! — Mein Herz sagt es mir, nie werden wir uns trennen.

Therese. Nie!

Gräfin. Und so ist es geknüpft, das schwesterliche Band der Freundschaft, dessen Knoten nur der Tod lösen soll.

Therese. Nur der Tod! großmüthige Wohlthäterin.

Gräfin. Nenne mich Freundin, Schwester. — Dein Unglück wirbt für dich um meine Liebe, dein Herz wird dich derselben werth machen. Du kannst mich nicht hintergehen! — in deinen Augen ruht dein Herz —

Therese. Und es ist fest an meine Freundin gekettet.

Gräfin. Liebes, gutes Mädchen!

Therese. Wie sorgte der Himmel doch so wunderbar für mich! — An dem Ort, wo ich mein Glück, ein Herz und jede gute Aussicht in die Zukunft verlor, fand ich ein Schwesterherz, dort streckte eine Hand sich hülfreich mir entgegen, und frische Blumen blühten auf, wo jene welkten, die sonst mein Herz erfreuten.

XVIII.

Am 4. Julius.

Auf dem Marsfelde.

I.

M. Poignardin *). (ein Manuskript in der Tasche, eine Schreibtafel und einen Bleistift in der Hand, steigt mit tragischen Schritten einher.) Hier ist Inspiration nöthig! — Begeistert mich, ihr Töchter des furchtbaren Tartarus! ihr schreckbaren Eumeniden, regiert meinen Griffel und verhelft mir zu Gedanken. (setzt sich und schreibt.)

Ein Bürger. Diesem Menschen bin ich nachgegangen — er spricht in sonderbaren Ausdrücken — er hat gewiß Böses im Sinne.

Offizier von der Wache. So wollen wir ihn nicht aus den Augen lassen und seine Bewegungen genau beobachten.

Bürger. Er ist ein Feind des Vaterlandes, das seh' ich ihm gleich an.

Offizier. Still! er spricht.

Poignardin. So geht's! das ist ein terribler Coup!

*) So heißt dieser Trauerspieldichter in der Schrift: Les Democrates et les Aristocrates etc. S. 20. f. f. aus welcher die Traits zu dieser Szene genommen sind.

Bürger. Hören Sie?

Offizier. St! st!

Poignardin. Von der einen Seite kömmt die Garde — der König kömmt geritten — der Verräther tritt ihm in den Weg — immer näher — immer näher — und — rasch stürzt er sich auf ihn los — zieht den Dolch und ersticht den König.

Offizier. Wie?

Bürger. Der König soll erstochen werden.

Offizier. Heda! Pursche! haltet diesen Verräther fest.

(Die Garden bemächtigen sich des M. Poignardin.)

Poignardin. Was ist das? was wollen Sie von mir? — Lassen Sie mich! ich bin auf Ehre ein so patriotischer Bürger, als irgend einer im Königreiche.

Offizier. Und sprachst von Ermordung des Königs?

Poignardin. Ich meinte den König meines Trauerspiels *).

Offizier. Wie?

Poignar-

*) Dieser Zug ist, obgleich passend, dennoch nicht neu, und dem Verfasser des L'homme noir abgeborgt. Inzwischen macht auch ein wiederholter Spas zuweilen Sensation, und deswegen behielt ich ihn bei.

Poignardin. Bei meiner Ehre! es war ein Theaterkönig, dem dieses galt. Ich heiße Poignardin, und bin ein Trauerspieldichter. Hier ist das Manuskript meines Trauerspiels bis auf den fünften Akt, den ich mit dem Tode des Königs endigen wollte.

Offizier. So bitte ich tausendmal um Verzeihung *), daß wir Sie durch ein Misverständniß Ihrer Begeisterung entrissen haben. — Aber Sie sprachen von einem König, wir wußten nicht, von welchem, glaubten, Sie meinten den unsrigen, und Sie wissen ja, daß wir ihn alle verehren und täglich den Himmel um Vermehrung seiner Tage bitten.

Poignardin. Ihre Gesinnung ist sehr lobenswürdig, aber sie hat meinen brillanten Theatercoup unterbrochen, meine Begeisterung ist dahin, und wer weiß, wann ich wieder in die Stimmung komme.

Offizier. Das bedaure ich herzlich!

Poignardin. Ich empfehle mich Ihnen! — (vor sich, indem er geht) Die Nationalgarden sind sehr indiskret!

Ein

*) Das „mille excuses, Monsieur" ist in dem Munde eines französischen Offiziers sehr karakteristisch.

2.

Ein Arzt. Was ist dabei verloren? Die Menschheit gewinnt offenbar dadurch. Dem Ruin der Familien ist vorgebeugt, die Bürger werden nicht mehr Opfer der feilen Themis seyn, und die Priester dieser bisher gefürchteten Göttin sollen nun sanfte Boten des Friedens genennt werden.

Ein Prokurator. Wie können Sie aber so in den Tag hinein schwatzen? Sie verstehen ja den Teufel von Recht und Gerechtigkeit und von der Art, wie sie gehandhabt werden müssen.

Arzt. Ach! warum denn nicht?

Prokurator. Nein, sage ich! Nichts verstehen Sie davon und raisonniren, wie Ihnen der Schnabel gewachsen ist. — Die Nationalversammlung konnte freilich kein Dekret gegen den Tod geben, sonst wären die Aerzte so gut ruinirt worden, wie wir.

Arzt. Die Raubgier der Rechtsgelehrten überschritt bisher alle Grenzen.

Prokurator. Reden Sie doch nicht von Grenzen, die kennt ein Arzt ja nie. Ihre Charlatanerie ist sattsam bekannt, und Opfer derselben sehen wir alle Tage. Sie, meine Herren, sind die Feinde des menschlichen Geschlechts, dessen wahre Freunde die Rechtsgelehrten sind.

Arzt.

Arzt. Nichts ist schlimmer in einem Staate, als Wittwen und Waisen der Diskretion der Prokuratoren zu überlassen.

Prokurator. Nichts ist schlimmer in einem Staate, und nichts verdiente kriminellere Ahndung, als die Unwissenheit der Aerzte, die eben Wittwen und Waisen macht.

Arzt. Die Geschicklichkeit des Rechtsgelehrten baut Raubschlösser, in welche man reich eingeht, und geplündert wieder herauskömmt.

Prokurator. Die Laboratoria der Aerzte gleichen der Höhle des Löwen, aus welcher keine Fußstapfen zurückführen. Ihr seyd privilegirte Menschenmörder!

Arzt. Ihr seyd unersättliche Blutigel des Staats!

Prokurator. Ihr seyd Giftmischer, gegen die man kriminaliter verfahren sollte!

Arzt. Ihr seyd öffentliche Straßenräuber, die man hängen sollte!

Prokurator. Eure ganze Zunft gehört an den Galgen!

Arzt. Ihr und euer Gewissen gehören aufs Rad!

Prokurator. Das sagt ein Narr!

Arzt. Den höre ich!

(Sie gerathen einander in die Perüken. — Die Garden laufen zu und reißen sie aus einander)

Offi=

Offizier. Ruhe! — was ist das? was beginnen Sie? — Wollen Sie ein solches öffentliches Skandal geben? — Bald werden wir hier einen allgemeinen Bundes- und Brudereid schwören, und Sie zerzausen sich die Perüken! — Wo denken Sie hin? ist das brüderlich?

Arzt. Er ist ein Aristokrat!

Prokurator. Er ist ein eingefleischter Demagoge, den man fest halten muß.

Offizier. Erhitzen Sie sich nicht! — Gehen Sie ruhig nach Hause, oder ich lasse Sie beide arretiren.

(Sie schleichen brummend auf verschiedenen Wegen fort)

3.

Ein Genealogist. (ganz erhitzt.) Das ganze Marsfeld ist mit Demokraten besäet! ihre Ausdünstungen sind ansteckend, ihr Hauch gleicht dem giftigen Odem des Sultans von Kambaia *).

Offi-

*) Man erzählt von diesem Manne, Mahmut genannt, daß er sich schon von früher Jugend an so sehr an das Gift gewöhnt habe, daß er zuletzt selbst davon ganz Gift wurde. Wenn er eine Person vom Stande am Leben strafen wollte, ließ er sie nackend vor sich führen,

Offizier. Mein Freund! werden Sie nicht zu laut.

Genealogist. „Mein Freund!“ wie familiär doch die Nationalherren mit den Leuten umgehen!

Offizier. Beleidigt Sie das? — Wer sind Sie denn, um Vergebung?

Genealogist. Ich bin ein Genealogist; de l'Ecusson ist mein Name. Ich gab mehr als 200 Marquis ihre Existenz, 600 Grafen, 2000 Barons habe ich erschaffen, ohne die Chevaliers zu rechnen, deren Menge die Wogen des Meeres übertrift. Ich bin ein wahrer, eigentlicher Schöpfer des Adels!

Offizier. So bedaure ich Sie, daß Ihre Schöpfung geendiget ist.

Genealogist. Ich weiß meine Talente in andern Ländern geltend zu machen, wo meine Schöpfung immer bei Valeur bleiben wird.

Offi=

führen, warf seinen Speichel auf sie, und sogleich mußte sie sterben. Er hatte 4000 Beischläferinnen, und jede Nacht blieb eine davon in seiner Umarmung todt, welches auch den Mücken begegnete, die sich auf seine Hände setzten. — Diese Erzählung sieht sehr jesuitisch aus, und *Thom. Brown* zweifelt in seinem Buche: De erroribus popularibus. L. VII. c. 17. gewiß mit Recht daran.

Offizier. So gehen Sie in aller Stille dahin, und beladen Sie sich nicht mit der unnützen Last von Schlägen.

Genealogist. (für sich.) Die Revolution taugt den Teufel nicht! Der Orkan der Nationalversammlung, wo der Wind zu Hause ist, hat alle Stammbä[illegible]me umgerissen. Der genealogische Wald ist ruinirt. Leb wohl, undankbares Vaterland!

XIX.

Am 6. Julius.

In der Wohnung der Gräfin Br.

Franzens Zimmer.

Franz. (auf dem Kanapee in tiefem Nachdenken sitzend.)

Therese. (tritt ein.) Wenn ich stören sollte —

Franz. (springt auf.) Gar nicht!

Therese. So bitte ich um Verzeihung! — Ich kam, Sie zu bitten, mir ein paar Federn zu schneiden.

Franz. Mit unendlich viel Vergnügen! (nimmt die Federn und schneidet sie.) Sie befinden sich doch jetzt wohl?

Therese. Die Großmuth und Güte der Frau Gräfin hat einen sichtbaren Einfluß auf meine Gesundheit. O! es ist eine vortreffliche Dame!

Franz. Gewiß! das ist sie.

Therese. Eine Freundin der Unglücklichen! — Sie verdiente recht sehr, glücklich zu seyn, und ich zweifle, daß sie es ist.

Franz. Und warum sollte sie es nicht seyn?

Therese. Ich fürchte wirklich, sie ist es nicht.

Franz. Das sollte ich nicht glauben! Die Quelle ihres Glücks kann nicht versiegen; ihr Herz, ihr edles, gutes Herz ist diese Quelle.

Therese. Und eben dieses Herz — kann es nicht auch die Quelle ihres Unglücks seyn?

Franz. Ihr Herz?

Therese. Eben dieses gute, edle Herz.

Franz. Möglich wär es wohl, doch habe ich noch nichts bemerkt, das mir ein Bewegungsgrund seyn könnte, dieses zu glauben.

Therese. Leiden und Wünsche des Herzens — wie wenig sichtbar, und doch wie gewiß sind sie oft da, wo man es am wenigsten vermuthet! — Aufrichtig gesprochen, glauben Sie, daß die Gräfin unempfindlich gegen die sanften Freuden der Liebe ist?

Franz. Noch habe ich nichts bemerkt, das mir in diesem Punkte Gewißheit geben könnte.

Therese. Nichts?

Franz. Ich kann 's nicht anders sagen!

Therese. Sie sind zu sehr mit sich selbst beschäftigt, und folglich machen Sie weniger Bemerkungen, als andere Leute.

Franz. Das ist auch möglich! — (giebt ihr die geschnittenen Federn.) Hier, Mademoiselle —

Therese. Ich danke Ihnen. —— Ich sage Ihnen, daß ich es gewiß weiß — daß die Gräfin liebt.

Franz. Und glücklich?

Therese. So scheint es nicht. — Ach! sie verdient es so sehr, ganz glücklich zu seyn, und sie ist es nicht.

Franz. Ich beklage sie!

Therese. Ich leide mit ihr —!

Franz. Auch ich.

Therese. Sie ist meine Freundin, meine Wohlthäterin —!

Franz. Auch die meinige.

Therese. Die Dankbarkeit ist ein Inbegriff großer Pflichten; und Undankbarkeit ist ein schändliches Laster. —— Sie kommen doch zum Thee?

Franz. Ich komme.

Therese. (verläßt mit einem Kompliment das Zimmer.)

Franz. (bleibt einige Augenblicke unbeweglich.) Ja! — ja, es ist gewiß! — Dankbarkeit — Pflicht — Undankbarkeit! —— Aber Liebe! — (küßt Amaliens Portrait.) Nein! heilig sind mir alle Schwüre, Dir geschworen, und meine Liebe ist ewig, wie meine Seele.

XX.

Am 10. Julius.

Auf dem Marsfelde*).

(Der ganze Platz ist mit Menschen von allerlei Stande und Gewerbe besäet. Alles arbeitet durch einander. Man scherzt, man singt, man lacht.)

Ein fast allgemeiner Gesang.

Ah ça ira, ça ira, ça ira,
Aristokraten, fliehet von hinnen,
Ah ça ira etc.
Aergert euch unser frohes Beginnen?

*) Alles, was ich in bewährten öffentlichen Blättern, in den Nachrichten von Girtanner, Schulz, Schernny u. a. über die Begebenheiten gelesen habe, die ich jetzt schildern werde, habe ich mit einander vereiniget, und die Vorfälle verschiedener Tage an einen einzigen Tag verwiesen, blos deswegen, um das Gemälde allgemeiner zu machen. Eine Art von Anschaulichkeit zu bewirken, habe ich hier und da Zusätze gewagt, die doch aber wenigstens die Wahrscheinlichkeit nicht verletzen werden, und um deren Einschaltung ich um so weniger bekümmert seyn darf, da der Zweck und Plan meiner Schrift

Wir bauen, zu einem gar schönen Exempel,
Der Freiheit den strahlenden, glänzenden Tempel.
Ah ça ira etc.

Ihr

Schrift dieses sogar fordert. Jedermann spricht mit Enthusiasmus von einem Schauspiel, wie dieses war, und ohne einen schwärmerischen Demokraten hierüber radotiren zu hören, wollen wir uns nur an die wenigen Worte eines Mannes von Kopf halten, der darüber schreibt: „Dix mille Mercenaires ne suffisant pas aux préparatifs du Champ de Mars, le patriotisme a donné le signal d'une Corvée généreuse et volontaire. Artisans, Artistes, Troupes soldées, Troupes non soldées, Prêtres, Religieux, Femmes, Enfans, tous ont accouru avec une ardeur, avec une émulation admirable et avec un ordre plus admirable encore. Depuis la porte St. Antoine jusqu'au Champ de Mars, j'ai vu se succéder sans interruption et marcher au bruit du tambour une procession innombrable de Citoyens et de Citoyennes. Ce n'étoit pas la superstition qui les avoit réunis; ce n'étoit pas la sédition ou l'avarice qui les guidoient: c'était le travail; ils alloient à fait couler de mes yeux des larmes d'admiration. Leur enthousiasme laborieux a passé dans l'ame de tous les Spectateurs. Des grouppes d'hommes et de femmes que la curiosité avoit attirés au Champ-de-Mars, et qui étoient de cette condition soupçonnée d'Aristocratie, se sont lavés noblement du soupçon et se sont faits Peuple à l'instant. Les uns encourageoient,

Ihr Söhne der Freiheit, sagt, ist es nicht schön,
Sich hier unter Brüdern und Freunden zu sehn?
Wir ehren und lieben Gesetz und den König,
Ah ça ira etc.
Und kümmern uns um unsre Feinde gar wenig!
Ah ça ira etc.

Ein anderer Gesang.

Himmel, welche Freuden
Schenkst du freien Leuten! —
Unsre Herzen klopfen fröhlich,
Ach! wie sind wir doch so selig!
Unser König lebe hoch,
Und dazu Fayette,
Und unsre Freunde auch *).

---

geoient, les autres partageoient l'activité de la multitude. Tous paroissoient remuer une terre libre d'une main héroique. — Quatre cent mille bras, deux cent mille ames n'avoient qu'un seul mobile, l'esprit fédératif. — C'est le plus grand spectacle des passions morales. Je n'ai jamais vu ce spectacle plus complet ni plus brillant que dans cette occasion solemnelle: il auroit mérité d'avoir pour témoin l'Europe entiere." — *Cerutti Corresp.* p. 61. 62.

*) Beide Gesänge sind französischen chansons in der Piece: Pot-pourri patriotique, nachgebildet. Das Ah ça ira! habe ich als karakteristisch beibehalten.

(Verschiedene Prozessionen, gemischt von Männern und Weibern, Greisen und Kindern, Damen und Handwerkern, Bischöffen und Tagelöhnern, Abbe's und Freudenmädchen, strömen herbei. In der Mitte der Prozession wird eine Freiheitsmütze auf einer Stange getragen. — Andere Zünfte kommen mit Fahnen. Auf der Fahne der Kohlenbrenner steht:

Wir sind nur schwarz von außen,
Die Pfaffen aber sind es durch und durch.

Auf die Fahne der Fleischer ist ein Schlachtmesser gemalt, und dabei steht:

Zittert, ihr Aristokraten,
Hier sind eure Schlächter.

Die Buchdrucker führen eine Fahne mit der Schrift:

Die erste Fackel der Freiheit ist die Buchdruckerei. u.s.w.)

1.

Marquise de Gr. (indem sie ihre Handschuhe auszieht.) Nun, Chevalier —

Chevalier. O! wie glücklich ist der Stiel dieser harten Schaufel, er wird von Ihren Lilienfingern

fingern ergriffen, von den schönsten Händen umschlungen; und ach! —

Marquise. Sehen Sie doch die Baronin, wie sie arbeitet! — Hurtig! greifen Sie zu!

Chevalier. Ah, mon Dieu!

Ein Tagelöhner. Wenn's gefällig ist! — Spannen Sie sich mit vor diesen Karren.

Marquise. Herzlich gern, guter Freund!

Chevalier. (vor sich.) Damenlaune!

(Sie spannen sich mit an den Schuttkarren und ziehen ihn fort.)

2.

Ein Schauspieler. Sehen Sie nur unsere schöne C—t!

Dük. (lehnt sich auf die Schaufel, und nimmt seine Lorgnette.) Ah ciel! die ist in Aktion!

Schauspieler. Ganz entsetzlich!

Dük. Der Schweis zerstört die Rosengefilde ihrer Wangen, zieht Furchen durch und läuft in rothen Bächen herab aufs Tuch, welches die süßen Reitze des schönen Busens verdeckt.

Schauspieler. Hahaha! — Sie sieht her.

Dük.

Dük. (wirft ihr einen Kuß zu.)

Mlle C—t. (erwiedert dieses Kompliment.)

Eine Schauspielerin. Ah! die herrliche C. wechselt mit dem Dük Küsse.

Eine Dame. Dabei kömmt sie besser weg, als wenn sie Kugeln wechseln müßte *).

Ein Fleischer. Greifen Sie an, Mesdames!

Dame. Herzlich gern!

3.

Eine Poissarde. Hör 'n mal, bist 'n artiges Schätzchen!

Ein Plaisant. Bin ich?

Pois-

*) Das Kugelnwechseln war damals noch sehr in der Mode. Man schoß sich in Paris über Meinungen und Epigrammen so gut, wie über Damen und Wappen, herum. Von diesem Heroismus wurden selbst Weiber angesteckt, forderten und schlugen sich auf Kugeln. Uebrigens spielt die Dame hier, da sie von der Schauspielerin C. spricht, auf folgende Begebenheit an. Im Februar 1790 kam eine Aktrise aus Bourdeaux mit einer Pariser Schauspielerin so hart über Rivalität in der Kunst zusammen, daß sie ihre Nebenbuhlerin auf Pistolen in das Gehölz von Boulogne forderte und ihr einen Schuß in den linken Arm beibrachte.

Poissarde. G'fällst mir sogar recht gut.

Plaisant. Wirklich?

Poissarde. Hast dich scharmant angezogen.

Plaisant. Hab' ich?

Poissarde. Aber mit der Arbeit will's nicht flecken. — Bist doch nicht etwa 'n Aristokrat?

Plaisant. Gott bewahre! — Aber wie ist es möglich, mit Aemsigkeit hier zu arbeiten? Ich befinde mich mitten unter Damen, ich habe zu viel zu sehen, und daher kommen die Pausen in meiner Arbeit.

Poissarde. (lacht.) Bist 'n loser Vogel! — Magst mir wohl 'n rechter Weiberfreund seyn. Nun, nun! — Greif dich besser an. (singend.) Ah ça ira!

4.

Ein artiges Mädchen. (hängt den ledernen Riemen über, einen Karren fortzuziehen.)

Ein Schornsteinfeger. Ach! Mademoiselle, Ihr Bouket, Ihr Halstuch —

Das Mädchen. Ein Herz für die Freiheit klopft hier.

Ein

Ein junger Herr. Das Herz schlägt in dem schönsten Busen, den Freiheit auf diesem Marsfelde hebt.

Das Mädchen. O! sagen Sie das nicht! — Helfen Sie mir ziehen.

Der junge Herr. Wie angenehm und leicht wird mir ein Joch werden, welches so schöne Hände mir anlegen! Könnten wir doch die ganze Lebenszeit hindurch so nahe verbunden neben einander die Gefilde des Glücks und der Liebe durchwallen!

Das Mädchen. Dort arbeitet mein Vater, sagen Sie ihm das, vielleicht werden wir ein Paar. Ich bin noch frei und ledig.

Der junge Herr. (für sich.) Die macht Ernst; sie kömmt gewiß erst aus der Kostschule. — Nun, wenn's gefällig ist, so wollen wir sehen, wie weit wir mit einander kommen.

Das Mädchen. Bis zum Altar, wenn Sie wollen.

Der junge Herr. (für sich.) Nein! meine schöne Priesterin; so schnell lassen wir uns der Laune nicht aufopfern.

5.

Ein Alter. Komm, Mariane! wir wollen auch mit arbeiten, es wird der Freiheit ein Tempel gebaut.

Seine Frau. Ach! daß wir das noch erlebten!

Der Alte. Gott sey Dank! — Gieb die Schaufel her. Ich will sehen, was diese zitternden Hände noch thun können.

Frau. An gutem Willen soll's nicht fehlen, aber die Kräfte — die Kräfte! lieber Adam —

Der Alte. Je nun! wir thun, was wir können, und das thun wir mit Lust.

6.

(Ein Zug Bauern mit Fahnen und Musik kömmt.)

Das Volk. Willkommen, Brüder! willkommen in Paris!

Ein Bauer. Wir kommen, zu arbeiten. — Das soll gehen! — Gebt einmal Acht, wie das flecken soll. — Nun lustig, ihr Pursche, greift an. Es lebe die Freiheit!

Alle. Es lebe die Freiheit!

7.

7.

(Ein Zug Invaliden, zerstümmelt und grau geworden im Dienste des Vaterlandes, kömmt mit Schaufeln und Hacken.)

Alle. Heda! lustig zur Arbeit!

Eine Frau. Mein Gott! Herr Gevatter, sehen Sie doch die Invalidenprozession. Was sagen Sie dazu?

Ein Maler. Zum malen schön!

Die Frau. Bedeckt mit Narben kommen sie hieher, vergessen der fehlenden Glieder und nehmen Theil an der allgemeinen Beschäftigung.

Maler. Aber was soll der Invalid ohne Beine hier, den ein Kamerad auf dem Rücken trägt?

Die Frau. Vergeben Sie ihm doch ein wenig Neugier, und bedenken Sie, daß das selige Vergnügen, seine Brüder hier bei dieser Arbeit zu sehen, ihm seine Leiden versüßt.

Der Invalid ohne Füße. Glaubt nicht, Brüder, daß ich als ein müßiger Zuschauer hieher komme. Arbeiten kann ich, leider! zwar nicht mehr, aber ich werde indessen die Röcke meiner Brüder bewachen.

Maler. Bravo! — Diese Deklaration hätte ich nicht erwartet!

Die Frau. Sehen Sie, daß er nicht umsonst hier ist!

8.

8.

Ein Knabe. Komm, komm! — Was geht uns jetzt die Schule an! wir wollen arbeiten.

Ein Alter. Kommt Kinder! ergreift muthig die Schaufeln und Hacken, vergießt indessen euern Schweis für das Vaterland, bis ihr dereinst zu seiner Vertheidigung euer Blut vergießen könnt.

Die Knaben. Heda! — Arbeitet frisch, die Freiheit bezahlt euch reichlich. So lange wir hier arbeiten, brauchen wir nicht zu lernen und in die Schule zu gehen. — Ah ça ira!

9.

(Ein Trupp Poissarden mit Blumen und Früchten schwärmt singend herbei.)

Eine Poissarde. Bravo, schöne Damen! — Lassen Sie sich umarmen. Hier ist auch 'n schönes Sträuschen; können's dem Herzensfreunde schenken.

Eine Dame. Sehr verbunden!

Poissarde. Wir wissen zu leben! — — Seht doch, dort steht der grosmächtige Aristo-

 krat.

krat. *) — Er muß herbei! gebt ihm eine Schaufel, er muß arbeiten.

Alle. Ja, er muß auch arbeiten!

Die Dame. Ach! die süssen Geschöpfe formiren eine so reizende Ambassade, daß der Dük unmöglich wird widerstehen können.

Marquis. Das glaube ich wohl. — Mir würde es selbst nicht anders gehen, und ich würde mich keinen Augenblick besinnen, den Gesandtinnen zu folgen. Damen sind immer unwiderstehlich, und zumal diese.

Die Dame. Wohl wahr! nur setzen Sie noch hinzu: zumal in dieser Krisis. — — Ach, Marquis! ich bin erschrecklich matt. Sie können mich nur gleich zu Bette bringen, wenn ich nach Hause komme.

Marquis. Mit unendlich viel Vergnügen! — Aber die Parthie bei der Gräfin, diesen Abend?

Die

*) Der Dük de Chatelet. Ihm wurde bange, als er sich von den Ambassadricen umgeben sah, denn er war schon einmal in Gefahr gewesen, aufgehängt zu werden. In der Angst bot er den Poissarden Geld an, sich von ihnen los zu machen, sie gaben es ihm aber zurück und sagten: „wir brauchen kein Geld, nimm eine Schaufel, arbeite und singe mit uns ça ira!“ — Der Dük mußte sich dazu bequemen und wurde dann von den Poissarden nach Hause begleitet.

Die Dame. Muß ich aufgeben. Ich glaube, ich schlief, über dem Kartengeben ein.

10.

(Ein Zug von Mönchen aus allerlei Orden.)

Alle. Hoch lebe die Nation! hoch lebe die Freiheit!

Das Volk. Herrlich! herrlich!

Ein Karmelit. Wir sind gekommen, mit euch zu arbeiten.

Ein Bürger. (giebt ihm die Hand.) Willkommen!

Ein Franziskaner. (theilt Blumen und Bilder aus.) Kommt alle herbei, daß ich euch anschaulich und begreiflich mache die Vortreflichkeit des Standes der Geistlichen.

Bürger. Nun!

Franziskaner. Vernehmt es, freie Franzosen! vernehmt es, Mann und Weib! vernehmt es, Alt und Jung! Es ist der Orden der Geistlichkeit der Acker, den Gott gesegnet hat, Deut. 28; die Stadt der Zuflucht, Deut. 29; der schöne Garten Ahasveri, Esther 7; der gebenedeite Berg Sion, Psalm. 2; der heilsame Schwemm-Teich zu Jerusalem, Joh. 5; und der feste Thurm Davids, Cant. 4.

Bürger. Wozu soll denn das aber dienen?

Franziskaner. Ich sage euch, daß durch Brüder des Ordens St. Franziszi in den Kanarischen Inseln allein zehnmal hunderttausend Menschen sind getauft worden; hat doch Moses kaum so viele durch das rothe Meer geführt.

Bürger. Was gehen uns die Orden an? sie sind aufgehoben. Wir brauchen keinen Orden, als den allgemeinen Brüder-Orden, und unsre Ordens-Stifterin heißt Heil. Freiheit. Hier ist eine Schaufel, arbeite der Herr, das ist besser, als unthätig die Zeit zu verplaudern. Müßiggänger taugen weder im Staate noch auf dem Marsfelde etwas. Das lasse sich der Herr gesagt seyn.

Franziskaner. (für sich.) Verstockte Aegyptier! (arbeitet.)

Bürger. So ists recht! nun bleiben wir gute Freunde.

Ein Mädchen. (mit glühenden Wangen und Augen, mit zerstreuten Haaren und offenem Busen, bringt ihre Schaufel einem Karthäuser.) Nehmen Sie! ich werde schon eine andere bekommen; ich habe viele Bekannte. Sie dürfen hier nicht müßig stehen, lieber Herr Pater. Wir sind jetzt alle in Aktivität.

Ein

Ein Karthäuser. (drückt die Augen zu) Memento mori!

Das Mädchen. Ach, ich dachte gar!

Karthäuser. (für sich) Ach! wie wird mir! (nimmt die Schaufel.)

Das Mädchen. Jetzt arbeiten Sie nicht an Ihrem Grabe, sondern am Grabe des Despotismus. Sie kommen nicht hieher, sterben zu lernen, sondern um leben zu lernen; wenn Sie diese große Kunst verstehen, so werden Sie sehen, daß es Thorheit ist, sich um den Tod zu bekümmern, der ohnehin zeitig genug kömmt. (legt ihre Hand auf die seinige.) Sehen Sie, wie wir alle so froh sind, freuen Sie sich mit uns, und werfen Sie alle Todesgedanken in die Sündenschaale der Aristokraten.

Karthäuser. Auch das! — (seufzend.) Thun Sie Ihre Hand weg, sonst sterbe ich, ohne an den Tod zu denken.

Das Mädchen. (lacht und läuft fort.) Eine neue Todesart!

Eine Hofdame. Chevalier! Bewundern Sie mit mir die Fleischigkeit der Zellenbewohner.

Chevalier. Ja! Zellen sind keine Hofzimmer, keine Boskets und keine Antichambern.

Hofdame. Fatal genug!

Chevalier. Dennoch eben so, wie die Revolution, — inevitabel.

Hofdame. Leider! — Ein Uebel, so gros, wie das andere.

Chevalier. Und dennoch nothwendig.

Hofdame Das sehe ich nicht ein.

Chevalier. Ich auch nicht, und dennoch scheint's so zu seyn, und, was noch ärger ist, auch so zu bleiben.

Hofdame. (indem sie Erde in ihrer Schürze fortträgt.) Es ist ein bedenklicher Zeitpunkt.

Chevalier. (nimmt eine Hacke.) Ja wohl! ja wohl!

II.

(Ein Lärm entsteht. Man ruft sich zu, man fragt: was giebt's 2c.)

Ein Bürger. Hier kömmt er, der große Mann!

Hofkavalier. Wer? — der König?

Bürger. Es ist nur Ein großer Mann in Paris, und der heißt Fayette.

Hofkavalier. Ach! — so! so!

Alle. Hoch lebe Fayette!

Fayette.

Fayette. (bedankt sich bei immer wiederholtem Geschrei mit stummen Komplimenten.)

Hofkavalier. (für sich.) Ei! so räuchert den Götzen, bis er schwarz wird.

Alle. Ça ira! ça ira!

12.

Chevalier. Brüder! Franzosen! was sagt ihr dazu: hier kömmt der König.

Alle. Der König?

Chevalier. Auf Parole! der König — Seht, er kömmt ganz allein, ohne Gefolge, ohne Leibwache —

Ein Bürger. Die braucht er nicht; er kömmt zu seinen Freunden.

Chevalier. Er ganz allein in unserer Mitte!

Bürger. Er kömmt nicht zu seinen Unterthanen, er kömmt zu seinen Mitbürgern.

Chevalier. (für sich.) C'eſt fort!

Alle. Es lebe der König!

Der König. (zieht den Hut.)

Alle. Hoch lebe Ludwig XVI, unser Vater und Freund!

Der König. (zieht den Hut und nimmt eine Schaufel.)

Chevalier. Seht Ihr auch, was der König thut? — Eine Schaufel ergreift er. O mein Gott! der gute König.

Der König. (fängt an zu arbeiten.)

(Es erhebt sich ein allgemeines Händeklatschen und Freudengeschrei. Man drängt sich um den königlichen Arbeiter herum, und huldigt ihm mit tausend süßen Namen.)

Der König. (dreht sich gerührt herum und weint.)

Ein Bürger. O! das sind himmlische Thränen! es sind Thränen der Freude! — Solche Thränen hat noch kein König unter seinen Freunden geweint. Diese Thränen fallen auf unsere Herzen, und hier ist kein unfruchtbarer Boden für die Aussaat solcher Früchte, die mit tausendfachem Wucher reifen.

(Ein allgemeines Freudengeschrei.)

Ein Alter. Rousseau! dein Triumph! — Hier eine allgemeine Gleichheit! o sieh herab! sieh — sie existirt!

Schubert del. Heinr. Müller sculp.

O! das sind himmlische Thraenen!
so hat sie noch kein König geweint.

XXI.

Auf einem Kaffeehause.

Fretteau. Sie kommen!

Blois. Von der Arbeit; und zwar von einer, die ich in meinem Leben zum erstenmal gethan habe.

Fretteau. Und gern gethan?

Blois. Gern. — Ich habe mit auf dem Marsfelde gearbeitet.

Fretteau. Aha! — Man sagt, die Szene sey dort sehr interessant.

Blois. Aeusserst! — Die sonderbarsten Gruppen, die Sie sich denken und nicht denken können, sind dort zu erblicken. Der Horazianische Pferdekopf auf einem Menschenrumpfe kann nicht sonderbarer anzuschauen seyn, als dort zuweilen ein gemischter Vorspann vor einem Schuttkarren. Nehmen Sie z. B. sechs Subjekte, einen Dük, eine Operntänzerin, einen Mönch, eine Nimpse aus Palais-royal, eine Gräfin und einen Savoyarden; mischen Sie die Figuren durch einander, und Sie haben noch eine sehr leidliche Gruppe aus dem Marsfelde. Juden, Christen und Neger, Katholiken, Lutheraner und Kalvinisten, alles durch einander, wie am Tage der Auferstehung. Es ist ein wahrer Spas, selbst mitzuarbeiten.

Fretteau. Nun, so werde ich wohl morgen auch mit Hand an das Werk legen.

Blois. Thun Sie das!

Fretteau. Es geht also alles so friedlich dort zu, wie in Elysium? — Hm! dieses Schauspiel sollte Rousseau sehen.

Blois. Glauben Sie mir, er würde dennoch etwas daran zu tadeln finden.

Fretteau. Mehr als etwas nur, glaube ich.

Blois. Sein Name scheint die allgemeine Feld-Parole zu seyn. Jedes Fischweib spricht ihn mit Entzücken aus.

Fretteau. Und die Geistlichkeit?

Blois. Hat keine Widerrede in ihrem Munde.

Fretteau. Ja, es geht sonderbar in der Welt zu! — Unter Franz I. und Ludwig XIV. vertrieben und verfolgten die Bischöffe die Kalvinisten, und zogen ihre Güter ein; jetzt entreissen zwei Kalvinisten, Necker und Rousseau, diesen Bischöffen Insul und Stab, nehmen ihnen Ländereien und Güter, und verkaufen sie.

Blois. Gleiches mit Gleichem!

Fretteau. Die National-Versammlung legte um Franklin Trauer an; warum? das wird sie selbst am besten wissen, und wir wollen Rousseaus Andenken auf dem Marsfelde mit Freudenliedern feiern. Vor der Hand ist dies der Weg, den Franzosen zu gefallen, nach dem Bundesfeste wird es schon einen andern geben.

XXII.

Am 11. Julius.

Wohnung der Gräfin Br.

Theresens Zimmer.

Therese. (bei einer Stickerei.) Ach! (wirft die Nadel hin.) Mit jedem Pulsschlage wird das Zittern stärker. Therese! Therese! du hast noch nicht genug gelitten. — — O! dieses Herz! dieses unglückliche Herz vergiftet alle Freuden meines Lebens. — Wie schwärmerisch rein war meine Liebe zu dir, Karl, der du mich verlassen konntest! Mit diesem unglücklichen Augenblick wuchert das Vergessen so grausam! — Eine grosmüthige Dame entreißt mich dem Mangel, würdigt mich ihrer Freundschaft, überhäuft mich mit Wohlthaten, beschenkt mich mit ihrem gänzlichen Vertrauen, und dieses böse Herz macht mich zu ihrer Nebenbulerin. — Sie liebt ihn, sie hat es mir gestanden; — ach! und ich liebe ihn auch, und wage es nicht, darf es nicht wagen, mir es selbst zu gestehen.

Gräfin. (kömmt.) Liebe Freundin —

Therese. Mein Gott! was ist Ihnen?

Gräfin. (wirft sich auf einen Stuhl.) Mein Unglück war beschlossen — beschlossen seit dem ersten

Au-

Augenblick, als ich ihn sah. — Ach! ich wußte ja, was er verloren hatte, wußte, was er suchte, und dennoch gab ich allen Hoffnungen Raum. O! daß ich ihn nie gesehen hätte.

Therese. Ich bin ausser mir! hat er —

Gräfin. Sie müssen alles wissen. — Ehe ich ihn kennen lernte, hatte ich eine freundschaftliche Bekanntschaft mit dem Marquis B. *) Dieser schmeichelte sich mit einer Verbindung mit mir, und sah sich zurückgesetzt, als Franz in mein Haus kam. Beleidigt dadurch, sann er auf Rache. Er drohte sie mir schriftlich. Ich achtete nicht auf seine Drohung, aber er hat Wort gehalten; er hat sich schrecklich an mir gerächt!

Therese. Ich zittere!

Gräfin. Franz war eben bei mir, als er von dem Marquis diesen Brief erhielt. Lesen Sie.

Therese. (liest.)

„Mein Herr!

„Mein Name wird Ihnen nicht bekannt „seyn, aber die Frau Gräfin, in deren Hause „Sie sich befinden, kennt mich genau, und „wird mir hoffentlich das Attestat eines ehr„lichen Mannes nicht versagen. — Ich weiß, „warum Sie in Paris sind, ich weiß, daß „die

*) S. die VII. Szene.

„die Frau Gräfin Ihre Freundin ist, und
„ich, als einer ihrer Freunde, glaube mich
„verpflichtet, der Freund des Freundes mei-
„ner Freundin zu seyn. In dieser Rück-
„sicht habe ich auch alles angewendet, diese
„Freundschaft thätig beweisen zu können, und
„ich hoffe, es ist mir geglückt, Ihnen den
„Beweis selbst zu überliefern. Sie betrauern
„den Verlust Ihrer Geliebten; hören Sie
„auf zu trauern, sie ist nicht verloren, sie ist
„wiedergefunden; und ich selbst werde mir
„das Verdienst erwerben, Sie zu ihr zu brin-
„gen, wenn Sie diesen Nachmittag mit Ihrem
„Besuche beehren wollen Ihren Freund

Marquis V."

Gräfin. Er ist fort!

Therese. Fort?

Gräfin. Er eilt in ihre Arme! — Der Marquis hat sich gerächt, und ich bin unglücklich.

Therese. Auch ich!

Gräfin. Sie?

Therese. Ja, ich will es Ihnen bekennen, das schreckliche Verbrechen; (wirft sich vor ihr nieder.) ich liebe ihn!

Gräfin. Therese!

Therese. Der Ton dieser Stimme durchschneidet mein Innerstes; — o! daß er mir das Leben nähme! — Ich fühle die Schwere meines

Ver-

Vergehens, ich fordere von Ihrer Gerechtigkeit Rache, von Ihrer Freundschaft Verzeihung. Ich liebe ihn! aber über meine Lippen kömmt dieses Geständniß jetzt zum erstenmal; ich lege es in das Herz einer Freundin, ich bitte sie, es dort so zu verwahren, wie ich es bisher selbst verwahrt habe. Er weiß es nicht, daß ich ihn liebe, er soll es auch nicht erfahren. Glücklich, eilt er jetzt in die Arme seiner Geliebten, ich Unglückliche liege zu den Füßen einer Wohlthäterin und Freundin, ich bitte sie um Theilnahme, um Vergebung und um Mitleid. Ihre Leiden sollen auch die meinigen seyn; die meinigen werden die Ihrigen werden, und wenn ein Trost uns lächelt, ein froher Stern der Hoffnung uns blinkt, so werden wir beide glücklich seyn und mit einander uns unsers Glücks freuen.

Gräfin. Unglückliches Mädchen! — Ich verzeihe dir, was ausser deiner Macht lag, es zu vermeiden. Wie könnte ich dir ein Vergehen zurechnen, um mich selbst eines Vergehens schuldig zu machen? — (hebt sie auf und küßt sie.) Therese! bleib die Freundin deiner unglücklichen Nebenbulerin, folge ihr, und verlaß mit ihr Paris.

Therese. Mich zieht die Freundschaft Ihnen nach, wohin Sie gehen.

Gräfin. Nach Versailles. — Mein Haus will ich verkaufen, und dann — fort von hier.

XXIII.

Wohnung des Marquis V.

Zimmer.

Chevalier N. *) Ich sage dir, es ist und bleibt immer ein gewagtes Unternehmen.

Marquis. Nun sag mir aber nur, wie du es anders von mir jetzt erwarten kannst?

Chevalier. In so fern, freilich —

Marquis. Weißt du einen bessern Ausweg, so zeig ihn mir, kannst du das aber nicht, so schweig und laß mich meiner Konvenienz gemäs handeln.

Chevalier. Gesetzt aber nun — Du kennst die jetzige Volks-Seuche, der Unschuld beizustehen —

Marquis. Die Gräfin bezahlt, oder — Still! man kömmt!

Franz. (tritt ein.) In welchem von Ihnen, meine Herren, habe ich das Glück meinen Freund zu erkennen?

Marquis. In uns beiden erkennen Sie Ihre Freunde, und in mir, den Marquis V.

Franz.

*) S. die VII. Szene.

Franz. (fällt ihm um den Hals und küßt ihn.) Grosmüthiger Mann!

Chevalier. (für sich.) Du dummer Teufel!

Franz. Wo ist sie? wo ist meine Amalie?

Marquis. Ich werde Sie zu ihr führen.

Chevalier. (vor sich.) Du wirst eine Amalie sehen, über deren Anblick du dich verwundern wirst.

Franz. Kommen Sie! lassen Sie uns eilen!

Chevalier. (vor sich.) Du wirst zeitig genug einsehen, daß du ein Dummkopf bist.

Marquis. Ihre Ungeduld ist sehr verzeihlich. — Nun, Chevalier! auf Wiedersehen.

(geht mit Franzen fort.)

Chevalier. Glückliche Expedition! — Eigentlich dauert mich der arme Teufel. Aber dadurch wird er doch nicht gerettet, was hilft also das Bedauern? — Je nun, ist er doch kein Kavalier! — Warum ist der bürgerliche Narr so glücklich, von einer Gräfin geliebt zu werden!

XXIV.

In einem abgelegenen Winkel der Stadt.

1.

Enges Gäßchen.

(Der Marquis V. und Franz steigen am Eingange des Gäßchens aus einem Wagen, der wieder fortrollt.)

Marquis. Auch hier trift es wieder ein, was einer unserer edelsten Schriftsteller sagt: in unbekannte Winkel flüchtet verfolgte Unschuld, und das Laster thront in prächtigen Pallästen.

Franz. O meine Amalie!

Marquis. Kommen Sie, Freund! (Er führt ihn zu einem kleinen Hause.) Folgen Sie mir nur nach. Ich kenne jeden Tritt in dem Hause.

2.

In dem Hause.

(Sie gehen einige Schritte weit hinein.)

Franz. Wenn doch nur wenigstens eine Lampe —

(In diesem Augenblick fallen etliche Leute über Franzen her, packen ihn, und seine Hände sind sogleich mit Stricken auf seinen Rücken gebunden.)

Franz.

Franz. Herr Marquis! — Um Gottes willen! was ist das?

(Er wird in einen Keller hinabgestoßen.)

3.

In dem Keller.

Franz. Ewiger Gott! — wo bin ich?

(Einige Kerl führen ihn in einen Winkel, in welchem ein mit Lichtern besetzter Tisch steht, auf welchem sich ein Kruzifix, ein Todtenkopf, eine Bibel, ein blankes Schwerd und zwei Pistolen befinden.)

Franz. Was wollen Sie von mir?

(Hinter dem Tische sitzen der Marquis und zwei maskirte Mönche.)

Marquis. Sie stehen hier vor Ihren Richtern.

Franz. Vor meinen Richtern? — Wer gab Ihnen das Recht, sich zu meinen Richtern aufzuwerfen?

Marquis. Die allgemeine Freiheit, welche jetzt unsern Willen regiert.

Franz. Verflucht sey diese Freiheit!

Marquis. Lästern Sie nicht diese herrliche Göttin, mit ihr, ihr großes Werk, und in ihr, die Nation, deren Schutzgöttin sie ist. — Ver-

theidigen Sie sich, das ist alles, was wir von Ihnen fordern.

Franz. Was habe ich gethan, das einer Vertheidigung bedarf? — Vertheidigen Sie sich selbst. Unter der Larve der Freundschaft haben Sie mich hinterlistig betrogen; Sie haben einen heiligen Namen entweiht, und Sie lassen mich in Ihrer Seele lesen, was Sie sind.

Marquis. Nicht so trotzig, mein Herr!

Franz. Unschuld ist nicht Trotz.

Marquis. Sie sind nicht unschuldig.

Franz. Wie nennen Sie meine Schuld?

Marquis. Nicht zu gedenken, daß Sie eine ganze Familie durch Verführung des Fräuleins St. P. gekränkt haben, *) so —

Franz. Ich habe Amalien nicht verführt!

Marquis. So ist doch mehr als zu gewiß, daß Sie sich sehr unerlaubter Mittel bedient haben, sich der Zuneigung der Frau Gräfin Br. zu versichern.

Franz. Das habe ich nicht gethan.

Marquis. Ich selbst bin Ihr Ankläger. Mich haben Sie um die Liebe der Gräfin gebracht.

Franz.

*) S. die IV. Szene.

Franz. Wie hätte ich das thun können? — Wurden Sie von der Gräfin wirklich geliebt, so konnte kein Mensch auf Erden Ihnen ihre Liebe entreissen, und war das nicht der Fall, so dürfen Sie sich nicht beklagen. — — Uebrigens gebe ich Ihnen die feierlichste Versicherung, daß mein Herz nur für Amalien schlägt.

Marquis. Ihre Verstellung kann Sie nicht retten. Sie lieben die Gräfin, Sie werden wieder geliebt von der Gräfin. Dies zu widerlegen, giebt es nur Eine Probe.

Franz. Und die wär?

Marquis. Ein Billet von Ihrer Hand an die Gräfin, dessen Inhalt ich Ihnen vorlesen werde. (liest.)

„Für mich ist Amalie nun verloren, aber nicht „Ihre Liebe, Madame, von der ich jetzt Hülfe „hoffe. Ich bin wegen einer fatalen Geldsache „in der größten Verlegenheit. Die Summe von „20,000 Livres kann mich retten. Stellen Sie „dieselbe dem Ueberbringer dieses Briefes zu, um „auf ewig in Ihren Armen zu sehen Ihren „getreuen u. s. w."

Franz. Pfui! — Was denken Sie von mir?

Marquis. Das sehen Sie ja. Sie sind frei, sobald die 20,000 Livres bezahlt werden, und

die Gräfin bezahlte wohl noch weit mehr. Sie opfert ihrer Liebe alles auf.

Franz. Und ich meiner Ehre. — Ich bin kein Schurke. Den Brief schreibe ich nicht. Eine doppelte Lüge sage ich der Gräfin nicht.

Marquis. Bedenken Sie, was Sie riskiren.

Franz. Und das wär?

Marquis. Wenn Sie es zu hoch treiben — Ihr Leben.

Franz. Besser, als meine Ehre.

Marquis. Sie sind ein Narr!

Franz. Und Du bist ein Bube, der sich auf Unkosten meiner Ehre auf eine niederträchtige Art bereichern will.

Marquis. Bescheidener, mein Herr! sonst —

Franz. Schweig, elender Mensch! — Gieb mir einen Degen, wenn Du Muth hast, deine vermeinten Rechte gegen mich geltend zu machen.

Marquis. Ich bin von Adel.

Franz. Entweihe das Wort Adel nicht. Wie ein hinterlistiger Buschklepper hast du mich hieher gezogen. Wenn Deine Vorfahren auf diese Art den Adel erlangt haben, so bist Du nicht aus der Art geschlagen. — In Frankreich kennen wir keinen Adel mehr, als den der Seele, und dessen Besitz wirst Du nie erlangen.

Marquis.

Marquis. Du schreibst den Brief, oder nicht?

Franz. Ich schreibe ihn nicht.

Marquis. Nicht?

Franz. Nein!

Marquis. Bindet ihm die Füße, und werft ihn tiefer hinab.

(die Kerl werfen Franzen nieder und binden ihm die Füße.)

Franz. Ich habe keine Waffen, mich zu vertheidigen, als meine Unschuld, und ich hoffe zu Gott, daß mich diese retten wird.

Marquis. Du sollst schon zahm werden.

Ein Kerl. (kömmt ganz erschrocken und nähert sich dem Marquis.)

Marquis. Was giebt's?

Der Kerl. Es ist nebenan Feuer. Das Haus steht in Flammen.

Alle. Feuer?

(die Kerl und die verkleideten Mönche springen auf und laufen davon.)

Marquis. (ausser sich.) Verflucht! — (nimmt ein Pistol und setzt es Franzen auf die Brust.) Willst du schreiben?

Franz. Nein!

Marquis. Bei meiner Ehre! ich drücke ab.

Franz. Du kannst nicht bei dem schwören, was du nicht besitzest.

Marquis. So wahr ich lebe! ich drücke ab.

(Ueber dem Keller Getöse und Feuerlärm.)

Marquis. Rede! — antworte! — Ich bin in Verzweiflung! — Ich drücke ab!

Franz. Wenn Du ein Mörder bist, wozu diese Angst? Vor jenem Richter der Zukunft sehen wir uns wieder; entgehen kannst Du deiner Strafe nicht.

Marquis. Zittere! — Ich glaube keine Ewigkeit.

Franz. Aber ich. — Dies giebt mir Muth, Dich und deine Drohung zu verachten. Drück' ab, wenn du keine Zukunft fürchtest.

Marquis. (sucht sich zu entschließen — wankt und bebt.) — Nun so stirb! (drückt mit zitternder Hand los, und die Kugel trift Franzens linken Arm.) Bube, der mich um mein Glück gebracht hat! — (eilt davon.)

Franz. Erbarmen! Hülfe! —

(Oben wird gerufen: „Das war ein Schuß! — Was giebts drunten?“ ꝛc. ꝛc.)

Franz. Mitleid — Erbarmen! ich bin verwundet.

(Bürger und Wache kommen in den Keller.)

Ein

Ein Bürger. Was giebt's da?

Franz. Edle Franzosen! Meuchelmörder von Adel ließen einen Bürgerlichen hier binden; ein Bösewicht hat mich durch einen Schuß verwundet.

Bürger. Verfluchte Streiche!

(Sie binden ihn los.)

Franz. Bringt mich in meine Wohnung — in das Hotel de * * *; ihr sollt gut belohnt werden.

Bürger. Ach! was da! Belohnung hin, Belohnung her! eine gute Handlung belohnt sich selbst. — Greift an! hurtig! sonst verbrennen wir mit sammt unserm guten Willen.

(Sie tragen Franzen fort. — Auf der Gasse drängt man sich um Franzen her.)

Volk. Was giebt's hier? was ist das?

Bürger. Ein altes Stückchen vom Despotismus. Aber die Sache soll untersucht werden, so wahr ich lebe!

XXV.

Am 13. Julius.

Bei einem Garten am Ufer der Seine. *)

Ein Gartenarbeiter. (am Zaune beschäftigt und singend.)

Ein Pfarrer. So fleißig?

Gartenarbeiter. 's geht noch!

Ein Edelmann. Und so lustig?

Gartenarbeiter. Ich bin kein Freund der Traurigkeit. Und warum sollte ich nicht lustig seyn? Ich bin zufrieden, ich bin gesund, meine Frau und meine Kinder sind auch wohlauf, was wir zur lieben Nothdurft brauchen, haben wir, und morgen ist ein Fest, wie noch keins gewesen ist, seit Frankreich erschaffen wurde. Und so muß ich denn sagen: das Leben gefällt mir.

Edelmann. Er ist jetzt ein freier Mann —

Gartenarbeiter. Natürlich! so gut, wie jeder Franzose.

Edelmann. Und bekümmert sich weder um den König, noch um die Geistlichkeit —

Gar-

*) Ideen aus der Piece: La flute et le tambour &c.

Gartenarbeiter. Noch um den Adel! Das ist auch wahr. Ich glaube, sie hätten uns zuletzt noch selbst verschluckt, denn an unserm Vermögen hatten sie nicht mehr satt. Jetzt ist Ihnen aber der Appetit so ziemlich vergangen. — Ja, meine lieben Herren! — der gute Adel, und die liebe Geistlichkeit besonders; — 's gab rechte Fresser darunter! — Glauben Sie mir, 's ist wahrhaftig jetzt besser. Freiheit ist und bleibt Freiheit, und Unterdrückung taugt den Teufel nicht, und da sage mir einer, was er will, dabei bleibe ich. Es giebt ja Länder in der Welt, wo man die Hacke und den Spaten mit dem Kommandostabe vertauscht, und dort geht alles nach dem Takt, warum soll's denn in Frankreich nicht auch gehen? Der Stand macht ja die Menschen eben nicht gescheid, sondern der Verstand, und die Bürger haben auch keinen Häckerling im Kopfe.

Pfarrer. Ei, ei, mein Freund! Er spricht ja, wie ein Buch!

Gartenarbeiter. Das ist ja wohl möglich! — Die Bücher schreiben Menschen, und ein Mensch bin ich auch. — Unser Herr Pfarrer meinte neulich, ich hätte einen offenen Kopf, ich hätte studiren sollen; da gab ich ihm zur Antwort: es ist so besser! und mein Bischen gesunder Menschenverstand ist mir eben so lieb und nützlich, als einem Gelehrten seine ganze Gelehrsamkeit.

Unser

Unser Herr Pfarrer ist ein gelehrter Mann, er hat einen einträglichen Dienst, aber ich tausche doch nicht mit ihm. Und — übrigens weiß ich doch, daß ich etwas besitze, das er auch gern haben möchte, und das er nicht hat.

Pfarrer. Und das ist?

Gartenarbeiter. Ein liebes, gutes, braves Weib. Ein solches Weib zu besitzen, meine Herren, das ist dieses Wunsches tausendmal werth. Sie wissen beide nichts davon.

Edelmann. Wie?

Gartenarbeiter. Sie können freilich verheurathet seyn.

Edelmann. Das bin ich auch.

Gartenarbeiter. Aber, das nehmen Sie mir nicht übel! so glücklich verheurathet, wie ich, gewiß nicht. Die Heurathen in der vornehmen Welt sind das gar nicht, was die unsrigen sind. Das wissen Sie vielleicht selbst eben so gut, und noch besser, als ich. — Verzeihen Sie! ich muß an meine Arbeit. (geht in den Garten.)

Pfarrer. Und Sie —?

Edelmann. Ich reise übermorgen nach England. Aber das Fest muß ich erst mit ansehen.

XXVI.

XXVI.

Palais Roial.

In Alexandrinens Wohnung. *)

Zimmer.

Rosa. (kömmt herein.) 's ist ein wahrer Jammer! alles schwärmt auf dem Marsfelde herum, unser Garten ist zur Einöde geworden, und unter den indianischen Kastanienbäumen **) findet man nichts, als etwa eine zerrissene Kokarde. Wenn es so fortgeht, so wird bald Rasen drunter wachsen.

Alexandrine. Laß ihn wachsen, so lagern wir uns in arkadischer Schäfertracht darauf, und dann — werden die Schäfer schon erscheinen.

Rosa. Hirten wohl, aber keine Schäfer.

Ale-

*) S. die zweite Anmerkung der VII. Szene. — Uebrigens S. auch: Le Serment civique &c.

**) Im Hofe des Palais-Roial ist ein längliches Viereck, an jeder Seite mit drey Reihen Bäumen besetzt, welche die unverdiente Ehre haben, indianische Kastanienbäume genennt zu werden. Man giebt in Paris, um den Werth der Dinge zu erhöhen, sogar auch den Bäumen ausländische Namen, so gut, wie Stoffen und Moden. Wir hingegen stempeln wieder mit dem Worte französisch. Ob noch lange? das ist die Frage! —

Alexandrine. Ich dachte gar! —

Rosa. Wie ich so daher gieng, fiel mir ein: Ob denn wohl die National-Versammlung auch von uns den Eid verlangen könne, den ihr Dekret von allen fonctionnaires publics verlangt; und es fragt sich, ob wir unter dieser Rubrik mit begriffen sind?

Alexandrine. Natürlich! — Wer sollte denn mehr auf diesen Titel Anspruch machen können, als wir? — In ganz Paris wird keine Seele daran zweifeln. Man mag unsere Funktion nach allen Prädikaten durchgehen, und man wird sehen, daß sich nichts dagegen einwenden läßt. Wir müssen den Eid zuverläßig leisten.

Rosa. Aber die Damen, die uns so starken Abbruch thun?

Alexandrine. Das sind Schleichhändlerinnen, Pfuscherinnen, deren Eingriffe in unsere Rechte wir enthüllen müssen.

Rosa. Was wird das helfen? — Wir sind jetzt frei, und Freiheit kennt kein Monopol. —— Wem werden wir aber Vollmacht geben, unser Geschäft zu betreiben?

Alexandrine. Dazu muß sich der Direkteur der Salpetriere entschließen. — Mein armer Abbe' war beinahe untröstlich, als das Dekret zum Vorschein kam, welches ihn um seine Revenüen

brach-

brachte, und noch mehr war er es, als ich ihm zu verstehen gab, daß wir nun unserer Bekanntschaft Schranken setzen müßten —

Rosa. Das war hart!

Alexandrine. Ich kann ihm nicht helfen! Du hörst ja, daß er seine Einkünfte verloren hat. Was soll mir nun seine Liebe? die wuchert mit kargen Prozenten. Ich will an ihn schreiben und durch eine Einladung ihm wieder einen schönen Abend gewähren. Dafür muß er eine Piece schreiben, und das, worüber wir gesprochen haben, auf eine angenehme, gefällige Art in das Publikum bringen. Da giebt es eine ganz artige Unterhaltung für Unbeschäftigte. Unsere Existenz gewinnt gewiß durch diesen Spas nicht wenig. Man kömmt, uns zu sehen, man spricht mit uns darüber, man plaisantirt, Fremde kommen hieher, die Heldinnen der Brochüre kennen zu lernen, und —

Rosa. Die Spekulation ist nicht übel!

Alexandrine. Nicht wahr? — Ja! was den Esprit du jour *) betrift, so lasse ich mir nichts davon abstreiten.

Rosa.

*) „Esprit du jour der Pariser, sagt ein englischer Schriftsteller, ist ein Irrwisch, der über Dinge einen Schein verbreitet, die er nie berührt. Er ist ein von Blume zu Blume eilender Schmetterling. Die Damen sind besonders seiner Protektion gewiß, so wie er der ihrigen. Er ist veränderlich, wie die Moden, ein Wetterhahn, der sich von jedem

Rosa. Das weiß ich!

Alexandrine. Die Dienste, welche wir dem Staate leisten, dürfen nicht länger unerkannt bleiben.

Rosa. Ach! das ist der Fall ohnehin nicht.

Alexandrine. Sobald fliegende Blätter sich über uns verbreiten und zierliche Federn in Bewegung gesetzt werden, so ist der Gewinn für uns entschieden, und unsere Angelegenheiten bekommen eine allerliebste Tournüre; denk an mich!

Rosa. Das folgt ganz natürlich! — Worüber haben die Franzosen, nur seit der Revolution, nicht schon geschrieben! — Nach und nach werden die Materien erschöpft; laß sie also einmal auch über uns etwas schreiben. Dein Abbe' wird das Signal geben, und ich sehe schon im Geiste hundert Federn in Bewegung. —— Aber im Vertrauen; glaubst du wohl, daß es für uns besser oder schlimmer wird?

Alexandrine. Auf jeden Fall — schlimmer.

Rosa. Das denke ich auch. — Die Fremden verlassen Paris, und ich denke, viele Pariser werden bald auch ihre Vaterstadt verlassen. Jetzt sind sie noch

dem Winde drehen läßt. Des Morgens stiehlt er Gedanken aus Büchern, des Mittags sagt er, sie sind mein. Mit ernsthaften Dingen sollte er gar nichts zu thun haben, aber er drängt sich dennoch zuweilen sehr absichtlich in das Gebiet des Ernstes, sein ridiküles Air aber ist sein Verräther."

noch im Rausche, laß sie aber einmal erwachen — dann sieht's schlimm aus!

Alexandrine. Aber wozu helfen die Grillen? — Das Schlimme kömmt ohnehin immer zeitig genug, laß uns das Gute genießen, und übrigens — wollen wir jetzt unserer Eidesformel nachdenken, denn diese müssen wir dem Abbé angeben *).

Rosa. (sieht zum Fenster hinaus.) Mit dem Wetter sieht's so übel aus, wie mit Frankreichs Situation. Wir werden morgen gewiß recht artig getauft werden, der Himmel sammelt schon Wasser.

Alexandrine. Das wird eine patriotische Taufe.

Rosa. Mylord kömmt!

Alexandrine. (singt.)

Paris est un séjour charmant;
De plaisirs c'est le centre.

*) Und diese wär nach der angegebenen Piece: (S. 13) „Je jure de me dévouer de toute mon ame, de tout mon corps et de toutes mes forces, aux fonctions publiques dont je suis chargée, et de maintenir la nouvelle constitution physique décrétée par l'Assemblée legislative de Paphos, et sanctionnée par le Dieu de Cythere." — Womit spielten, worüber plaisantirten die Franzosen nicht?

XXVII.

Am 14. Julius.

Abend.

In der Straße St. Germain.

Zimmer.

Hr. Mssr. (in Pelze und Küssen eingewickelt, seufzt und stöhnt.) Martin! sind denn meine Neffen noch nicht da?

Martin. Nein! — 's ist im ganzen Hause alles noch, wie ausgekehrt.

Hr. M. Wo die Jungen nur herumstreichen! — Wenn sie mich so allein hier sitzen lassen, wenn sie vor Mitternacht etwa nicht zurück kommen, und meine Sehnsucht unbefriedigt lassen wollen, so enterbe ich sie, so wahr ich — (fährt an das Bein) O weh! — das verdammte Podagra! — Ich reise von Lyon nach Paris, dem Bundesfeste beizuwohnen, wie es einem braven Franzosen geziemt, und hier arretirt mich das infame Podagra. — Ich sitze nun da, und kann mich nicht regen und rühren, habe das Geld verreist und habe nichts gesehen.

Martin. Und ich habe nun auch so mit zu Hause stecken müssen, und habe das Podagra nicht.

Hr.

Hr. M. Aber ich habe es. — O weh! o weh! —

Martin. Jetzt kommen die jungen Herren gewiß. (macht die Thür auf und sieht hinaus.) Ja! sie sind's!

Hr. M. Sachte, sachte, ihr Pursche! —

August. Es lebe die Freiheit!

Hr. M. Element! so schreie, daß mir's durch Mark und Gebeine fährt. Bist gewiß betrunken?

August. Trunken bin ich wohl, lieber Onkel! aber nicht betrunken. Trunken bin ich von Freude und Wonne, und alle brave Franzosen sind es mit mir.

Hr. M. Aber ihr seyd ja durch und durch naß —

August. Ja, der Himmel war ein Aristokrat *) und ließ uns seinen Unwillen fühlen, aber sein Wasser hat nicht den Brand der Freiheit gelöscht, der in unsern Herzen brennt.

Hr. M. Das ist schön! — Nehmt ein Glas Punsch zu euch, und kleidet euch um. Dann erzählt mir alles —

*) Das sagten die Franzosen wirklich an diesem Tage, als es so heftig regnete. Der Verfass r der Piece: *La joyeuse semaine* etc. sagt: (S. 18.) „De tous les Aristocrates, *Dieu* seul s'etant declaré l'ennemi de cette federation."

August. Alles!

Hr. M. Und hübsch der Ordnung nach. — Ihr habt euch in Freude berauscht, und mich hat indessen das Podagra ganz entsetzlich schikanirt.

August. Als wir diesen Morgen auszogen, regnete es gerade herein. Wir wurden durch und durch naß, aber lustig schwenkten wir dennoch die Säbel und jauchzten: es leben die Pariser und die schönen Pariserinnen! — Die Damen bekomplimentirten uns mit einem fröhlichen ça ira! und sahen aus, ach! durchweicht vom Regen, daß es ein Jammer war. Die schönen weißen Kleider waren wie an den Leib gepappt, die Haare hingen wie Eiszacken über die Stirn, und die Federn und Blumen, die Spitzen und Florhalstücher, alles war ruinirt. Sie klapperten mit den Zähnen, sie zitterten am ganzen Leibe wie Espenlaub, und dennoch waren sie lustig und sagten: „Das thut nichts; nur Aristokraten weinen *)!" — Es wurde weder Regen noch Frost geachtet, denn die Freude war zu groß.

Hr. M. Nun? und die eigentlichen Feierlichkeiten?

August. Ach! lieber Onkel! das menschliche Auge fand nie ein ehrwürdigeres Schauspiel, als die-

*) „O ce n'eſt rien, ce ne ſont que les Ariſtocrates qui pleurent."

dieses. — In der Mitte des Marsfeldes erhob sich der Bundesaltar, einfach, im antiken Styl und ehrwürdig. Ein Hügel, auf welchem eine Pyramide stand. Stufen führten auf ihre Spitze, Inschriften zierten ihre Seiten. Am Fuße des Altars prangte die Abbildung der zertrümmerten Bastille. — Drei prächtige Triumpfbogen *) führten auf den Platz, den Bänke und Gerüste amphitheatralisch umkränzten, und die Façade der Militairschule schloß den Zirkus. Von der Breite der Façade der Militairschule bis zur Fläche des Zirkus zog sich eine lange Reihe schräger Stufen hin, acht große, verzierte und bedeckte Galerien umgaben sie. Der Thron des Königs theilte sie. Ueber dem Throne war eine Bühne für die Königin und die Minister an-

*) Der Verfasser des Büchleins: *La joyeuse Semaine* etc. einer mit Chansons vermischten und nicht ohne Witz geschriebenen Piece, der (S. 16) das Fest „fête puerile" nennt, sagt von dem Triumpfbogen und von seiner Bestimmung: (S. 17.) „Au bout opposé vers la rivière on avoit élevé un portique *appellé arc de triomphe*; il etoit composé de trois petites portes pour faire entrer *les grands hommes de France*, (le Roi et la Reine n'y ont point passé, ils se sont rendus *sans suite* à l'ecole militaire, d'où ils sont montés sur *l'échafaud*;) ces portes écrasées étoient décorées d'emblêmes insignifians, aussi lourds et aussi gauches que lés inscriptions dont on avoit cru les orner, et que l'architecture qui en composoit la masse informe."

angebracht. — Alles war mit Zuschauern besetzt, und der Zug kam an. Die Deputirten zogen durch die Triumfbogen ein, theilten sich und ließen die Repräsentanten der Gemeine, an deren Spitze sich der Maire befand, und dann die Mitglieder der Nationalversammlung durch. Alle nahmen dann auf bedeckten, für sie bestimmten Galerien Platz. — Auf den Gängen und um den Altar befanden sich 2000 Musikanten. — Für diesen Festtag war der König zum obersten und absoluten Chef der Nationalgarden von Frankreich ernannt worden, und er hatte diese Stelle dem edlen Fayette übertragen, und so war dieser jetzt Generalissimus von 6 Millionen bewaffneter Menschen. — Bunt wehten die Fahnen der Departements und der Distrikte von Paris durch einander. — Mit Enthusiasmus, mit Klang und Sang wurde Fayette empfangen, und alles jauchzte jubelvoll ihm entgegen. — Die Königin, von wenig Damen und Hofleuten umgeben, befand sich in ihrer Loge, und der König, prächtig gekleidet, setzte sich auf seinen Thron mitten unter die Repräsentanten der Nation. — Zweihundert Priester in weißen Chorhemden, an deren Spitze der Bischoff von Autun *) sich befand,

*) Von diesem heißt es im *Almanac des Députés* etc. S. 23. 24. „prêtre, citoyen, gentilhomme populaire, docteur philosophe, aucun vice ne souille son

fand, besetzten den Altar, wo die Oriflamme aufgesteckt wurde, und wo die Krieger, den Degen in der Faust, schwuren, auf die Erfüllung der neuen Gesetze zu dringen und sie zu beschützen.

Anton. Ich muß Ihnen sagen, lieber Onkel, das nahm sich sehr gut aus.

Hr. M. Das glaube ich. Und alle diese Szenen habe ich nun nicht mit meinen eigenen Augen ehen können! —

August. Nun wurde der König von der Bürgermiliz umgeben, und unzählige Freudenwünsche flogen ihm entgegen. — Der Bischoff von Autun hielt Messe, der König legte den Eid ab *), und auf die feierliche Stille folgte nun der, Himmel und Erde erschütternde, Donner der Kanonen.

Hr. M. Das habe ich gefühlt. Jeder Schuß gab mir einen Stich in den Fuß, aber ich konnte dennoch nicht unwillig darüber werden. Jetzt, dachte ich, läuft das Kanonenfeuer durch ganz Frankreich, allenthalben wird das Signal erwartet, und

 24 Mil-

son ame, aucun préjugé ne dégrade sa raison. Ce digne prélat unit aux lumieres d'un esprit étendu le zèle du patriotisme."

*) Dieser Eid war: „Moi, Roi des François, je jure à la nation d'employer tout le pouvoir qui m'est, *délégué par la loi constitutionelle de l'état*, à maintenir la constitution, et à faire exécuter les loix."

24 Millionen Brüder schwören, das Gesetz zu vertheidigen, das Vaterland zu beschützen und dem König ergeben zu seyn *). Seht, so dachte ich, und diese Gedanken metamorphosirten mich armen Podagraisten zum Possidonius.

Anton. Und somit nahm die Nation die Souverainität mit Klang und Sang und mit eximer Feierlichkeit in Besitz, wie ein Seefahrer eine den Europäern noch unbekannte Insel, im Namen seines Souverains, ohne die Protestationen älterer Besitzer zu achten.

Hr. M. Du hast immer etwas zu sticheln. Das laß seyn! — Was hast Du denn nun auf dem Marsfelde gethan?

Anton. Ich habe Reflexionen angestellt.

Hr. M. So laß doch einige davon hören.

Anton. Aber sie bleiben unter uns.

Hr. M. Das versteht sich.

Anton. Das Figurenspiel auf dem Marsfelde hatte nichts Ganzes.

Hr.

*) Ueber die Worte: *La nation, la loi et le Roi*, sagt der Verf. von *La joyeuse Semaine* etc. S. 16. „Je ne sais qui doit le plus rougir, ou de ceux qui ont dicté une telle inscription, ou du monarque qui seroit assez petit, pour accepter de pareils titres?“

Hr. M. So?

Anton. Und — es sah aus, als wenn Marionetten auf einem Operntheater umherwandelten. In der ganzen Hauptszene war alles matt, und wurde blos vom Zufall bestimmt. Alle Bewegungen waren ohne Zweck, und Sturm und Regen machten uns mehr zu Brüdern, als der Bundeseid. Jedermann suchte Schutz bei einem Herrn Bruder, der ein Obdach hatte, und die Gleichheit der Stände drohte manchem den Tod des Erdrückens. — Uebrigens war das Ganze ein Bild der Welt; hier wurde ein Testament gemacht, dort wurde die Existenz eines neuen Weltbewohners, troz Kälte und Nässe, in Richtigkeit gebracht; hier kam einer um seine Braut, dort wurde ein Eheversprechen abgeredet; diesen belebte die Freude, jenem drohte der Schmerz den Tod. — Ich habe dem Schauspiele beigewohnt, habe Reflexionen angestellt, habe Sturm und Regen, Kälte und Unbequemlichkeit geduldig ertragen, habe zwei Damen nach Hause geführt, die bis auf das Hemde eingeweicht waren, ihre Schuhe im Koth verloren und sich Blasen an den Füßen gegangen hatten. Jetzt bin ich bei Ihnen, lieber Onkel, und bin fest überzeugt, daß es mir an Ihrer Tafel besser, als im Marsfelde, gefallen wird, wo mich der Hunger bald um das Leben gebracht hat.

Hr. M. Junge! du bist ein Aristokrat, oder ich lasse mir den Kopf abschneiden.

Anton. Sie verlieren nichts bei der Wette. Ihren Kopf behalten Sie; ein Aristokrat bin ich nicht, wohl aber ein unpartheiischer Beobachter, und hungrig bin ich, wie ein Wolf. — Noch etwas, lieber Onkel! worüber Sie sich freuen werden. Der Tambour unserer lieben Brüder aus Lyon wurde wegen seinem Ansehen und wegen seiner reichen Kleidung allgemein bewundert *).

Hr. M. Laß das Spötteln!

Anton. Und dem guten König hat das Orchester die rührende Arie:

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille?

vorgespielt **). Ist das nicht artig? — Diesen Abend wird illuminirt, und in einigen Stunden ist der Spas ganz vorbei.

Hr. M. Schweig! — Was ich sonst noch hören will, soll mir August erzählen. — Martin, trag auf, daß dem Purschen der Mund gestopft wird.

Anton. Das ist die beste Manier, mich zum Schweigen zu bringen. (setzt sich an den Tisch.) Nun, August! erzähle dem Onkel; ich esse.

*) La joyeuse Semaine. p. 18.
**) Ebendas. S. 21.

XXVIII.

Straße.

Ein Bürger. 's ist aber doch fatal, daß Wind und Regen unsere Illuminationsfreuden so schändlich zerstören!

Zweiter Bürger. Am besten ist's auf jedem Fall, wir illuminiren uns selbst.

Erster Bürger. Erleuchtet sind wir schon, sonst hätte Frankreich nimmermehr ein Bundesfest gefeiert.

Zweiter Bürger. Da hast du wahr gesprochen!

Dritter Bürger. Aber seht nur an, fast alle Lampen sind verlöscht.

Vierter Bürger. Hieher geschaut! — Hier hat Monsieur Vilette illuminirt, und alle Lichter brennen noch.

Erster Bürger. Ach! das ist scharmant.

Dritter Bürger. Ruft den Autor der Illumination hervor, und laßt uns ihm unsern Beifall mit einem ça ira! zu erkennen geben *).

Zweiter Bürger. Der Einfall ist gut. Ruft ihn.

Erster

*) Dies geschah auch wirklich. S. La joyeuse Semaine, p. 21.

Bayerische Staatsbibliothek München

Erster Bürger. Monsieur Vilette soll sich zeigen.

Alle. Er soll sich zeigen.

Vilette. (kömmt an das Fenster.) Meine Herren! Brüder, Freunde, freie Franzosen —

Alle. Es lebe Vilette!

Vilette. Der innigste Dank soll —

Alle. Es lebe seine Illumination!

Vilette. Sie sind allzugütig!

Alle. Ah ça ira! ça ira!

Vilette. Ca ira!

Erster Bürger. Hört! — Das Bundeslied wollen wir hier anstimmen, welches wir diesen Morgen gesungen haben.

Alle. Ja, ja! das Bundeslied! Vive la nation! (sie singen *).

Sammelt unter diese Fahnen,
Brüder, euch, und zieht ins Feld,
Wo die Freiheit ihre Ahnen
Um den Bundesaltar stellt.
Hört, es rufen die Kanonen,
Schmetternd lockt Trompetenton,
Und mit frischen Blumenkronen
Harren unsre Schönen schon.

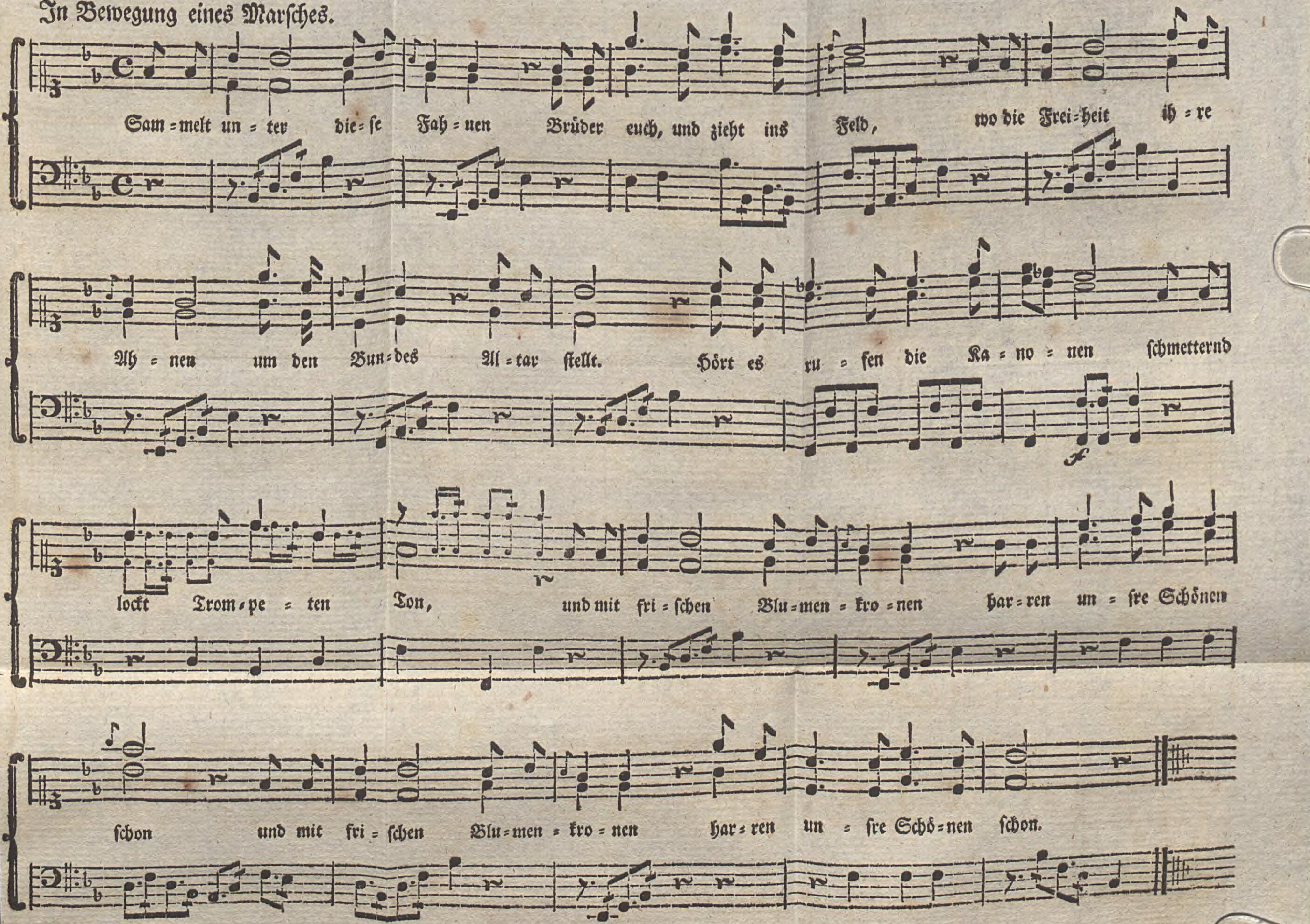
Seht

*) Die zu diesem Liede gehörige Melodie ist nach dem Original für das Klavier eingerichtet. Der Text ist frei nach dem französischen Chanson bearbeitet.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Zu S. 172.

Bundes Lied der Franzosen am 14. Jul. 1791.



französischen Chanson bearbeitet.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Seht den Bundesaltar glänzen!
Hier ist unsrer Freiheit Thron,
O! sie weilt in unsern Grenzen,
Reicht uns mild den schönsten Lohn.
Freut euch ihrer Huld und Milde,
Sie belohnt mit Gut und Muth,
Und ihr friedliches Gefilde
Röthet nie der Unschuld Blut.

Laßt uns am Altare schwören
Einigkeit und Brudertreu;
Jauchzet laut in vollen Chören:
Jetzt, ihr Brüder, sind wir frei!
Seht, die Fesseln sind zerbrochen,
Die der Despotismus gab,
Er kann nicht mehr unterjochen,
Brüder, seht, hier ist sein Grab.

Unsern König stets zu lieben,
Schwören wir, denn er ist gut.
In den Herzen steht geschrieben:
„Für Gesetze fließt das Blut;"
Sie beschützen, oder sterben,
Alles ist uns einerlei;
Ehr' und Ruhm sind zu erwerben,
Und es gilt! — Jetzt sind wir frei!

XXIX.

Am 17. Julius.

Wohnung der Gräfin Br.

Zimmer der Gräfin.

Gräfin. (springt auf und eilt nach der Thür.)

Therese. (mit einer Stickerei beschäftigt, läßt zitternd die Nadel sinken.)

Gräfin. (im Begriff, die Thür zu öffnen.)

Franz. (tritt herein.)

Gräfin. Endlich! — Dem Himmel sey Dank, daß Sie außer Gefahr sind!

Therese. (macht schweigend ein Kompliment.)

Der Arzt. Wahrhaftig! — Das hätte ich selbst nicht vermuthet. Inzwischen bin ich sehr erfreut —

Gräfin. Rechnen Sie auf unsere völlige Dankbarkeit.

Arzt. (macht eine Verbeugung.) Ich werde gegen Abend zusehen, ob das Wundfieber, so wie ich wünsche,, nach und nach seine Heftigkeit verlieren will, oder nicht. — Indessen bitt' ich, nicht zu viel zu sprechen, und sich aller Affekten zu entschlagen. Ich habe die Ehre, Frau Gräfin rc.

(geht fort.)

Franz. (setzt sich.)

Grä-

Gräfin. (setzt sich neben ihm.) So bald Sie einigermaßen wiederhergestellt sind, wollen wir Paris verlassen, wo Sie immer neue Nachstellungen befürchten müssen, und nach Versailles so lange gehen, bis wir uns einen andern Ort des Aufenthaltes wählen mögen. — Mein Haus werde ich verkaufen. Mein Prokurator wird mit den Käufern hieher kommen, und ich erwarte sie jeden Augenblick. Es ist ein junges, neuvermähltes Paar, sagt er, das sich hier etabliren will.

Therese (steht auf.)

Gräfin. Was ist Ihnen?

Therese. Ich weiß nicht — ein Schwindel — ich will freie Luft schöpfen.

Kammerdiener. (kömmt.) Der Herr Prokurator, ein Herr und eine Dame.

Gräfin. Ich erwarte sie.

Kammerdiener. (verläßt das Zimmer.)

Franz. Ich will indessen in das Nebenzimmer gehen. (steht auf.)

Therese. (geht nach der Thür.)

(Die Thür wird geöffnet; der Prokurator, ein Herr und eine Dame treten in das Zimmer.)

Gräfin. (geht ihnen entgegen.) Es ist mir sehr angenehm, Ihre —

Therese. Um Gottes willen! — Karl! (sinkt in Ohnmacht.)

Karl. Therese!

Gräfin. Himmel!

Die Dame. Karl! du bist — (wird Franzen gewahr.) Ewiger Gott! das ist Franz!

Franz. Meine Amalie!

Gräfin. Amalie?

Franz. (eilt auf sie zu.) Amalie! dein unglücklicher Franz —

Amalie. Das ist zu viel! — Franz!

Franz. An mein Herz!

Amalie. Für dich darf dieses Herz nicht mehr schlagen. Mein Gemal — ach Gott! — o! ich Unglückliche! (sinkt auf einen Stuhl.)

Franz. (stützt sich auf einen Tisch.) Das — bringt mich dem Ziele näher — ich fühl' es! — Nun werden sich ja endlich einmal meine Leiden endigen! — Amalie! — es wird besser werden! —

XXX (1-3) III. 86 VI 90
III. 87

XXXXX (1.4.5,1-3) II 89

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Vulpius, Christian August, 1762-1827

Neue Szenen in Paris und Versailles Mit Musik und einem Kupfer

Bd.: 1

Leipzig 1792

P.o.germ. 1540 q-5,1
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10122478-4
VD18 80076734